

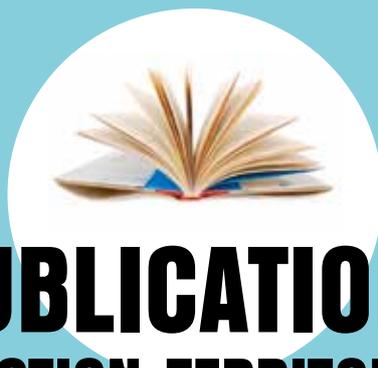
LECTURES.CULTURES



**ICI ET
AILLEURS**

**CENTRE CULTUREL
DE BRAINE-L'ALLEUD :
TISSEUR DE LIENS**

p.11



PUBLICATIONS DE L'ACTION TERRITORIALE !

(Bibliothèques publiques – Centres culturels – PointCulture)



Toutes les publications sont disponibles gratuitement en version pdf :

sur le site www.bibliotheques.be (rubrique Publications),
sur le site www.centresculturels.cfwb.be (rubrique Bibliothèques),
sur le site www.culture.be (rubrique Publications)
et sur le site www.litteraturedejeunesse.be

CENTRES CULTURELS :

- Centres culturels et territoires d'actions. Une partition symphonique, des actions partagées, Cahier 1, janvier 2013
- Piloter un Centre culturel aujourd'hui : Fils conducteurs et démarches de base, Cahier 2, décembre 2013.

BIBLIOTHÈQUES :

Lectures.Cultures

GRATUIT !

Dossiers :

- Eros Cultura ; L'Empire des jeux ; La Mémoire et l'oubli.

Ancienne revue Lectures (années 1981-2016) :

GRATUIT !

Derniers dossiers thématiques

déclinés en bibliothèque :

- Religions en bibliothèque, Médiation, Développement durable, Handicap, Seniors, Langue française, Métier de bibliothécaire, Livre et lecture en mutation, BD, Architecture, Santé, Bibliothèque hors les murs, Censure, Europe, Rencontres littéraires, Numérique, Management, Evaluer une bibliothèque, Communiquer, Design, Sciences, Fonds locaux et régionaux (provinces + Bruxelles-Capitale), Droits d'auteurs, Littérature en action, Bébés et livres, Signalétique, etc.

Réseau public de Lecture en Communauté française - évolutions, de 2002 à 2014 (statistiques annuelles) : GRATUIT !

Collection « Outil bibliothèque » : GRATUIT !

- Favoriser l'intégration dans les bibliothèques des personnes éloignées de l'écriture et la lecture et des populations étrangères, 2008
- Construction d'un plan local de développement de la lecture, 2011
- L'évaluation continue des plans quinquennaux de développement, 2014.

Collection « Cahiers des bibliothèques » (colloques, études, bibliographies) : GRATUIT !

- Cahier 26 : Première évaluation du décret du 30 avril 2009 relatif au développement des pratiques de lecture organisé par le Réseau public de la lecture et les bibliothèques publiques
- Cahier 25 : La lecture et l'écriture : l'affaire de tous ?!
- Cahiers 23 et 24 : Partagez l'aventure des bibliothèques (échanges de pratiques de métiers)

Autres titres de la collection « Cahiers » :

- Lecture et société, Publics des bibliothèques, Publics éloignés de la lecture, Ressources électroniques, Héroïc Fantasy, Alphabétisation, Contrats-Lecture, Bibliographie d'ouvrages de références, Politiques d'acquisitions, Formations, Documentaire jeunesse, Internet, Adolescents, Marketing du livre et de la bibliothèque, Lire ou ne pas lire (étude ULg), Pratiques et attitudes face à la lecture (sondage d'opinion), Formation littéraire de jeunesse, Cultures d'ici-cultures d'ailleurs.

Hors-série : GRATUIT !

- Les Institutions belges : liste d'autorité-matière (au 31/12/2006)
- Histoire de Belgique : liste d'autorité-matière (au 31/05/2010).

Littérature de Jeunesse

(Service général Lettres et Livre) :

- Répertoire des auteurs et illustrateurs de livres pour l'enfance et la jeunesse en Wallonie et à Bruxelles, 2014, 12,00 €
- HaHaHa ! Des livres jeunesse pour rire, 2019, 5,00 €.

INFOS :

Service général de l'Action territoriale
Fédération Wallonie-Bruxelles, 44 Bd Léopold II à B-1080 Bruxelles
Abonnements : tél. : +32 (0)4 232 40 17 – mél : annie.kusic@cfwb.be

EN 2021, INVENTER LE MONDE D'APRÈS

PAR JEAN-FRANÇOIS FÜEG

directeur général adjoint du Service général de l'Action territoriale

Reste à inventer le monde d'après. Ce monde-là aura besoin de résilience pour retisser le lien social, d'esprit critique pour penser le changement. Plus que jamais, permettre l'exercice des droits culturels sera au cœur des missions de nos institutions.

Étrange année 2020. *Annus horribilis*, marquée par la peur de la maladie, l'effondrement des contacts sociaux et la détresse de nombreux secteurs, dont celui de la culture. À l'heure où j'écris, les centres culturels, les théâtres, les musées et les salles de concert sont fermés. Des milliers d'artistes sont empêchés d'exercer leur métier. Les bibliothèques tournent au ralenti. On annonce que la Foire du livre n'aura pas lieu à Tour et Taxis, à l'instar de la plupart des grandes manifestations culturelles du premier semestre 2021, déjà suspendues. J'ai rappelé ici les efforts importants consentis par la Fédération Wallonie-Bruxelles pour soutenir la création et la diffusion pendant les périodes de confinement, de lockdown, de fermeture plus ou moins stricte. Il faut aussi avoir l'humilité de reconnaître que, pour beaucoup de professionnels de la culture, ces aides, aussi bienvenues soient-elles, resteront insuffisantes.

Reste à inventer le monde d'après. Ce monde-là aura besoin de résilience pour retisser le lien social, d'esprit critique pour penser le changement. Plus que jamais, permettre l'exercice des droits culturels sera au cœur des missions de nos institutions. Le monde d'après ne sera naturellement ni plus solidaire, ni plus juste, ni plus fraternel, c'est dire s'il aura besoin de vous.

Le budget 2021 a concrétisé le refinancement des secteurs socioculturels prévu par l'accord de gouvernement. Malgré la crise et les incertitudes qui y sont liées, les centres culturels verront leurs subventions indexées et la trajectoire budgétaire anticipée. L'action culturelle générale est ainsi soutenue au niveau prévu par le décret. Extensions de territoires, coopérations et actions spécialisées en arts de la scène bénéficieront d'un financement supplémentaire à hauteur de près de deux millions et demi. De bonnes nouvelles pour le secteur donc. Les dossiers de bibliothèques qui n'avaient pas pu être reconnues sont débloqués et les subventions de fonctionnement sont portées à 100 % pour l'ensemble des opérateurs du réseau. Il restera dans l'avenir à permettre à nouveau les montées de catégories, le développement du travail des bibliothèques encyclopédiques et à prendre en compte les augmentations de populations. Enfin, en ce qui concerne les pratiques artistiques en amateur, le secteur des centres d'expression et de créativité voit ses moyens augmentés de 17 %. La reconnaissance de 17 nouveaux CEC est aussi prévue.

Parallèlement à cette consolidation des dispositifs décrétaux, un effort important est annoncé en matière d'aide à la création avec une augmentation de 30 % des moyens disponibles. L'appel à projets de bourses et résidences d'artistes lancé cette année suite aux travaux du groupe « Un futur pour la Culture » sera lui aussi relancé. Au-delà de l'aide à la création en période de crise, ce programme permet à des artistes et créateurs émergents de rencontrer des lieux de diffusion alternatifs comme des bibliothèques ou des musées.

Même si la prudence reste de mise à un moment où la pandémie sévit toujours, il faut souligner le signal fort que ces refinancements indiquent. Comme c'est le cas depuis plusieurs mois, la Fédération Wallonie-Bruxelles veille à préserver ses politiques culturelles et à garantir l'effort de démocratie culturelle au profit des populations.

La fin de l'année 2020 a aussi été marquée par la désignation des consortiums de médiation culturelle chargés d'organiser la rencontre entre les mondes de l'enseignement et de la culture dans le cadre du Parcours d'éducation culturelle et artistique (PECA). Chaque bassin scolaire dispose aujourd'hui de son consortium. Centres culturels et bibliothèques y occupent une place importante aux côtés de PointCulture et d'opérateurs spécialisés comme, par exemple, les Jeunesses Musicales. Nul doute que les réseaux qui sont en train de se tisser sur les territoires auront des effets vertueux qui dépasseront *in fine* le seul cadre de la relation culture-école.

Je vous souhaite à tous une belle année 2021, une année de renouveau, de reprise et de projets nouveaux. Enfin ! ●

Le bimestriel *Lectures.Cultures* est une publication du Service général de l'Action territoriale (SGAT) de la Fédération Wallonie-Bruxelles (secteurs des bibliothèques publiques, Bibliothèque « Espace 27 Septembre », centres culturels, PointCulture, et Centre de prêt de Naninne)

Éditeur responsable :

Jean-François Füeg
Directeur général adjoint
Service général de l'Action territoriale - FWB
44 Bd Léopold II
B 1080 Bruxelles

Rédactrice en chef :

Florence Richter
Mél : florence.richter@cfwb.be

Comité de rédaction :

Lapo Bettarini, Diane Sophie Couteau,
Céline D'Ambrosio, Céline Dehon,
Marie-Angèle Dehay, Bénédicte Dochain,
Françoise Dury, Jean-François Füeg,
Sylvie Hendrickx, Florence Richter,
Alain Thomas, Liesbeth Vandersteene,
Tony de Vuyst.

Chroniqueurs :

Jean-Philippe Accart, Laurence Bertels,
Michel Bougard, Catherine Callico,
Thomas Casavecchia, Pol Charles,
Isabelle Decuyper, Michel Defourny,
Benoit Dejemeppe, Daniel Delbrassine,
Anne Delplace, Philippe Delvosalle,
Pascal Deru, Cynthia Empain, Liliane Fanello,
Hervé Gérard, Marie-Hélène Guillemain,
Véronique Heurtematte, Arnaud Knaepen,
Benoit van Langenhove, Bernard Lobet,
Philippe Maes, Marianne Puttemans,
Maggy Rayet, Catherine Renson,
Nathalie Trouveroy, Jacques Van Rillaer.

Relecteur :

André Tourneux

Fabrication :

Graphisme : Polygraph'
Impression : Bietlot

Abonnement :

Annie Kusic
Tél. : +32 (0)4 232 40 17
Mél : annie.kusic@cfwb.be
L'abonnement annuel (5 numéros)
est gratuit, sur envoi d'un mail,
mentionnant vos nom et adresse postale.



WWW.BIBLIOTHEQUES.BE
WWW.BIBLI27SEPT.CFWB.BE
WWW.CENTRESCULTURELS.CFWB.BE
WWW.POINTCULTURE.BE
WWW.CPM.CFWB.BE

Lectures.Cultures n°21 (Janvier-Février 2021)

5^e année (succède à la revue *Lectures*)
Bimestriel (ne paraît pas en juillet-août)
ISSN 0251-7388
Photo couverture : Game days de l'Espace Media-Son
© CCBA - Rallycabane en partenariat avec la bibliothèque



08



15

03 ÉDITORIAL

03 En 2021, inventer le monde d'après
par Jean-François Füeg

06 ACTUALITÉ

06 Les centres culturels
au temps de la Covid19
par l'ACC et l'ASTRAC

08 L'institut culturel d'architecture :
un partenariat intensif avec les centres
culturels
par Audrey Contesse et Aurélien Jacob

11 ICI ET AILLEURS

11 Centre culturel de Braine-l'Alleud :
tisseur de liens
par Liliane Fanello

15 MÉTIER

15 Myriam Roland, bibliothécaire
médiatrice en charge du prêt
interbibliothèques
par Olivier Brüll

18 NUMÉRIQUE

18 Se former en ligne ?
par Cynthia Empain

22 PORTRAIT

22 Cyrille Thoulen,
compositeur atypique
par Benoit van Langenhove

SOMMAIRE



29



58



68

24 ACTION

24 2021 : on ne sait pas, alors on fait comme si...

par Thomas Casavecchia

29 Cinémas citoyens dans de petites salles
par Catherine Callico

34 AUVIO

CD

34 L'horizon perdu du cornet à gidouille

par Benoit van Langenhove

DOCU

36 Jean Rouch, construire des ponts cinématographiques
par Philippe Delvosalle

38 LECTURE

SOCIÉTÉ

38 Les États désunis d'Amérique
par Bernard Lobet

41 Le capitalisme à toutes les sauces
par Thomas Casavecchia

45 Individu ou société ?
par Catherine Renson

49 Réseau(x) de et dans la nature
par Michel Bougard

53 La culture de l'annulation (*cancel culture*) ou la tyrannie du ressentiment
par Bernard Lobet

BANDE DESSINÉE

55 Les animaux humanisés
par Marianne Puttemans

58 JEU

58 Besoin d'évasions !
par Pascal Deru

60 JEUNESSE

ACTION

60 Lettres, rêves, et désillusions d'artistes
par Laurence Bertels

ENFANT

64 *Le Jardin d'Abdul Gasazi* et ses mystères
par Michel Defourny

ADO

66 Ceux qui ont dit non, chez Actes Sud Junior
par Maggy Rayet

PORTRAIT

68 Sara Gréselle : des ponts entre le théâtre et le dessin
par Isabelle Decuyper

LES CENTRES CULTURELS AU TEMPS DE LA COVID-19 : ADAPTATION ET SOLIDARITÉ

PAR L'ASTRAC ET L'ACC

La crise sanitaire liée à la Covid-19 a durement impacté la culture, ses institutions et ses travailleurs. Un enchaînement malheureux de circonstances venues assombrir des horizons, dans un contexte global de manque de vision à long terme, de sous-financement et d'épuisement des équipes. Pourtant, cette année 2020 a démontré la formidable capacité d'adaptation des Centres culturels. Pour ceux qui en doutaient encore, leur esprit de solidarité et de combat s'est révélé au grand jour.



Action Red Alert au centre culturel d'Engis ©

Reprenons le fil des événements. Le 13 mars dernier, la nouvelle tombe. Toutes les activités culturelles sont mises à l'arrêt jusqu'à nouvel ordre. Tout de suite, c'est le branle-bas de combat au sein des Centres culturels. Entre les annulations de spectacles, l'organisation du télétravail, sans compter la maladie qui frappe durement certaines équipes, le début du confinement est vécu à cent à l'heure. Au fil des semaines et des nouvelles mesures, les conséquences se font alarmantes : le dénuement des artistes, l'isolement encore renforcé des personnes âgées, le manque d'activités des jeunes et la précarité de toute une frange de la population, se rajoutent à un manque de travail dans les équipes, mais surtout un ébranlement du sens. En effet, un Centre culturel est un carrefour, un lieu de rencontres, d'échange et de partage. Des concepts vidés de leur sens par le virus.

PROTÉGER LES LIENS

Très vite, il apparaît qu'il est essentiel de garder le lien avec la population, les publics. Partout, des initiatives en ligne fleurissent. On invite les gens à se prendre en photo, à se filmer, peindre, chanter, jouer d'un instrument et à en partager une trace sur les réseaux sociaux. Quand le déconfinement pointe à l'horizon, les Centres culturels laissent exploser leur créativité. Des concerts dans des lieux publics insolites, des expositions en rue, des « comptoirs culturels », des stages donnés dans une formule inédite... On s'adapte aux mesures, on collabore avec les autorités pour vivre la culture avec et par les ci-



toyens, dans des conditions où chacun se sent en sécurité. Ces moments de joie et de retrouvailles n'éclipsent cependant pas tout à fait la réalité. Le confinement a fait s'envoler la majeure partie des recettes. Même si la situation est parfois catastrophique, surtout pour les Centres culturels spécialisés dans la diffusion, l'état d'esprit est à la solidarité avec les plus touchés par cette crise sanitaire : les artistes, les techniciens et les milliers de travailleurs liés de loin ou de près avec le secteur culturel.

RÉSISTANCE...

Dès le début de l'été, on se rend compte que les mesures édictées par le gouvernement fédéral – limitation des places, port du masque obligatoire pendant les spectacles (entre autres) – ne sont pas viables à long terme. L'ensemble du monde culturel a besoin de perspectives et les revendications se multiplient. En juin, 28 Centres culturels

donnent la parole à des artistes touchés par la crise. Cela donne autant de cartes blanches diffusées sur Facebook, pour un total de 100.000 vues. Fin août, 200 théâtres, opéras, salles de concerts et petits lieux de diffusion, dans toute la Belgique, répondent à l'opération #redalertbelgium. Une occasion de rappeler publiquement la précarité de ce secteur. Et depuis mars, « StillStanding » n'a de cesse de partager les combats en cours.

... ET RÉSIGNATION

À l'annonce d'un possible reconfinement, le mois d'octobre était placé sous le signe du combat institutionnel pour maintenir les lieux culturels ouverts, sous l'étendard « Don't switch off ». L'occasion de démontrer le professionnalisme du secteur et les besoins de la population en matière de culture. Cependant, la montée en flèche du taux de contamination en Belgique a remis

la situation sanitaire au centre. Une travailleuse en Centre culturel résume l'état d'esprit général : « ... cela devient un réel problème de conscience : nous sommes là pour donner un peu de bonheur aux gens, pas les rendre malades ; nous avons aussi une responsabilité au niveau de la santé de nos travailleurs ; et il y a un fossé entre le principe de maintenir des activités dans un tel contexte et nos principes d'éducation à la citoyenneté ».

L'heure est à nouveau à la solidarité avec les citoyens, le secteur des soins de santé, les artistes... Nul doute que les Centres culturels se préparent déjà, malgré l'abattement, à préserver le lien avec ses publics, d'une manière ou d'une autre.

Cet article est dédié à Joseph Reynaerts, animateur-directeur du Centre culturel de Soumagne, emporté par la Covid-19. Nos pensées se tournent vers sa famille et ses proches. ●

L'INSTITUT CULTUREL D'ARCHITECTURE : UN PARTENARIAT INTENSIF AVEC LES CENTRES CULTURELS

PAR AUDREY CONTESSE

directrice

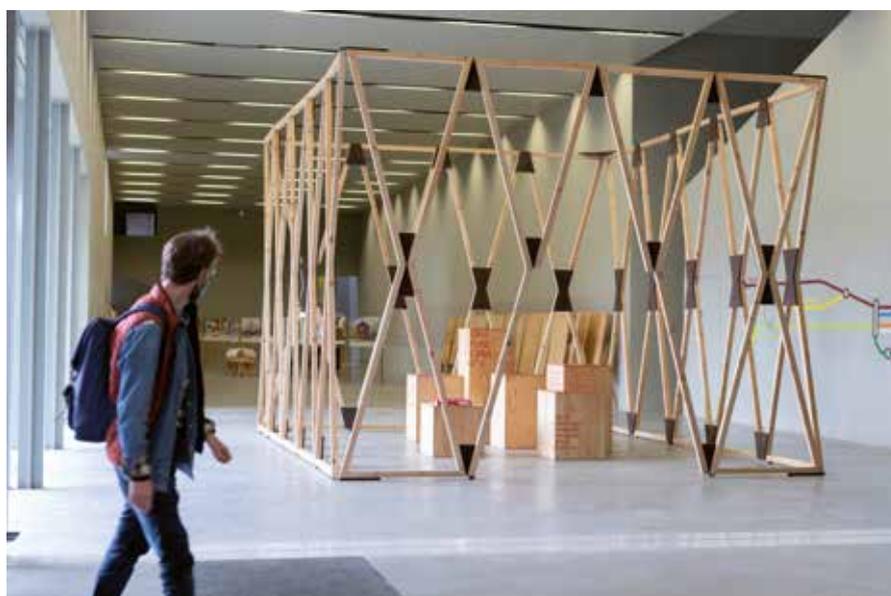
ET AURÉLIEN JACOB

Institut culturel d'architecture Wallonie Bruxelles (ICA)

Depuis sa création, en juin 2019, l'Institut Culturel d'Architecture Wallonie-Bruxelles (ICA) tente de faire parler l'architecture contemporaine au plus grand nombre en actionnant son caractère universel.

Alors qu'elle paraît difficile à appréhender, l'architecture s'offre pourtant à tous à tout moment. Aussi bien depuis l'espace public que depuis l'espace intime. Elle nous entoure ou s'impose à nous quotidiennement. L'art de bâtir, d'aménager un paysage ou une ville répond quant à lui aux besoins des individus de s'abriter et de vivre

ensemble. Il fait appel à des concepts esthétiques qui sont influencés par la fonction du bâtiment et par son environnement. L'architecture est donc perceptible et utilisée par toutes et tous depuis la construction des premiers abris au néolithique. Elle représente de ce fait « une expression de la culture » à part entière.



© De Sario Mara

QUI EST L'ARCHITECTURE ?

En tentant de répondre à cette simple question « *Qui est l'architecture?* », l'ICA se donne pour mission d'éveiller la conscience architecturale de tous pour constituer le terreau d'un environnement bâti de qualité. L'Institut développe une action culturelle territoriale sur l'ensemble de la Fédération Wallonie-Bruxelles portant sur l'observation des pratiques tout autant que sur l'analyse, la médiation et la co-production d'une culture architecturale partagée et inclusive.

Faire parler l'architecture au plus grand nombre signifie, pour l'ICA, la nécessité d'intervenir auprès de publics les plus diversifiés possible. Par son approche pédagogique ouverte et plurielle, l'Institut tend à valoriser les questions liées à la citoyenneté actuelle. L'important étant que chaque citoyen qui vient à la rencontre de ses actions (explorations urbaines, expositions, conférences, publications, ateliers...), qu'il soit seul ou accompagné, puisse rencontrer les conditions optimales pour poser un regard et tenter de comprendre l'architecture.

Le but avoué : nourrir le regard et enrichir la bibliothèque mentale de chacun afin d'ouvrir la pensée et d'activer un rapport critique face à notre environnement bâti. Par ses actions, l'ICA tente de transmettre des clés référentielles et du vocabulaire aux citoyens afin qu'ils puissent entrer dans le débat et devenir acteurs de leur propre environnement. À cette fin, chaque action culturelle se conçoit comme une approche sur mesure afin d'établir les formes de médiation les plus appropriées pour créer à chaque fois une véritable rencontre entre architecture, architectes, maîtres d'œuvre, experts et citoyens.



© Gaetan Nadin

UNE DÉMARCHE INTERACTIVE

L'ICA souhaite compléter les programmations culturelles liées à l'architecture qui, trop souvent encore, s'adressent aux architectes et aux étudiants en architecture. Les modes opérationnels mis en place par l'ICA sur l'ensemble du territoire de la Fédération Wallonie-Bruxelles se font en partenariat avec les Centres culturels locaux. Constituant le premier lien entre citoyens et démarches culturelles, ils permettent de mener des actions sur le cadre de vie immédiat des utilisateurs et donc d'agir sur leur quotidien dans une échelle temporelle plus courte que celle du projet bâti.

En temps normal, tout au long de l'année, l'action *À ne pas manquer* convie gratuitement les citoyens à participer à des visites guidées. Loin d'être simplement discursives, elles mettent en rapport architectes, maîtres d'œuvre et utilisateurs dans un souci permanent

de tisser du lien et d'ouvrir le regard des citoyens en leur donnant à voir d'autres références que celles des mass media ou des catalogues de promotion immobilière. L'action sur l'espace de vie quotidien a l'avantage de révéler une pratique plutôt que de véhiculer l'image charismatique de l'architecte. Elle partage également une série de réflexions et de savoir-faire sur son environnement, plutôt que d'imposer un objet architectural.

Les événements liés à la crise sanitaire actuelle n'ont pas freiné cette dynamique. À l'impossibilité de réunir acteurs et utilisateurs de l'architecture de manière physique, nous avons répondu par un autre type de médiation : ateliers familles à réaliser à la maison, visites libres en extérieur, contenu vidéo, etc. Sensible à cette crise majeure du début de ce XXI^e siècle, l'ICA part des problématiques soulevées par le facteur de l'épidémie pour réfléchir l'espace intime et public. Il s'est associé aux deux

autres opérateurs culturels de référence pour l'architecture en Belgique, le CIVA (Centre International pour la Ville, l'Architecture et le Paysage) à Bruxelles et le VAi (Vlaams Architectuurinstituut) en Flandre, afin d'amorcer une réflexion autour du rêve comme réponse architecturale aux conditions actuelles. Le projet *Desired Spaces* a été pensé comme une plateforme rassemblant et présentant 180 contributions émanant d'architectes, de citoyens, de sociologues, d'institutions culturelles, d'enfants, de philosophes ou d'artistes autour de l'espace désiré, pour soi, pour notre société, bâti ou non bâti. Ces contributions ont nourri un cycle de débats ainsi qu'une publication à venir.

FÉDÉRER PAR L'ACTION

En parallèle, les actions *Franc Parler*, *Sous-Influence* et *Atlas des possibles* représentent autant d'opportunités de re- ▶



© ICA

- cueillir des avis, des témoignages, des manières de vivre une rue, un quartier, une ville, un territoire, qu'ils émanent d'experts, de citoyens ou d'acteurs. Ces actions complémentaires sont activées par une mise en lumière (exposition, publication, diffusion virtuelle, etc.) lors de certains temps forts dans l'année.

Deux fois par an, en effet, l'ICA fédère les opérateurs culturels de l'architecture locaux et convie utilisateurs, experts et décideurs à se réunir autour d'événements festifs liés à la valorisation d'une culture architecturale spécifique à la Fédération Wallonie-Bruxelles. Ces *Temps d'archi* sont l'occasion de susciter le débat au travers d'expositions, d'installations, de rencontres, d'ateliers et d'explorations architecturales qui s'ancrent sur un territoire particulier. Ces événements attirent également le regard et le discours sur des problématiques liées à un territoire, un projet urbanistique ou paysager qu'il serait nécessaire de mener ou, *a contrario*, qui pourrait

mettre en péril le bien-être des citoyens et de la biodiversité.

Chaque *Temps d'archi* est également un moment privilégié pour faire intervenir des opérateurs sociaux locaux afin que la culture architecturale puisse être accessible à tous, même aux plus fragilisés, par le biais des *Ateliers du regard* développés par l'Institut. Ils permettent d'encourager une approche sensible et inclusive de l'architecture, de découvrir des œuvres du patrimoine contemporain et de s'initier aux différentes architectures qui illustrent notre quotidien, et enfin, de sensibiliser à une dimension citoyenne de l'architecture en considérant la place et le rôle de l'individu dans son logement, son quartier, sa ville ou son village, tout en questionnant les conditions et les obligations du vivre ensemble.

Pour l'Institut, la compréhension de l'architecture et l'acquisition d'une culture architecturale représentent un véritable levier démocratique qui enrichit le débat public. Elles permettent une réduction des inégalités sociales

par l'activation des savoirs et de savoir-faire certes, mais avant tout par l'acquisition d'un regard plus riche et plus ouvert sur son environnement propre et sur le monde.

Fondamentale et touchant l'ensemble des êtres humains, l'architecture suscite encore trop souvent une forme d'indifférence des publics. Il importe que les citoyens deviennent acteurs des projets architecturaux de leur environnement, qu'ils se les approprient en découvrant les qualités et les enjeux du patrimoine bâti, paysager et urbain existant en Belgique. Au travers des actions proposées par l'ICA, chacun est amené à trouver ses propres solutions, créatives et critiques, face aux problématiques de son environnement. Ainsi s'ouvre le regard sur l'architecture et la création architecturale contemporaine. ●

Infos :

www.ica-wb.be

CENTRE CULTUREL DE BRAINE-L'ALLEUD : TISSEUR DE LIENS

PAR LILIANE FANELLO

journaliste

Toutes les photos © CCBA - Rallyecabane en partenariat avec la bibliothèque

Comme beaucoup de centres culturels, celui de Braine-l'Alleud franchira bientôt le cap des 50 ans. Mais la fête attendra des temps meilleurs. Nous avons rencontré quelques membres de son équipe juste avant l'annonce du reconfinement. À trois jours près, la dynamique aurait peut-être été moins colorée d'enthousiasme et de conviction... Mais en cette fin octobre, nous avons découvert une équipe pleine de ressources, de talents et de projets, malgré les incertitudes, et porteuse d'une mission qui veut aller bien au-delà de la diffusion de spectacles.



Entrée du Centre culturel

« **N**ous essayons de montrer l'invisible de nos missions », commence Odile Collin, chargée de la communication du centre culturel. « Au départ, les gens pensent qu'un centre culturel est là pour proposer des activités théâtrales sur le territoire communal. Ça, nous le faisons, bien sûr. Après, nous nous occupons de l'accès à l'art pour tous, nous défendons les artistes, nous rassemblons les gens et les associations, nous faisons vivre un territoire en permettant aux forces vives de se rencontrer. Nous sommes un espace de rencontres et d'échanges, un lieu des possibles. »

Une bonne partie de son quotidien consiste à faire connaître les nombreuses facettes du centre culturel aux Brainoises et Brainois. « Par exemple, chaque année en début de saison, nous diffusons une vidéo teaser sur notre page Facebook pour présenter tout ce que nous faisons hors spectacles : résidences d'artistes, événements extérieurs, projets avec les citoyens et les as-

sociations, nombreuses activités pour le scolaire, Langue française en fête, projets avec le public de Notre Village (ex-Village n° 1, ndlr)... »

LOCAL ET DE SAISON

Commençons par la programmation. Le centre culturel fait plutôt dans le « local et de saison ». « Beaucoup de spectacles qui tournent en diffusion belge passent par notre salle. Nous avons environ une vingtaine de spectacles par an. Dix "Jeune Public" et dix "Tout Public" », poursuit Odile Collin. « Mais nous voulons vraiment décloisonner les publics. Personnellement, les spectacles Jeune Public ont été une découverte pour moi. Et un coup de cœur ! En Belgique, on a une richesse fabuleuse de spectacles Jeune Public, parfois méconnue. Chez nous à Braine-l'Alleud, de plus en plus d'adultes viennent voir ces spectacles. »

Les spectacles Jeune Public s'accompagnent souvent d'une proposition d'atelier Parent-Enfant. « Des moments d'expression, de création et d'exploration, toutes générations confondues, pour se ressourcer et se détendre, s'émanciper et partager. »

UN PUBLIC PRÉSENT

La salle de spectacle du centre culturel n'a jamais eu de souci de fréquentation, quel que soit le public. « Étonnamment, même en temps de Covid, le public est là ! » Cela n'empêche pas la chargée de communication d'être inquiète pour les mois à venir. « Le plus compliqué est le manque de perspectives. De plus, ►



Rallyecabane en partenariat avec la bibliothèque



Mots de la Langue française en fête sur les murs de l'Espace Media-Son

- comme l'annulation des contrats pour raison de Covid n'est plus considérée comme un cas de force majeure, les pertes risquent d'être énormes. Nous espérons au moins que le scolaire sera maintenu. »

CES RENCONTRES QUI NOUS CHANGENT

La question qui occupe aujourd'hui l'équipe est « Comment apporter la culture vers les gens si l'on ne peut pas se rencontrer ? ». Or le centre culturel regorge de projets dont le premier objectif est, justement, la rencontre. Comme le cycle Art&Société. « Aujourd'hui, nous ne concevons pas de projet sans partir des envies de notre public. Le projet Art&Société est né ainsi », explique Odile Collin. Ce cycle consiste en un ensemble de rencontres culturelles (conférences, concerts, documentaires, pique-niques...) proposées en collaboration avec les associations locales autour d'une thématique sociétale. « Ces rencontres qui nous changent » est celle qui aurait dû mobiliser les associations cette saison-ci.

C'est Clarisse Dumont qui coordonne le projet Art&Société : « Chaque année, nous réunissons une vingtaine d'associations autour de la table pour

co-construire un programme très varié autour d'une thématique choisie ensemble. Celle-ci se veut suffisamment large pour parler à toutes les associations, chacune selon sa propre réalité. En tant que coordinatrice, j'essaie de favoriser l'intelligence collective et les synergies. Mettre tout le monde autour de la table est déjà un défi en soi. Mais ça prend, et c'est super ! » Certaines actions réservent de belles surprises. D'autres fonctionnent moins bien. Mais peu importe, car pour Clarisse Dumont, le processus a autant d'importance que les projets réellement menés.

LE TEMPS DES CERISES

Dans les cartons se trouve un nouvel événement né lui aussi des discussions avec les citoyens de la commune : le Temps des Cerises. « Il s'agit d'un projet itinérant. Chaque année en mai, on voudrait organiser un événement dans un quartier différent de Braine-l'Alleud », décrit Odile Collin. « Il s'agira d'un festival de rue. Tous les deux ans y sera incluse une parade citoyenne façon Zinneke. L'idée est inspirée des parades que nous avons déjà organisées il y a quelques années dans la commune, et qui ont vraiment cartonné. »

Comme dans les éditions précédentes, citoyens et associations seront bien sûr associés à toutes les étapes du projet.

« Cet événement a toujours été très mobilisateur, même au sein de l'équipe du centre culturel », poursuit la chargée de communication. « Tout le monde travaille autour de cette parade. Personnellement, je me suis retrouvée à devoir y danser alors que ce n'était pas prévu. Et mes collègues et moi avons pris un plaisir fou, car cette parade était tellement féérique, tellement lumineuse... Ce sont des moments de partage et d'émerveillement très riches ! »

LES ROIS DU DÉCOR

La parade est aussi l'occasion de mettre en avant des talents insoupçonnés au sein de l'équipe. « Notre directeur technique et notre régisseur sont les rois du décor ! Donnez-leur n'importe quoi à réaliser, ils sont capables de le créer. C'est vraiment un avantage ! » Leurs décors ne passent d'ailleurs pas inaperçus. « De grosses structures nous ont même approchés pour louer nos décors », affirme Odile Collin. Alors, cette année, le centre culturel a décidé de valoriser ces talents au-delà de la parade.



Spectacle jeune public

SOUTENIR LES ARTISTES

L'aide à la création artistique, notamment au travers de l'accueil d'artistes en résidence, fait aussi partie des missions chères à l'équipe. « Au sein de l'académie de musique de Braine-l'Alleud, nous avons une salle dédiée à la création d'œuvres théâtrales ou de danse. Cet espace Premiers Pas est une salle professionnelle. Des compagnies professionnelles belges y défilent toute l'année, en toute saison. Cette année, nous avons décidé de les aider également dans leur communication et dans l'élaboration de décors. Nous voulons chouchouter les artistes, et encore plus en cette période... »

Et ici aussi, l'avis des citoyens est mis à contribution. « À la fin d'une résidence, en fonction de l'état d'avancement du

projet, un banc d'essai est souvent proposé. Là, nous invitons notre public à venir visionner gratuitement. En général, ça se remplit vite. Parfois, nous invitons aussi des écoles car nous trouvons intéressant de montrer aux jeunes ces étapes de travail dans la création de spectacles. » Et les compagnies sont ravies d'avoir un premier public et des retours sur ce qu'elles ont présenté. Enfin, dans sa grande salle, le centre culturel accueille également, hors programmation, des groupes de musique pour des répétitions. « Ces résidences d'artistes sont quelque chose que nous défendons énormément », souligne Odile Collin.

BIBLIOTHÈQUE COMPLICE

Braine-l'Alleud compte environ 40.000

habitants. Et parler de son centre culturel sans évoquer aussi sa bibliothèque-ludothèque serait passer à côté d'une partie importante de l'âme culturelle de la commune. Bien que situées sur des sites différents, les deux institutions collaborent sur de nombreux projets chaque saison. Animations, ateliers parent-enfant, médiations autour des spectacles, sélection d'ouvrages en lien avec la programmation du centre culturel, les occasions de tisser les liens remontent à... loin. « Cela fait vingt ans que je travaille à la bibliothèque-ludothèque et, en fait, j'ai toujours connu des liens forts avec le centre culturel », raconte Marie Baivier, directrice de la bibliothèque-ludothèque communale de Braine-l'Alleud. « On a la chance d'avoir deux équipes qui s'entendent très bien et s'enrichissent mutuellement. »



Les associations préparent le cycle Art et Société pour 2020-2021

▶ LE STOEJGNPF

La directrice explique que, ces dernières années, beaucoup d'actions communes ont été réalisées autour des spectacles Jeune Public. L'une d'elles est sans conteste son coup de cœur : « la Bibliothèque rêvée de Peter », qui accompagne en tournée le spectacle *Les Carnets de Peter* du Théâtre du Tilleul (spectacle basé sur la vie et les œuvres de Peter Neumeyer).

« Nous avons installé cette bibliothèque imaginaire dans notre salle du rez-de-chaussée », décrit Marie Baivier. « Les enfants sont venus la visiter avec tout un cérémonial. Pour explorer tous les tiroirs et meubles magiques de la bibliothèque, ils portaient par exemple des gants blancs. » Et puis, il y a eu des ateliers. Car l'idée de cette « Bibliothèque de Peter » est de permettre aux spectateurs de s'emparer des textes et de les illustrer pour les faire exister. Le centre culturel et la bibliothèque-ludothèque de Braine-l'Alleud ont porté ce projet ensemble, avec l'aide de l'auteure-illustratrice Mélanie Rutten. Cela a abouti à un joli carnet écrit et illustré par des élèves de 5^e année primaire.

UN LIEU MAGIQUE

Le bâtiment de la bibliothèque-ludothèque communale se prêtait particulièrement bien à ce projet : un impressionnant château trônant au milieu d'un parc. En septembre, si le corona n'était pas passé par là, la bibliothèque aurait dû fêter ses vingt ans de présence dans ce lieu exceptionnel. « Ce bâtiment plaît beaucoup aux enfants. C'est incroyable le nombre d'enfants qui jouent à descendre les escaliers comme des princesses ou des chevaliers ! » La bibliothèque travaille énormément avec les écoles maternelles et primaires de la commune. Des petites animations à des matinées, le fait de faire venir les jeunes à la bibliothèque leur permet de s'approprier les lieux. « Ces animations sont vraiment moteurs car souvent, on voit les enfants revenir avec leurs parents par la suite », se réjouit Marie Baivier.

LE MONDE DES MÉDIAS

Et puis les jeunes (et moins jeunes) n'ont plus qu'à franchir un sentier pour participer à d'autres rendez-vous proposés par le centre culturel, ceux de l'Espace Média-Son, situé dans l'ancienne médiathèque de la commune, juste en face de la bibliothèque. Clarisse Dumont en est la coordinatrice. En 2014, elle a été engagée pour dynamiser la médiathèque. Depuis lors, le centre de prêts médias a fermé ses portes. Mais le centre culturel continue de proposer des animations liées aux médias et au numérique.

« J'ai un peu carte blanche pour la programmation, avec l'idée de faire de l'éducation aux médias avec presque l'entièreté de notre public, à savoir le scolaire, l'associatif, les adultes, l'inter-générationnel... », explique Clarisse Dumont. « En fonction des opportunités, de ce qui se présente, on peut réaliser des projets plus ponctuels ou récurrents. » Cela va de la programmation cinéma aux ateliers numériques, en passant par des rencontres-conférences autour des médias ou encore un week-end dédié aux jeux vidéo, le Game Days...

Un des défis de Clarisse Dumont est de trouver la bonne formule pour fidéliser un public avide d'« apprendre des choses », mais pas toujours disponible pour des projets de longue haleine. Le week-end ? Le mercredi ? Des rendez-vous tous les quinze jours ? Toutes les semaines ? Des séances ponctuelles ou des cycles de plus longue durée ? La coordinatrice expérimente, teste et adapte les formules au gré des flops et des succès. « Par exemple, notre premier Game Days n'a pas désempli. Il y avait des jeunes, des vieux, des joueurs, des non-joueurs... Le public était très diversifié, et c'est là qu'on se dit que le projet était une belle victoire ! » ●

MYRIAM ROLAND, BIBLIOTHÉCAIRE MÉDIATRICE EN CHARGE DU PRÊT INTERBIBLIOTHÈQUES

PAR OLIVIER BRÜLL

Service de la Lecture publique, Service général de l'Action territoriale

Bibliothécaire médiatrice à la bibliothèque publique centrale du Brabant wallon, Myriam Roland guide, conseille et renseigne un public constitué principalement d'enseignants et de bibliothécaires. Elle y partage avec enthousiasme et dynamisme, depuis plus de 40 ans, sa passion du livre tant auprès du public que de ses collègues.

UNE BIBLIOTHÉCAIRE VIRTUELLE

Tombée dans le monde des bibliothèques un peu par hasard, Myriam Roland commence en octobre 1978 à travailler comme dactylo-classeuse au sein de ce qui était alors la bibliothèque de Nivelles. À une époque où on se passait encore de l'informatique pour la gestion des prêts et des collections, Myriam apprend les bases de la bibliothéconomie en autodidacte. Au bout de deux ans, elle décide de valider les compétences acquises en passant son certificat d'aptitude professionnelle et devient bibliothécaire adjointe à Nivelles. La bibliothèque de Nivelles continuera de s'agrandir les années suivantes, jusqu'à la séparation de la bibliothèque locale et de la bibliothèque centrale, qui ne formaient qu'une seule entité jusqu'en 2009.

Aujourd'hui membre de la cellule collections, Myriam s'occupe de l'accueil de l'Espace BibliOProfs Jeunesse – service des ouvrages en multiples exemplaires, du prêt interbibliothèques et de la gestion des périodiques. En plus d'un fonds jeunesse, la bibliothèque centrale dispose également d'une collection de bandes dessinées historiques, d'un fonds régional et dialectal



de documents empruntables sous conditions, d'une réserve de livres jeunesse « introuvables » ainsi que d'un fonds d'ouvrages en grands caractères qui tournent pour des périodes de six mois au sein de différentes institutions et maisons de retraite. Le quotidien de Myriam Roland s'articule également au cœur de son métier de bibliothécaire par la rédaction de résumés, de coups de cœur, de bibliographies, d'Actualivres, etc. En raison de son éloignement physique avec le public, elle se définit elle-même « bibliothécaire virtuelle ».

En effet, Myriam Roland n'a plus de contact direct avec le grand public. Toujours en relation avec des bibliothécaires, enseignants et professionnels du livre, ce contact avec le lecteur a tendance à lui manquer. Après 30 années passées au comptoir de prêt de la bi-

bliothèque de Nivelles avant la séparation entre locale et centrale, la perte de ce contact privilégié a été difficile. Elle a dû se réinventer et repenser sa fonction. Un temps d'adaptation fut nécessaire avant qu'elle puisse à nouveau s'épanouir dans son travail. En reprenant la gestion du fonds jeunesse, elle a réussi à retrouver un sens dans son travail en se mettant au service d'un autre public. Elle a finalement réalisé que le plus important pour elle était de travailler dans le livre et de s'accomplir en rendant le meilleur service possible, peu importe le public.

LE PRÊT INTERBIBLIOTHÈQUES

L'autre grand axe de son travail concerne la gestion du compte pro de Samarcande – <https://samarcande-bibliotheques.be> – pour la bibliothèque publique centrale du Brabant wallon, et donc la prise en charge d'une grande partie du prêt interbibliothèques au sein du réseau provincial « Escapages ».

Myriam Roland s'occupe du prêt interbibliothèques depuis 1990, à une époque où les demandes des autres bibliothèques se faisaient principalement par téléphone et par fax, de manière



Myriam Roland ©



Le fonds jeunesse ©

- informelle : « Aucune procédure particulière n'avait encore été mise en place, on se débrouillait donc avec les moyens du bord ».

Depuis, le prêt interbibliothèques s'est professionnalisé, structuré et organisé. Cette transformation a commencé avec l'apparition d'un formulaire de suivi des demandes : « Les demandes de documents des autres bibliothèques étaient envoyées par e-mail. Le formulaire contenait non seulement l'objet de la demande mais la suite du parcours à respecter dans le cas où le livre n'était pas disponible dans la bibliothèque de Nivelles. La demande était alors transférée à la bibliothèque centrale de Liège. En cas d'indisponibilité du document, la demande partait ensuite à la bibliothèque centrale du Luxembourg, etc. Les six bibliothèques centrales (cinq provinces et Bruxelles-Capitale) étaient déjà en place. »

Cette procédure jette déjà les bases du futur système de prêt interbibliothèques incarné notamment par l'outil Samarcande. En effet, en 2009 est annoncée l'arrivée future d'un portail permettant la gestion en ligne de toutes les demandes de prêts interbi-

bliothèques au sein du réseau du Brabant wallon, mais aussi des autres réseaux provinciaux et de Bruxelles-Capitale. Finalement, Samarcande est lancé deux années plus tard, changeant radicalement la manière de travailler de Myriam Roland.

Devant ces changements d'outil et de pratiques, Myriam décide de prendre la balle au bond : « On sait que les changements d'habitudes de travail font souvent peur et peuvent entraîner angoisses et réactions négatives. J'ai préféré prendre le contrepied et m'investir dans l'apprentissage de ce nouveau système dont j'ai pu rapidement apprécier la valeur ajoutée dans mon travail au quotidien. Aujourd'hui, il reste toutefois beaucoup de choses qui peuvent être développées afin d'améliorer le système d'acheminement des ouvrages et ainsi raccourcir les délais de fourniture des documents demandés par les lecteurs des bibliothèques locales. »

UNE NAVETTE POUR LES PRÊTS

Qui dit prêts interbibliothèques, dit effectivement acheminement des livres d'une bibliothèque à une autre. Auparavant, un prêt interbibliothèques nécessitait forcément d'envoyer les ouvrages demandés par la poste. C'était certes assez coûteux, mais il n'y avait alors pas beaucoup de demandes, le prêt interbibliothèques étant encore relativement peu développé.

Après la mise en place de l'outil de gestion des prêts proposé par Samarcande en 2011, et vu le nombre croissant de demandes, il a été décidé de mettre en place une navette avec des passages réguliers auprès de différentes bibliothèques « point de chute » à travers le réseau brabançon. Myriam Roland s'est

attelée à la mise en place de cette navette : « Une zone de travail a dû être créée au sein de la réserve pour préparer les envois, et un chauffeur a été mobilisé afin de réaliser les différentes tournées. De plus, depuis 2018, la navette de la bibliothèque publique centrale du Brabant wallon est également utilisée une semaine sur deux pour tourner dans les différentes bibliothèques centrales des autres provinces afin de faciliter l'acheminement des demandes de prêts interprovinciaux. Grâce au soutien des bibliothèques centrales de Namur et Marche-en-Famenne qui participent également aux tournées inter-provinces, un passage dans toutes les provinces peut être assuré en moyenne une fois par semaine. »

Lors de ces passages, la navette récolte tous les ouvrages demandés dans les différentes provinces ainsi qu'à Bruxelles, et dépose en même temps dans chaque bibliothèque centrale les ouvrages demandés au sein du réseau de la province. Les ouvrages récupérés dans les centrales qui n'ont pas pu être distribués dans les provinces demandeuses sont stockés à Nivelles jusqu'à la prochaine tournée.

Compte tenu des moyens mis à disposition, Myriam se réjouit de la manière dont les tournées ont pu être organisées et de sa collaboration avec Christian Cabaraux, chauffeur de la navette de Nivelles.

UN MÉTIER PASSION

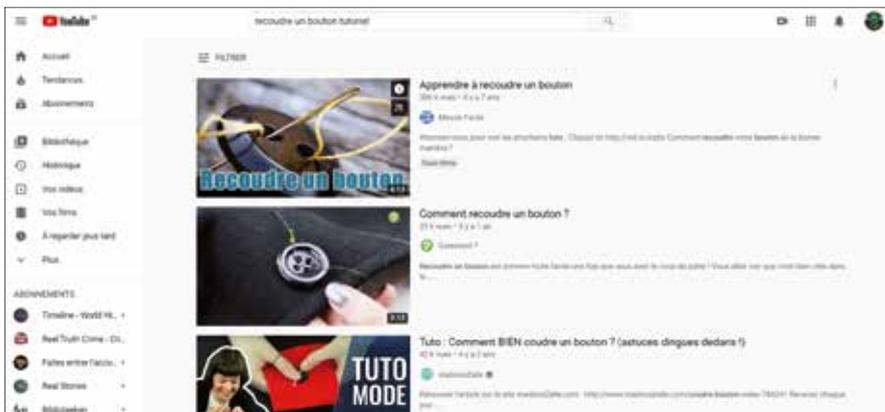
Malgré les difficultés rencontrées, Myriam Roland reste pleinement satisfaite de la manière dont son métier a pu évoluer, grâce à la confiance de ses collègues et supérieurs. Elle est très fière de sa carrière à la bibliothèque et heureuse de ses différentes collaborations : « J'ai eu, et j'ai toujours des collègues formidables ! » Son métier lui permet de s'accomplir. Voilà pourquoi elle a décidé de prolonger sa carrière de quatre années supplémentaires, estimant qu'elle peut encore apporter et apprendre beaucoup à travers son métier et à travers les livres. ●

SE FORMER EN LIGNE ?

PAR CYNTHIA EMPAIN

bibliothécaire, responsable du Développement numérique, Bibliothèque de Laeken

On a tous envie d'apprendre quelque chose de nouveau à un moment de notre vie. Que ce soit au niveau personnel ou professionnel, il est toujours intéressant de continuer de se former. Mais on n'a pas toujours le temps ou les moyens de suivre des cours qui se donnent loin de chez nous ou qui sont parfois très chers. Heureusement, il existe de nombreuses solutions de formations en ligne. Gratuite ou payante, courte ou longue, apprendre une nouvelle langue ou le macramé, il y aura sûrement une formation pour vous.



Tutoriel Youtube



TV5 exercices

Avant tout, il est important de savoir exactement ce que vous recherchez comme formation. Une simple réponse à une question ou un cours structuré ? Est-ce que vous avez du temps à y consacrer ? Avez-vous besoin d'un certificat ou d'un diplôme ? Et quel budget êtes-vous prêt à y consacrer ?

Pour cet article, j'ai décidé de me concentrer sur les offres gratuites ou presque mais sachez qu'il existe de nombreuses offres payantes, plus ou moins chères. Voici donc une liste non exhaustive de ressources gratuites (ou presque) en ligne.

TUTORIELS TOUS AZIMUTS

Les tutoriels YouTube. Vous voulez apprendre à recoudre un bouton, plier vos chaussettes à la façon de Marie Kondō ou donner un effet brûlé à votre texte sur Photoshop ? Il y a assurément des dizaines de tutoriels pour cela. Pour les trouver, rien de plus simple : cliquer votre recherche suivie de « tutoriel » sur la barre de recherche. Il ne vous reste plus qu'à suivre les informations étape par étape.

Le site web **Tuto** (<https://fr.tuto.com/>) réunit des tutoriels en informatique. L'offre gratuite est assez importante. La durée des vidéos est variable en fonction de la difficulté du thème. Cela peut aller de deux minutes à deux heures.

APPRENDRE LES LANGUES

Le site de **TV5** (<https://apprendre.tv5monde.com/fr>) vous propose une excellente ressource pour apprendre le français comme langue étrangère. Vous pouvez commencer par faire le test de compréhension orale du français afin de connaître votre niveau (pour info, il faut le niveau A2 pour une demande de nationalité belge). Une fois celui-ci connu, vous pouvez vous diriger vers les exercices correspondants. Ces exercices sont basés sur les reportages diffusés sur la chaîne et des questions posées sur celui-ci. Il s'agit d'une excellente façon d'apprendre le français mais aussi

la culture et les expressions usuelles qui sont utilisées par certains professeurs de français langue étrangère.

Dans la même veine, **BBC Learning English** (<https://www.bbc.co.uk/learning-english/>) vous propose d'apprendre l'anglais en visionnant des vidéos et en répondant à des questions. La plupart des vidéos ont été créées spécifiquement pour ce site, ce qui permet de vous concentrer sur la grammaire, le vocabulaire ou la prononciation.

Toujours pour l'anglais, l'incontournable **British Council** (<https://www.coursera.org/>) propose une variété de sites pour enfants ou adultes. Basés sur des extraits vidéo et des articles, vous pourrez progresser dans la langue anglaise. À savoir qu'ils proposent aussi des MOOC (voir plus bas).

LES WEBINAIRES

Les **webinaires**, contraction de web et séminaire, sont des conférences en ligne, en direct ou en rediffusion. Il en existe sur tous les sujets ; normalement, une simple recherche internet vous permet d'en trouver mais voici quelques exemples dont plusieurs à destination des bibliothécaires.

Les *webinaires de la formation continue de l'ULB* vous proposent des thèmes en rapport avec l'actualité scientifique, sociale ou culturelle. Pour le moment, le Covid et le confinement ont une place importante dans l'offre de la formation continue.

Les *webinaires Bibliotheca*, société qui fournit des solutions de gestion aux bibliothèques présentent des webinaires sur l'utilisation de leurs produits mais aussi et surtout des retours d'expérience de bibliothèques.

Les *webinaires de la BANQ* (Bibliothèque et Archives nationales du Québec) proposent des interventions sur des sujets aussi variés que « Comment animer une heure du conte pour les 0-3 ans », « Développement d'un rayon BD en section adultes » ou encore « Animer le jeu en bibliothèque ». Vous pouvez aus-



Tuto



Webinaire BANQ

si regarder les enregistrements vidéo de leurs journées professionnelles.

Vous pouvez bien sûr trouver d'autres webinaires en effectuant une simple recherche sur Internet ou Facebook.

LES MOOC OU FORMATION OUVERTE À TOUS

Les **MOOC** sont les *Massive Open Online Course* ou Formation ouverte à tous. Là où le webinaire ne dure qu'une voire quelques heures, un MOOC va vous prendre du temps. Il s'agit d'un véritable cours, qui se déroule en plusieurs modules de plusieurs heures par semaine et étendus sur plusieurs semaines et souvent plusieurs mois.

Cela demande donc un investissement assez important. L'inscription y est obligatoire et on doit être libre d'y participer en direct (même si on peut revoir les vidéos, il vaut mieux assister aux cours afin de pouvoir poser d'éventuelles questions). À savoir aussi qu'une fois le MOOC terminé, il est souvent impossible d'y accéder de nouveau. Il faudra alors attendre une éventuelle nouvelle session. De plus, la plupart de ces cours vous permettent d'obtenir une attestation de suivi gratuite.

Une recherche Internet ou Google vous permet bien sûr de trouver des cours mais il existe des sites qui répertorient une grande partie de ceux-ci tout en gé-



Fun Mooc ULg



Job@skills

- **Fun-MOOC** (<https://www.fun-mooc.fr/>) regroupe la plupart des MOOC organisés par les universités et hautes écoles françaises, mais aussi belges et même chinoises ! Une recherche facile permet de voir quels MOOC commencent bientôt mais aussi ceux qui sont ouverts aux inscriptions ou qui ont déjà commencé. Il y a aussi bien sûr la possibilité de faire une recherche par thème. **My Mooc** (<https://www.my-mooc.com/>

fr/) est une autre plateforme française qui permet de trouver des formations sur des thèmes très variés. Il permet aussi de faire des recherches par thèmes et au sein de ceux-ci, par durée et par accessibilité. Notons que là où Fun-Mooc héberge les formations, My Mooc ne fait que les recenser et renvoyer vers d'autres plateformes hébergeuses (directement sur les sites des universités ou fun-Mooc).

La Belgique n'est pas en reste avec le *Campus Job@skills* (<https://online.job-satskillscampus.be/>). Même si l'offre est beaucoup moins importante que sur les autres sites, celui-ci a le mérite de ne répertorier que des formations belges (principalement liégeoises). On y retrouve entre autres le MOOC « Il était une fois la littérature jeunesse » de l'ULG et de la Haute École Charlemagne dont on a beaucoup parlé dans les bibliothèques et qui propose une nouvelle session qui a commencé en octobre. Autre MOOC qui pourrait vous intéresser : « MOOC-Lab » qui vous aidera à comprendre la logique sous-jacente à ce système de formation et à trouver de l'aide pour le créer. Le MOOC a commencé en octobre mais on peut s'y inscrire jusqu'en 2021.

DES FORMATIONS SUR TOUS LES SUJETS

Vodeclic (Skillsoft) est une plateforme de formation en informatique en ligne. Comment attacher une pièce jointe à mon email ? Comment installer une application sur mon GSM ? Comment utiliser Photoshop ? Comment créer un site web avec Dreamweaver ? Vous pouvez y trouver tous les aspects de l'informatique, du plus simple au plus compliqué.

Chaque sujet est divisé en chapitres et sous-chapitres. Vous pouvez donc décider de suivre le cours en entier ou juste vous concentrer sur un aspect particulier de celui-ci. Les cours se donnent sous forme de petits tutoriels vidéo. De plus, vous pouvez à tout moment suivre votre progression via le tableau de bord. Autre fonctionnalité intéressante : celle qui vous permet d'organiser vos formations en créant un agenda à suivre. Certaines bibliothèques (Bibliothèques de la Ville de Bruxelles, Bibliothèque des Chiroux à Liège, etc.) vous permettent d'y accéder gratuitement.

Assimil : faut-il vraiment présenter cette référence au niveau de l'apprentissage des langues ? Certaines bibliothèques vous proposent d'y avoir accès, soit sur place, soit à distance. Vous pouvez donc apprendre une

langue en progressant à votre rythme, en répondant à des questionnaires ou en écoutant des extraits de texte. Rien ne change vraiment par rapport aux livres et CD si connus.

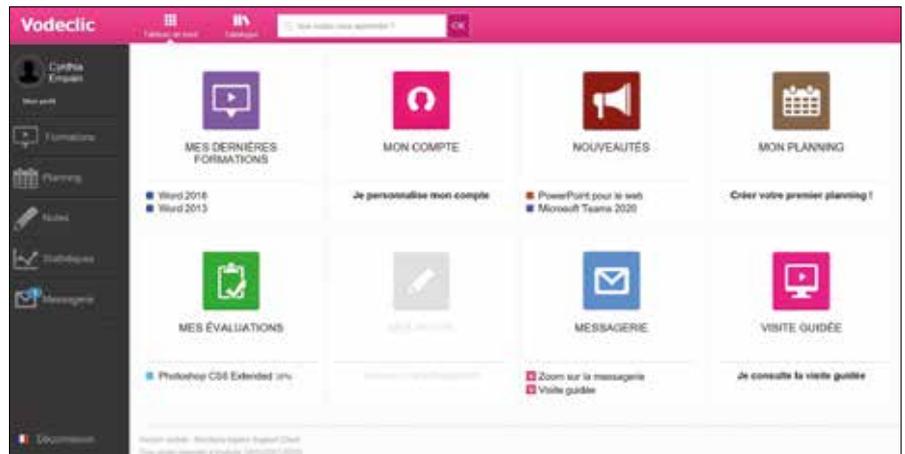
Skilleos (<https://www.skilleos.com/>) est une plateforme de tutoriels vidéo en ligne. Elle est accessible via certaines bibliothèques mais vous pouvez aussi y prendre un abonnement de 19,90 €/mois. Sont proposées cinq grandes catégories : loisirs, bien-être, pro, langues et jeunesse. L'offre est très étendue et va de la couture à Instagram en passant par le dessin ou le yoga pour enfants. Chaque sujet est ensuite divisé en chapitres. Vous pouvez aussi obtenir un certificat en fin de formation.

Openclassroom (<https://openclassrooms.com/fr>) vous permet de suivre des cours gratuitement. Principalement axées sur la vie professionnelle, ces formations portent sur l'informatique, la bureautique, la programmation. Le plus de cette plateforme : des supports écrits en plus des vidéos. Cela permet de mieux suivre ce qui se dit et de se mettre plus facilement dans l'optique du cours.

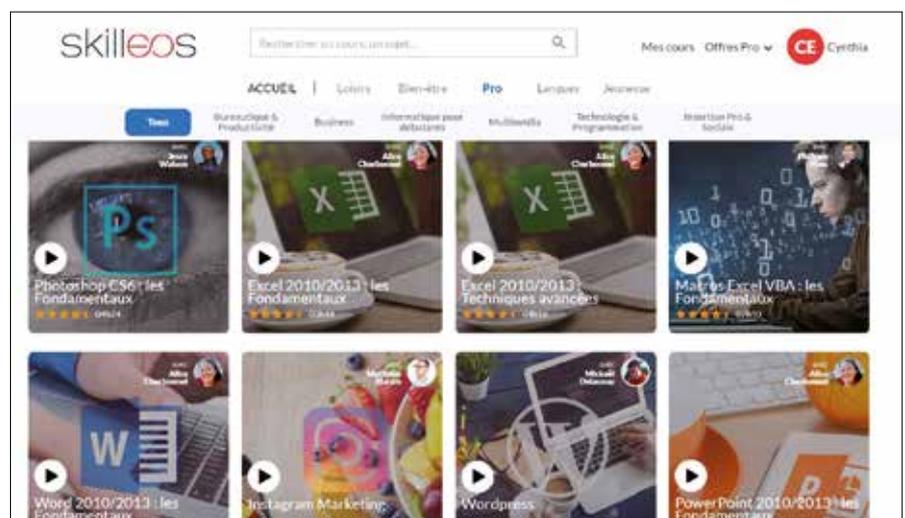
Bruxelles Formation offre des formations en ligne pour les chercheurs d'emploi bruxellois. Il s'agit surtout de formations en bureautique et en création de contenus vidéo mais il existe aussi des formations en français ou en mathématiques. Sans oublier des formations plus complètes pour apprendre un métier : comptabilité, management, etc.

Le **FOREM** propose lui aussi des formations à distance pour les chercheurs d'emploi wallons. Elles se concentrent plus sur une formation spécifique à un métier (HORECA, construction, informatique, industrie, secrétariat, etc.). Bien sûr, tout ne peut pas s'apprendre à distance mais cela permet de commencer sur de bonnes bases. Par exemple, pour les métiers de l'HORECA, les formations se donnent sur les normes d'hygiène.

Coursera (<https://www.coursera.org/>) va vous permettre de suivre des cours d'universités du monde entier. La plupart des cours se donnent en anglais mais quelques-uns sont en français. Il



Vodeclic



Skilleos

est aussi intéressant de noter que certains cours sont sous-titrés. Grâce à un logo, vous repérerez facilement les formations gratuites. La plupart des cours donnent accès à un certificat. Il est aussi possible d'obtenir des diplômes à distance, moyennant toutefois le paiement d'un droit d'inscription.

UNE GRANDE VARIÉTÉ

Comme vous pouvez le constater, l'offre de formations en ligne est très importante et variée. Même s'il est vrai qu'une simple recherche Internet vous permettra d'en trouver beaucoup, il faut quand même prendre un peu plus de temps pour identifier les formations qui correspondent à vos attentes.

Comme dit en début d'article, il est essentiel de bien cibler vos attentes avant de vous lancer dans une recherche. Et être conscient que plus la formation cherchée est précise, plus vous devrez y consacrer du temps, voire de l'argent. Qu'il s'agisse d'un MOOC ou de formations universitaires en ligne, vous devrez investir de nombreuses heures et journées. Heureusement, si vous avez moins de temps, il existe des solutions : les tutoriels et webinaires sont alors idéaux.

En conclusion : que vous vous formiez en présentiel ou en ligne, il y aura toujours un cours qui correspond à vos attentes, il suffit de le trouver ! En espérant que ces quelques liens vous donneront un bon point de départ. Bonne formation ! ●

CYRILLE THOULEN, COMPOSITEUR ATYPIQUE

PAR BENOIT van LANGENHOVE

musicologue, administrateur au Festival Ars Musica

Cyrille Thoulen est un compositeur atypique de la Fédération. À l'âge où un compositeur commence à s'implanter dans le milieu musical, Cyrille sort à peine du Conservatoire. En cause, une vocation tardive qui l'émerveille et qui, pourtant, n'a pas été et n'est toujours pas évidente aux yeux de l'intéressé.

Imprégné de l'image du jeune Mozart, nous imaginons que la vie d'un compositeur commence à la sortie du berceau. Au bout de l'enfance, vous maîtrisez votre art et vous vous imposez sur la scène musicale internationale. Bref, si on suit ce cliché, Cyrille Thoulen n'aurait jamais dû devenir compositeur. L'envie de musique et sa formation professionnelle sont arrivées tard, très tard. Mais avant tout, revenons aux prolégomènes. Le premier lieu d'apprentissage est la famille. Des parents suffisamment mélomanes que pour installer un piano à la maison où père, mère et sœur viennent faire du répertoire ou se lancer dans quelques improvisations. Le premier choc véritable va venir de l'école. Élève

au Collège Saint-Pierre à Uccle, il est repéré par l'abbé Emmanuel Caron pour sa justesse d'oreille. L'abbé Caron animait depuis 1950 une chorale d'élèves pour faire découvrir aux jeunes la joie du chant polyphonique et de la pratique collective du chant. La qualité de l'ensemble était telle que la Monnaie faisait appel à lui quand l'ouvrage programmé réclamait un chœur d'enfants. Pour Cyrille, cela commence par une frustration. Il est placé dans le rang des altos. Le *nec plus ultra* est d'appartenir au pupitre des sopranos : à vous de chanter la mélodie et d'attirer sur vous tous les projecteurs. Mais bien vite, le jeune chanteur découvre un plaisir, une vibration, une sensualité intenses. Dans l'orchestre, J.S. Bach pratiquait volontiers l'alto. C'était, disait-il, la meilleure place pour goûter l'harmonie, c'est-à-dire les jeux subtils des rapports entre les notes. Et c'est cela qui va déclencher chez Cyrille l'amour, la passion même pour la musique. Dans le poste d'alto, vous êtes un bâtisseur, un architecte qui s'occupe essentiellement des relations entre les notes. La musique, ce n'est pas qu'une jolie mélodie, c'est surtout le jeu sensuel de notes qui s'attirent, s'opposent, se frôlent. Sous le charme, Cyrille se jette sur le piano familial et décide d'apprendre à jouer du piano. Mais, comme l'école l'ennuie, il refuse de passer par une académie (une autre forme d'école), mais par des professeurs. Et les choses en restent là.

GRATTER UN PIANO

Vers 20 ans, c'est le *coming out*. Malgré des études brillantes en sociologie à l'ULB, Cyrille sent confusément que la musique s'impose comme son lieu de

rêve. Interrogé, le professeur de piano l'envoie à l'Académie de Schaerbeek où enseigne le compositeur belgo-canadien Michel Lysight. Et c'est littéralement, selon ses termes, l'extase. Alors que jusqu'ici Cyrille écoutait les professeurs sans passion, Lysight, à travers son cours d'histoire et d'analyse de la musique lui ouvre les portes d'un monde qui semble fait pour lui. Jusqu'alors les parents étaient la référence du goût, c'était Chopin, c'était Mozart et *Le Sacre du printemps* de Stravinsky, seul morceau du XX^e siècle connu, découvert grâce au *Fantasia* de Walt Disney. En 1999, l'imposé du Concours Reine Élisabeth aussi lui a fait découvrir les audaces de la musique contemporaine : Uljas Voitto Pulkkinen proposait aux candidats d'aller gratter les cordes du piano. Banal pour tout amateur de musique contemporaine, le geste avait fait scandale dans une partie du public et des candidats, amplifié par une séquence de l'émission *Strip-Tease* qui ne s'était pas privée de souligner les indignations. Cela a permis à Cyrille de découvrir le conservatisme effrayant des praticiens de la musique. Par ses parents, il découvre la musique du monde, bretonne, grecque, klezmer ou brésilienne. Il y avait aussi la musique de film inventive avec un dieu, Morricone, et son compatriote Nino Rota. Avec Lysight, c'est la découverte des minimalistes et répétitifs américains comme Steve Reich ou Philip Glass et des postmodernes et néo-tonaux comme Arvo Pärt. Pourtant, faute d'avoir suivi le cursus normal de l'académie, Cyrille avait l'impression que le monde du Conservatoire et de l'apprentissage professionnel de la musique lui serait définitivement fermé. Mais Lysight lui apprend que la réforme



du Conservatoire royal de musique de Bruxelles permet à des gens comme lui de postuler, peu important leur âge et leur formation, et le pousse à entrer dans cette voie.

D'abord, il lui faut achever ses études. Le mémoire de fin d'études en prend une tournure musicale : « Attentes normatives, goûts et opinions. Application au domaine musical » en est le titre officiel, mais on y sent l'introspection d'un jeune étudiant vis-à-vis de sa terre promise : qu'est-ce qui forme le goût d'un compositeur, comment va-t-il se construire ?

L'ABÎME DE LA LIBERTÉ

Au Conservatoire, la classe de composition est tenue par un compositeur pianiste, ancien lauréat du Concours Reine Élisabeth, Daniel Capelletti. Ce professeur a une religion, il n'est pas là pour former des petits Capelletti, mais offrir à chacun la possibilité de trouver sa propre voie. La liberté, c'est très bien, dit Cyrille, mais cela met encore plus de pression sur les épaules des élèves. Et puis, il y a une nouvelle frustration. Dans l'organisation des cours d'histoire et d'analyse de la musique, la période contemporaine se découvre durant la seconde année. Alors, quand on

est un jeune étudiant de première averse d'apprendre, que fait-on ?

Heureusement, à cette époque, la Médiathèque n'a pas encore, sous la pression d'Internet, fait un nettoyage drastique de ses collections. Le Passage 44 est encore une véritable caverne d'Ali-Baba où le jeune étudiant peut dévorer gloutonnement le contenu de la collection de musique contemporaine. Et il y aura d'abord la découverte d'un grand monsieur peu connu de la musique française : Maurice Ohana. Un personnage à part, contemporain de Messiaen, qui a réussi à imposer une démarche singulière, à la fois différente de Pierre Boulez et d'Henri Dutilleux. Il offre aussi le paradoxe d'être peu joué en concert, mais d'avoir la quasi-totalité de son œuvre éditée en CD. En s'appuyant sur la biographie écrite par Édith Canat de Chizi et François Porcile (Fayard), il découvre la totalité de l'œuvre où il trouve une sorte d'archaïsme, une sorte d'atavisme, quelque chose que vous n'avez pas vécu mais qui est présent en vous. S'il faut chercher un équivalent dans la peinture, ce serait le douanier Rousseau. Une autre figure s'ajoute, celle du compositeur hongrois György Ligeti, qui, fait rare, a des amis dans tous les clans de la musique contemporaine. Chez Ligeti et Ohana, Cyrille étudie leur usage de la mi-

cro-tonalité, c'est-à-dire des intervalles entre les notes plus petits que le ton et le demi-ton de la musique occidentale. Cyrille y trouve sa singularité dans un langage entre tonalité et atonalité.

S'imposer dans le monde de l'art, c'est jouer beaucoup de jeux, envoyer des partitions à des ensembles, rencontrer des responsables artistiques. Pourtant, Cyrille ne fait rien de cela. Ce sont des amis qui lui passent commande. Sa première apparition à Ars Musica était le fruit d'une demande d'un artiste. Bruno Letort l'a entendu et lui a commandé d'autres pièces. Pour le moment, il travaille sur *Ellipse* pour voix, piano et ondes Martenot. C'est un hommage à Stanley Kubrick et plus directement à cette extraordinaire séquence de *2001, l'Odyssée de l'espace* où un os jeté en l'air par un homme préhistorique se transforme en satellite. Le piano va prendre la place d'un commentateur avisé face à l'opposition entre la voix d'une chanteuse et les ondes Martenot qui permettent de passer de sons humains éthérés à quelque chose de l'ordre de la déflagration, de la destruction.

Pourquoi compose-t-il ? Pour lui, bien sûr. N'ayant pas encore beaucoup connu les réactions du public face à ses œuvres, il se contente de cela. Le reste arrivera avec le temps. ●

2021 : ON NE SAIT PAS, ALORS ON FAIT COMME SI...

PAR THOMAS CASAVECCHIA

journaliste au Soir

Toutes les photos : © T. Casavecchia

Alors que les portes restent closes, artistes, centres culturels et bibliothèques doivent faire preuve d'imagination pour continuer à toucher leurs publics. Mais face à l'incertitude et avec l'espoir ténu que 2021 nous ramène vers une forme de normalité, pas le choix, il faut continuer.

Alors qu'on les rencontre à Charleroi, fin octobre, Hervé Guerrisi et Grégory Carnoli sont en plein filage technique pour leur spectacle, L.U.C.A (*Last universal common ancestor*) qu'ils doivent jouer vendredi. Dans les loges du centre de délasserment de Marcinelle, on les sent particulièrement las de la situation. Et particulièrement de l'incertitude quant aux décisions qui seront prises le surlendemain par le monde politique. « Jusqu'ici, on passe entre les gouttes, souffle Hervé Guerrisi. Bien sûr, il faut adapter la logistique. On joue une heure plus tôt que normalement. Après, nous continuerons notre tournée en France si tout va bien. »

« On ne sait rien de comment va évoluer notre tournée. Les informations tombent au compte-gouttes, et les niveaux de pouvoir se renvoient la balle tandis que les médias mainstream ne cessent d'alimenter la peur du virus. Personnellement, j'ai arrêté de suivre les infos hyper angoissantes, je ne m'en porte que bien mieux. »

Le comédien s'accroche aux représentations, mais ne peut s'empêcher de déplorer la très nette perte de contact humain, au nom du respect des normes sani-

taires. « Au niveau de notre métier en lui-même, c'est assez agaçant. À chaque représentation, on se dit que c'est possiblement notre dernière. On se donne donc à fond. Pourtant, le spectacle n'est qu'un ersatz de ce qu'il devrait normalement être : le public est bien moins nombreux, beaucoup plus espacé dans l'assistance ; deux sièges d'écart entre chaque personne, un rang sur deux. Je trouve ça dommage pour un spectacle qui parle du vivre ensemble. Ici tout le monde est séparé. Et puis, on sent bien la peur dans le public, une peur de l'autre qui parasite grandement le message. »

ÇA NE RESSEMBLE PLUS BEAUCOUP À DU THÉÂTRE

On s'adapte puisqu'il le faut bien. « On a de la chance. Comme on a une production, c'est elle qui gère les aspects techniques et les questions un peu compliquées de respect des mesures. Là par exemple, on doit partir en France. Combien de temps peut-on rester autour de la représentation pour éviter de devoir se mettre en quarantaine ? Comme on est encadrés, on a moins à se prendre la tête. »

« En fait, c'est plus chiant que compliqué à titre personnel, poursuit le comédien. Et j'ai l'impression qu'on ne peut pas faire notre métier convenablement. L'idée que je me fais du théâtre, c'est qu'il s'agit avant tout d'une aventure humaine. Il s'agit de mettre des humains devant d'autres humains et se rassembler autour d'idées, d'une histoire. Là, des distances de plus d'un mètre cinquante avec un écart, des bulles variables, des changements de salles, etc. Là, ça ne ressemble plus tellement à notre métier. »

« Il ne faut pas non plus oublier les à-côtés », embraie son comparse Grégory Carnoli. « Le bar, le restaurant à la fin de la représentation sont contraints de fermer. Sans cette rencontre avec le public, cette agora disparaît. Et en tant qu'acteurs, on perd un peu de notre essence. On a l'impression de devenir une série Netflix. Plus de débats, de retour, les spectateurs assistent à la pièce et s'en vont. À ce titre, jouer devant des caméras pour diffusion en direct ou en différé, selon moi, ce n'est plus du théâtre. Quand on sort de scène on a parfois le sentiment de sortir de répét' ».

Et ce contact est même fortement amputé avec les équipes : « Même les relations pros deviennent extrêmement bizarres. On est censés aller jouer à Charleville-Mézières à la mi-novembre. On n'a encore pu rencontrer personne de l'organisation. Il ne reste plus le moindre espace de rencontre. » Mais le plus compliqué est sans doute à venir. Difficile d'imaginer quoi que ce soit de vaguement positif dans un



Hervé Guerrisi et Grégory Carnoli

avenir proche. « Pas juste pour nous, remarque Hervé Guerrisi, mais dans le monde de la culture en général, tout se prépare un an à l'avance. Durant les prochains mois, voire les prochaines années tous les projets vont se télescoper. Et à quoi bon commencer à mettre quelque chose sur pied maintenant si on ne peut pas le jouer avant des années et que par ailleurs on ne peut plus répéter ensemble pendant des mois. L'annulation d'un festival comme celui de Huy par exemple est très dure pour de nombreux artistes qui ont l'habitude de tourner pour les enfants dans les écoles. Une soixantaine de spectacles qui devaient y être joués ne seront jamais présentés. En plus de ça, le virus est au centre de tout, on ne parle plus que de ça. Difficile de créer quoi que ce soit d'autre. Pourtant, aujourd'hui,

il y a toujours des êtres humains qui meurent en essayant de traverser la Méditerranée. Entre Donald Trump et le Covid, plus rien. Une chape de plomb pèse sur tout. »

« C'est aussi pour ça que l'on continue, ajoute son collègue. On sent que le public qui vient a un besoin impérieux de continuer à venir. Donc, ça nous donne la force de continuer tant qu'on en a le droit. Parce qu'on ne va pas se mentir. Il suffirait que l'on dise qu'on a la gorge qui gratte si on avait envie d'arrêter. » Jean-Michel Van den Eyden partage les craintes des comédiens qu'il fait jouer dans son théâtre. Face à son bureau, un large tableau sur lequel un planning est dessiné. Toutes les cases sont remplies. Pourtant, impossible de savoir si le moindre projet pourra effectivement se tenir.

Pour le directeur du théâtre de l'Ancre, cette incertitude est difficilement tenable. « Je passe mes journées au téléphone avec les échevins de la culture de la ville. On sait bien qu'à l'heure actuelle, on est parmi les derniers à être restés ouverts, à maintenir la culture vivante. En tout cas cette semaine. Je pense que tant qu'il n'y a pas de *lockdown*, la culture et l'enseignement sont indispensables au maintien de la santé. »

Le fait de rester ouvert si longtemps devient presque un acte militant. Mais le directeur se défend de tout pied-de-nez envers les autorités. « Je tiens à préciser que l'on respecte toutes les normes et les règles de sécurité. On s'inspire aussi beaucoup des protocoles qui se pratiquent à l'étranger pour éviter les contaminations. Même le public aussi ►



Jean-Michel Van den Eeyden

- ▶ attend de nous un comportement irrécusable pour sa sécurité. Il n'est arrivé qu'une fois que l'on demande à rétablir la norme et rappeler que le port du masque était obligatoire. Pour le reste, il suffit d'informer sur les règles à respecter comme l'espacement des sièges et le public s'y plie volontiers. »

« Je ne suis en revanche pas certain de l'opportunité de fermer des lieux de rencontre comme le nôtre du moins tant que des lieux comme les écoles, les transports en commun ou les magasins restent eux ouverts. Intrinsèquement, j'ai du mal à croire que le risque soit plus élevé dans un théâtre où les mesures peuvent être respectées très facilement. Par exemple, dans le centre de délassement que l'on utilise depuis la fin du premier confinement, on peut accueillir normalement 350 personnes. Ici, on limite à 100 spectateurs, en plus il y a un léger taux d'absentéisme, donc les contacts sont vraiment très limités. »

Difficile de taxer l'équipe du théâtre de têtes brûlées. Même si au moment de leur rencontre ils faisaient partie des irréductibles à attendre l'obligation de fermeture avant de... fermer. « Quand il faudra fermer nos portes, on le fera. La mort dans l'âme, mais on le fera. Cela fait partie d'une sorte de respect

élémentaire pour le personnel soignant notamment. Reste que, pour le public, ce qu'on fait fait partie de ses dernières bouffées d'oxygène. Je ne crois pas au « show must go on ». Nous ne sommes pas l'orchestre du *Titanic*, mais tant que les distances de sécurité peuvent être respectées, et que les autorités ne préconisent pas la fermeture, il n'y a pas de raisons qu'on le fasse. »

Au niveau de l'organisation, c'est une tâche don quichottesque. Un enfer organisationnel. Impossible de se tenir au planning. « Après chaque vague, on tâche de reprogrammer ce qui peut l'être : les spectacles, les répétitions. L'aspect financier est bien sûr un souci aussi. La première vague nous a plaqués au sol et le prochain arrêt va réitérer ça. On attend la reprise de *A Dance for Greta*, une création qui cherche à donner corps aux discours de l'adolescente Greta Thunberg. On n'arrive pas, aujourd'hui, à se dire que l'on doit l'annuler à nouveau. »

UNE ANNÉE 2021 RÉVÉE, QUAND MÊME ?

« Si je devais relever du positif, c'est que j'ai l'impression qu'il y a une prise de

conscience de l'importance qu'ont les artistes et le monde médical dans la société. J'ai l'impression que l'État et les structures décisionnelles ont vraiment eu une épiphanie à ce niveau. »

Mais ces espoirs sont rapidement douchés par les craintes. « Il y a un risque pour que la saison 2021 s'écroule. C'est important pour les artistes de pouvoir continuer à proposer leurs projets, mais là, pour nous, on est simplement dans la non-possibilité. Le plein air ne peut pas être la seule réponse. On se retrouve amputés, à ne pas pouvoir faire notre travail. Comme l'issue de cette crise sanitaire est incertaine, on ne peut clairement pas se projeter. Alors, faute de certitude, on a travaillé comme si tout était possible, même si souvent les préparations de la saison prochaine se font avec l'énergie du dernier souffle. D'autant que l'on est saturé de reports. C'est presque deux saisons qui entrent en collision pour 2021. Le recours à l'extérieur et au virtuel pourra nous aider, mais ne résoudra pas tout. »

Jean-Luc Piraux, lui, devait jouer en décembre au Théâtre de Poche. Lorsqu'on le rencontre lors d'une balade en forêt près de chez lui, dans la campagne namuroise, il veut rester optimiste, mais craint quand même la fermeture qui sera annoncée le soir même. Pour lui aussi, le théâtre est avant tout une question de partage. « Malheureusement, avec le contexte que nous vivons, ce partage tend à disparaître. Mais d'une façon ou d'une autre, mieux vaut continuer à jouer. Mieux vaut jouer de façon espacée et avec masques que pas du tout. Ça me semble l'évidence. Un projet qui devait sortir le 17 novembre a dû être annulé. C'est rageant parce que travailler sur quelque chose aujourd'hui ne signifie pas qu'on pourra le montrer plus tard. Souvent, on parle de ce que l'on vit maintenant et un texte écrit aujourd'hui a peu de chance de résonner auprès du public dans un an. Et puis, comment fait-on pour répéter ? Pendant le premier confinement. Pas mal de gens se sont dits "O.K., je vais écrire". Mais comme il n'y avait pas de perspective, de dates, de choses qui se concrétisent dans le temps ou matériellement, il y a comme une absurdi-



Jean-Luc Piraux

te d'écrire ou d'être en projet puisque cette démarche nécessite un partage. C'est très décourageant, presque dramatique. Alors, oui, j'ai quelques projets, quelques idées en tête, mais ils ont besoin de s'inscrire dans une rencontre avec d'autres. »

« IL FAUT CONTINUER UN PARTAGE, D'UNE FAÇON OU D'UNE AUTRE. »

Pour le comédien, ce retour au partage n'est pas qu'un espoir. C'est une certitude. « De toute façon, ça doit. Ça ne peut pas ne plus exister. Le recours aux technologies et aux capsules vidéo ont permis d'offrir quelque chose au public. Et j'en ai fait aussi. Certaines personnes parmi le personnel médical que je ne connaissais absolument pas m'ont expliqué qu'ils regardaient ces capsules tous les jours. Cela montre bien que les échanges ont besoin de continuer. Mais on ne peut certainement pas se satisfaire de cela. »

Depuis le début de ce second confinement, l'artiste en a tout de même remis une couche avec une seconde saison de capsules quotidiennes, notamment pour détendre l'atmosphère. Il nous

faut cela : on lit et on entend beaucoup de discours guerriers. On est même allé jusqu'à envisager la fermeture des écoles. C'est dramatique ! Et on perd un peu de vue cet échange et ces contacts qui font de nous des êtres humains. Si je devais faire un souhait pour cette nouvelle année, ce serait que cette crise apporte son lot de remise en question et que l'on soit plus à l'écoute. Des uns des autres, mais aussi de la nature, de la planète. »

Heureusement, à l'heure du second confinement, certains pans de la culture ont pu garder portes ouvertes. Enfin, façon de parler ! Les bibliothèques ont ainsi pu maintenir l'accès à leurs catalogues grâce au « take away », on parle désormais davantage du « clic and collect ».

À la bibliothèque centrale de la province de Luxembourg, on reconnaît être dans l'expectative totale. « On ne planche pas sur un report des activités qui n'ont pas pu être tenues, cela créerait un trop gros embouteillage, estime une bibliothécaire proche de la bibliothèque centrale. La prochaine animation qui reste maintenue est un mois dans les cinémas dédiés aux ro-

mans portés à l'écran, en février-mars prochain. Mais on n'a aucune garantie que cela pourra être maintenu. Au niveau des autres animations, le seul élément que nous maintenons, *a priori*, c'est le calendrier de formation que l'on espère pouvoir maintenir en présentiel. De même que les ateliers liés aux grainothèques ou les ateliers d'alphabétisation pour les publics en difficulté. Les activités reportées ont déjà été reportées une fois et à l'heure actuelle on fait comme si... Comme si la situation sanitaire allait s'améliorer et que l'on pourrait faire comme on le fait en temps normal. Si le confinement devait se poursuivre, on ne pourrait pas passer au tout en ligne. Trop d'ateliers ne se conçoivent pas sans partage entre pairs, sans interactions et échanges réels. »

À part les formations, les activités de catalogage doivent se poursuivre comme d'habitude. « Comme on a quasi exclusivement recours au "take away", la gestion du catalogue doit être faite en temps réel. Après tout, le service de prêt est la mission de base des bibliothèques et je ressens beaucoup plus que lors du premier confinement le besoin de lire du public. Leur accès doit donc être garanti quoi qu'il arrive. Certains, grâce à l'aide des services sociaux, organisent des livraisons à domicile pour offrir une garantie d'accès aux livres à ceux qui peuvent moins se déplacer. »

Dans le Brabant wallon, à Nivelles, on compte tout de même organiser la nuit des bibliothèques à la fin du mois de décembre et qui devrait se poursuivre un peu en janvier. « Pour l'heure, on ne sait pas si les mesures seront assouplies d'ici là, alors nous continuons l'organisation de ces événements comme s'ils allaient avoir lieu, explique Virginie Romeo, responsable de la bibliothèque locale. Pareil pour un atelier littéraire destiné aux adolescents. Ça devait commencer au début de 2020 à raison d'une fois par mois, mais on n'a pu assurer qu'une seule séance. À partir de janvier prochain, on espère bien pouvoir reprendre. Idem pour les ateliers collectifs. »

- « Normalement, poursuit la bibliothécaire, on met également en place des ateliers de création parents-enfants de doudous et d'attrape-rêves. Mais là, nous avons dû annuler, tout comme des spectacles de magie basés sur les livres. Comme tout ça tombe à l'eau, nous réfléchissons à mettre en place des alternatives comme des kits de bricolages à venir chercher à la bibliothèque avec des capsules vidéo accessibles sur internet. Tout cela est à l'étude. On espère pouvoir proposer un maximum d'activités. »

Mais ce nouveau confinement ne facilite certainement pas le travail des équipes. « Une de mes plus grosses craintes, c'est qu'on ne parvienne plus à toucher les publics qui sont déjà éloignés de nos activités. J'ai peur que l'on ait trop perdu le contact, le lien, durant ces derniers mois. Ce public qui comptait énormément sur les espaces numériques par exemple, on ne l'a plus vu depuis mars et il est bien plus dur à toucher. Mais bon, on recommencera le travail quand on le pourra. Et tout ne se passe pas forcément comme prévu. Quand on a pu rouvrir durant l'été, je m'attendais à ce que l'on soit pris d'assaut. Mais il n'en a rien été. Au contraire, le public est revenu petit à petit et progressivement. D'abord les écoles puis les habitués. J'espère que lors de la prochaine réouverture, le public n'aura plus peur de repasser la porte. En tout cas, on fera tout pour qu'il se sente en sécurité et qu'il le soit réellement. Et j'espère surtout que l'on n'aura pas laissé trop de monde au bord de la route. »

La situation est assez similaire dans la capitale, où l'on préparerait 2021 presque comme si de rien n'était. « On espère un retour à la normale comme les années précédentes, explique Marie-Angèle Dehaye, directrice de la Bibliothèque centrale des Riches-Claires. Évidemment, on ne peut préjuger de rien, mais toutes les équipes restent positives et préparent leurs programmes comme si elles allaient accueillir normalement leur public. » Pourtant, ici aussi, entre les reports et les nouvelles propositions qui doivent

s'ajouter, le risque d'embouteillage est bien présent. « Je pense qu'avec un peu d'organisation ce ne sera pas insurmontable. Mais bon, tout cela reste très difficile à évaluer puisqu'on ne sait pas du tout quelle sera la situation au début de 2021. Mais j'ai bon espoir que 2021 soit plus riche en termes d'activités proposées au public que cette année 2020. »

Et l'affluence devrait suivre. Durant l'été 2020, quand les bibliothèques de la ville ont pu rouvrir leurs portes et redonner progressivement accès aux collections, aux salles de lecture ou aux espaces numériques, la surprise a été plutôt bonne. « On a pu constater que le public est revenu rapidement et en nombre. Et ce malgré un confort en baisse par rapport aux années précédentes, avec les fenêtres ouvertes et sans à-côtés comme des verres de l'amitié. Je pense qu'il y avait un besoin à assouvir après des semaines sans pouvoir retrouver le chemin des bibliothèques. Nos services ont certainement manqué au public. Les chiffres des bibliothèques de la ville sont bien meilleurs que ce qu'on aurait pu craindre. La fréquentation et les prêts cet été s'élevaient à 80 % des chiffres de l'année précédente malgré un contexte sanitaire très anxiogène. Cela laisse augurer d'un retour rapide à la normale lorsque nous rouvrirons en 2021. En attendant, fort heureusement, nous maintenons nos services. Mais j'espère vraiment un retour rapide à la normale. Pas seulement pour les services culturels, mais pour l'ensemble de la société, un retour à la vie sociale. »

FESTIVALS : 2021 SERA LA BONNE ANNÉE

Béatrice Minh, adjointe à l'administration du réseau de l'asbl La Concertation, assure que les équipes sont à pied d'œuvre pour adapter un maximum d'activités, notamment les festivals Bruxelles Musiques du Monde (BruMM) et Extatic. « C'est difficile de se projeter. On a déjà dû annuler une fois l'édition du festival qui était pré-

vu en mars. On a pu le reporter assez facilement à cet automne. Là, on envisage d'assurer la même programmation, mais pour le printemps prochain en adaptant les moments de rencontre entre le public et les artistes tout en respectant des jauges réduites. Mais tout cela est encore très compliqué à envisager. Le festival doit-il prendre une voie plus technologique, plus numérique et audiovisuelle ? On est en constant dialogue pour évaluer des moyens de médiation plus larges, on dialogue et on expérimente encore. »

Pour ce qui est d'Extatic, le festival initialement prévu en avril-mai avait déjà, lui aussi, subi un report. « Nous avons rallongé sa durée pour pouvoir caler tout ce qui était prévu. On a alors pris le parti de ne pas en faire la promotion pour limiter le public, mais aussi de valoriser les activités peut-être moins visibles comme les résidences d'artistes, les expositions, tout en insistant sur l'aspect « coulisses » en réalisant des vidéos, de petites interviews à destination des nouveaux médias et des réseaux sociaux. Il s'agissait d'une première édition. On ne sait pas du tout quelle orientation prendra l'édition 2021. Mais l'avantage de cette formule est qu'il s'agit d'activités plus ponctuelles qui s'adressent à des groupes plus restreints et donc relativement conciliables avec les normes de lutte contre la propagation du Covid. On devrait donc rester sur cette formule intime pour limiter les risques. » ●

CINÉMAS CITOYENS

DANS DE PETITES SALLES

PAR CATHERINE CALLICO
journaliste

En Belgique, de nombreux centres culturels ont vu le jour au sein d'anciens cinémas de quartier ou se les sont annexés, hors les murs. Et n'ont pas manqué, au sein d'une programmation interdisciplinaire, d'insérer un ciné-club. En ces temps d'incertitude, d'une vocation tous publics, ceux-ci revêtent de plus en plus une dimension citoyenne.

FÉMINISME ET RAP

Le Centre culturel d'Amay, spécialisé dans l'audiovisuel, radio et cinéma en tête, s'est ainsi greffé sur l'emplacement d'un ancien cinéma de quartier. Le lieu renferme aujourd'hui deux salles de projection et un plus petit espace polyvalent, lequel se prête à des concerts. Les films proposés sont choisis en partenariat avec l'asbl liégeoise les Grignoux, qui fournit également le matériel pédagogique *ad hoc*. « Notre programmation mêle divertissements et films d'auteur, souligne Vicky Stratidis, animatrice. Le cinéma constitue une porte d'entrée facile pour amener les gens vers la culture, et via des blockbusters des habitudes de fréquentation se créent, qui amènent à s'intéresser à des thématiques plus profondes. » Des films d'auteur sont ainsi proposés un dimanche par mois en collabora-

tion avec le Centre d'Action Laïque (CAL) depuis trois ans, dont des membres soumettent une sélection à une Commission créée au sein du centre culturel. Il s'agit d'une programmation concertée et citoyenne, destinée à tous les publics. D'autres projections ponctuelles sont organisées à l'initiative de Cap 48 et d'autres associations caritatives.

Quatre fois l'an, une thématique féministe est abordée au sein du ciné-club. Une réalisatrice ou autre intervenante, par exemple une directrice de planning familial, est invitée à parler des droits de la femme, de la tolérance et autres sujets liés, comme l'homosexualité ou le cancer du sein. « J'ai ainsi rencontré une éducatrice de l'internat de l'Abbaye de Flône qui me parlait d'une idée répandue par les jeunes résidentes, selon laquelle "pour être enceinte, il faut faire l'amour durant les règles", poursuit Vicky Stratidis. On a alors imaginé d'organiser une séance autour du film *17 filles* de Muriel et Delphine Coulin, afin de déculpabiliser les femmes sur le sujet, toutes générations confondues. Il arrive que les étudiantes viennent accompagnées de leur mère et même grand-mère. Comme la projection était prévue à 20 h, nous avons emprunté et conduit le bus communal pour les transferts. Après le film, nous avons offert une soupe, pour prendre le temps de discuter de manière informelle et de créer des liens. »

De même, les Journées internationales des 25 novembre et 8 mars, respectivement centrées sur la violence à l'égard des femmes et les droits des femmes, sont incluses dans l'agenda du ciné-club, en synergie avec le service d'aide sociale La Traille (à Engis) ou l'association Dora Dorës, destinée aux primo-arrivantes. « Ces initiatives brassent pas mal de monde et peu à peu, l'on a vu arriver des hommes, notamment pour le film *Les Chatouilles* basé sur le thème de la pédophilie. À

cette occasion, on a un peu été dépassées car un public masculin ayant subi des abus sexuels s'est déplacé et la parole s'est libérée. On était à l'écoute, bien que pas tout à fait préparées à un sujet aussi grave. »

À l'avenir, le souci est également de coller au présent et de toucher un public plus jeune via les réseaux sociaux et diverses activités. Comme « Reporters » pour les 12-24 ans. Ceux-ci sont accueillis dans une salle de rédaction et y conçoivent de petites capsules diffusées en podcast pour la rubrique cinéma, dont le contenu est en lien avec le centre culturel. « La formule s'intègre dans les ateliers "cinéma et rap" que nous proposons. L'idée, à court terme, est de mutualiser toutes les compétences de ces jeunes, leurs aptitudes en tant que reporters, comédiens, slammeurs, etc., et de créer un réseau vivant. » Pour l'instant, le projet est en stand-by.

CRISE ET TRANSITION

Atrium57, le Centre culturel de Gembloux, trouve place dans un cinéma mythique de la région, « le premier beau cinéma de Gembloux, bâti sur les dommages de guerre après 1945 », relève Xavier Joachim, actuel programmeur. Depuis, le lieu a été réaménagé et abrite entre autres un espace restaurant-café culturel et une salle d'expression corporelle avec parquet au sol et grands miroirs, à vocation pluridisciplinaire (danse, hip-hop, yoga...). De même, la salle de cinéma a été agrandie, dotée de nouveaux sièges et de performances techniques accrues. La scène a été avancée, ce qui offre une configuration plus souple pour des spectacles ou l'interaction avec le public.

La programmation s'est mise en place à partir d'une analyse partagée. « On n'est pas un cinéma, mais bien un



L'Atrium57 à Gembloux ©

- centre culturel, et les films proposés reflètent notre approche axée sur la participation citoyenne. » En marge des volets « familial » et « blockbuster grand public », une séance liée au cinéma d'auteur ou associatif est proposée chaque semaine, autour de films militants, en majorité diffusés dans des réseaux non commerciaux. Sur le thème des migrations par exemple, avec le film *Chez Jolie coiffure*, réalisé dans le quartier Matonge à Bruxelles, suivi d'un débat avec la réalisatrice Rosine Mfetgo Mbakam.

Le centre culturel collabore étroitement avec les milieux de la transition locaux et a conçu un site qui en regroupe les divers acteurs : bibliothèques, ONG en agro-écologie, coopératives... « On a travaillé ensemble sur un cinéma "climatique". Le site s'est fait en trois temps : nous avons d'abord diffusé un film et proposé aux participants d'écrire leurs réflexions sur papier, pour nourrir les échanges ultérieurs. Puis nous avons

organisé une vidéoconférence avec des spécialistes du réchauffement climatique. Le contexte actuel nous oblige à nous questionner et à réinventer des choses, en lien avec la vie associative. Le problème aujourd'hui est que, dans le contexte du Covid-19, le monde associatif s'est un peu mis en retrait. De plus, des antennes nationales d'organisations comme Amnesty, le CNCND ou l'Unicef comptent surtout des membres âgés et il y a peu de relève. »

En termes d'éducation permanente, Atrium57 a aussi tissé des liens avec les écoles et des associations militantes et propose des ateliers de réalisation de films citoyens. Deux à trois projets en sortent annuellement. « En 2020, l'un de ceux-ci a mis en lien des personnes peu scolarisées et un artiste travaillant sur les troubles comportementaux. Après ce nouveau confinement, il sera important d'aborder des thèmes liés à la crise que nous vivons, en particulier

via notre exposition intitulée *Nos liens sociaux*, mise en suspens. Pour l'instant, le centre culturel se rassemble pour discuter des contacts citoyens, de l'accès à la culture et aux manières de se distancier des réseaux sociaux. »

LE NOVELTY, MODÈLE PARTICIPATIF

Créé par le cercle paroissial de Leuzen-Hainaut dans les années 1930, le cinéma Jean Novelty reste pour les locaux un lieu-phare de la vie sociale. Le centre culturel de la ville en assure désormais la programmation. Lorsqu'en 2016 le cinéma a fait l'objet d'une vaste transformation en vue de s'adapter aux normes de sécurité, un appel aux dons et publics a été lancé. « Nous espérions récolter 5.000 euros, mais grâce à la générosité de chacun, le montant final s'est élevé à 8.000 euros, se réjouit Vanille Chais, chargée des activités



Le cinéma NoveltY, Leuze en Hainaut ©

scolaires, de la programmation cinéma et des ateliers. Tandis que la capacité d'accueil de la salle est passée de quelque vingt à soixante personnes, et l'on y accueille deux ou trois projections mensuelles, au lieu d'une au départ. » Le cinéma peut également être loué à titre privé.

Depuis lors, l'endroit travaille en collaboration avec différentes commissions, liées au tissu associatif et au Cercle d'histoire et d'archéologie de la ville. « La population s'est réapproprié son cinéma, et il est également fréquenté par des gens qui viennent de villes voisines comme Mons ou Lille. » À la demande du public, la programmation est devenue plus engagée et, désormais, chaque projection y est suivie d'un échange avec un professionnel en réalisation, actorat, direction d'école... ou lié à la thématique proposée. De même, dans une ambiance conviviale, le bar propose des produits de cinq brasseries leuzoises.

« Notre grand défi aujourd'hui, poursuit Vanille Chais, est de toucher les jeunes, de renouer avec ce public happé par les réseaux sociaux, de retisser du lien. » Ceux-ci, concertés, participent à la mise en place d'une programmation qui leur est dédiée, en collaboration avec un réalisateur. Une autre priorité est de coller davantage

à des questions d'actualité, via par exemple la projection du film *Jojo Rabbit*, qui narre le parcours d'un garçon de dix ans lobotomisé par Hitler, et dont la mère cache une jeune femme juive. Des blind-tests et divers jeux pour tester la culture cinématographique sont aussi proposés.

Ce renouveau s'ancre dans un contrat-programme de cinq ans intitulé « Cinéma et développement », qui vise davantage d'implication du public dans le fonctionnement du lieu, via des équipes de bénévoles qui gèrent différentes missions comme la sélection de

films et intervenants, ou le placement des gens en salle ou dans le bar, selon les dernières règles sanitaires.

LE CINÉMA, TIERS-LIEU CULTUREL

C'est dans la cour du Château Burbant, à Ath, que se déploie le cinéma L'Écran, géré par la Maison Culturelle d'Ath. Le site renferme une salle de cinéma, des locaux pour des ateliers et des rencontres d'associations, une petite salle d'exposition et un auditorium. La programmation est constituée à 70 % de films d'art et d'essai et de 30 % de films de pur divertissement.

« Il s'agit du dernier cinéma du bassin athois, pointe Alexis Lambert, animateur et programmeur. Le lieu se positionne en tant que cinéma culturel, avec un ciné-club hebdomadaire, "Les mercredis du cinéma", à l'approche thématique, tant sur des sujets que sur des dispositifs cinématographiques. On donne des clés de lecture au public, par exemple sur l'influence de la peinture italienne dans tel film, ou via des rencontres autour d'une projection. » De même, une réunion s'y tient chaque mardi soir, en partenariat avec des associations du coin qui travaillent par exemple sur la transition ou la monnaie locale. Ou avec une École du dehors, près d'Ath, pour aborder des questions spécifiques liées à l'entente et à l'éducation. ▶



Cinéma L'Écran à Ath ©

- L'Écran héberge également des événements ponctuels. Comme la Semaine de l'image animée. « En partenariat avec le Centre d'expression et de créativité situé en face de notre bâtiment, un atelier de confection d'un film d'animation a été mis sur pied. On essaie de proposer des initiatives inventives au jeune public, tout en favorisant les liens transgénérationnels avec les grands-parents, les accompagnateurs, etc. »

Un rêve dans ce contexte fluctuant ? « Après le premier confinement, on a imaginé de redémarrer en septembre sept jours sur sept au lieu de cinq (du mercredi au dimanche), et avec plus de personnel. Ce projet reste d'actualité. Le cinéma deviendrait un tiers-lieu culturel, c'est-à-dire un point d'accueil qui permet aux personnes de se réunir et de mutualiser des opérateurs culturels. Il s'agit également d'un lieu d'échanges sociaux, un des souhaits étant de diversifier les publics ».

RENFORCER LE LIEN SOCIAL

Dans la commune bruxelloise de Saint-Gilles, le Centre culturel Jacques Franck, du nom de l'ancien bourgmestre qui l'a initié, s'est développé dans l'ex-Théâtre du Parvis, lui-même à l'origine érigé au sein du cinéma Élysée en 1970.

Les projections du ciné-club, tous publics, ont lieu les dimanches après-midi (public familial) et en soirée. En semaine s'ajoutent de temps à autre des documentaires et avant-premières. « L'on propose également des thématiques transversales liées aux différentes disciplines explorées au sein du centre, souligne Daniel Mihály, programmateur. Comme lors du festival Pride, axé sur les genres, au sein duquel se mêlent théâtre, cinéma, etc. Ou Le Mois du Doc, avec des rencontres de réalisateurs, qui a dû être reporté. On avait aussi prévu "La vie d'une petite culotte et de celles qui la fabriquent", de Stéphanie Prijot, en partenariat avec le CNC 11.11.11. La projection devait être suivie d'un débat avec Sanna Abdessalem de l'asbl achACT. »

Dans un futur proche, le souhait est « de revenir à une programmation stable et faire revenir les gens dans la salle, en continuant ce travail. Notre vision reste un peu romantique, mais nous souhaitons renforcer la fonction de cinéma de quartier par rapport aux nouvelles plateformes numériques, d'autant plus que le public reste très intéressé. Concrètement, nous avons différents partenariats avec des festivals tombés à l'eau, mais on va tenter la relance. Et privilégier davantage de débats, de rencontres. »

PRATIQUE PÉDAGOGIQUE

De son côté, le cinéma du Centre culturel de Bastogne, CineXtra, a trouvé place depuis deux ans au sein de l'ancien Cinépointcom, détenu par un propriétaire privé. Stéphanie Régibeau y gère la programmation scolaire et opère une sélection de films, basée sur l'action « Écran large sur tableau noir » initiée par Les Grignoux. Le concept : des films sont présentés en matinées scolaires avec un accompagnement pédagogique sous forme de dossiers inédits destinés aux enseignants et enseignantes.

Cette formule diffusée dans les principales villes de Wallonie et de Bruxelles via des cinémas partenaires qui relaient l'activité, en respectant la philosophie du projet. Il s'agit de mener une réflexion et une analyse du film visionné avec les élèves. Tel, dernièrement, *L'Incroyable histoire du Facteur*

Cheval, qui raconte l'histoire d'un facteur devenu un pionnier de l'Art brut. Ou encore, dans le cadre de la Semaine équitable, *L'empire de l'or rouge* sur le circuit des tomates en conserve.

« Nous sommes également en contact avec des écoles et professeurs qui nous demandent certaines thématiques. Et inversement. Nous proposons notamment des cycles. Nous disposons d'une salle de spectacle de cent personnes et d'un matériel de très bonne qualité, mais les membres des écoles préfèrent généralement de petites projections dans leurs murs », constate Stéphanie Régibeau.

Et dans un futur proche ? « Dans le cadre de nos formations sur l'art par exemple, sur dix séances, l'on pourrait en imaginer une couplée à une projection liée à une thématique artistique ou à un cours de philosophie. » Le public est également invité à partager ses desiderata. « Peu à peu, un autre public que celui des habitués vient nous trouver, demandeur de thématiques citoyennes. Des habitants du coin, une zone rurale, nous ont ainsi demandé une séance autour de *Visages Villages* d'Agnès Varda. »

FILMS LOCAUX ET TRANSFRONTALIERS

Le Centre culturel de la ville d'Aubange siège depuis trente ans sur le site du cinéma Le Palace, alors le plus grand cinéma de la province de Luxembourg,



CineXtra à Bastogne ©

né après la Première Guerre mondiale. Celui-ci a fermé ses portes en 1986. L'actuel ciné-club y présente environ une projection par mois. Tous genres confondus : familial, grand-public, documentaire. Ce dernier format étant le plus souvent proposé à la demande de citoyens, d'associations locales, de bibliothèques.

Des événements ponctuels y sont programmés, comme des Rencontres transfrontalières du cinéma, avec notamment la participation de réalisateurs luxembourgeois. L'initiative, lancée en collaboration avec l'association locale Nos Loisirs Ciné-Photo-Vidéo, a été reportée à novembre 2021 en raison de la fermeture des lieux culturels cet automne. « Après le confinement de mars, le public était très demandeur de cinéma, même avec les conditions sanitaires en vigueur. On a voulu répondre

à ce souhait via les Rencontres transfrontalières », relève Patrice-François Lacroix, directeur du centre. « L'idée était de faire se rencontrer des professionnels et des habitants d'ici dans une salle. La région compte plusieurs studios de production et les gens ne savent pas toujours qu'ils ont un voisin documentariste, monteur ou accessoiriste. Par une mise en relation, nous souhaitons stimuler des synergies, le travailler ensemble. »

Dans la continuité, ici encore l'accent sera davantage porté sur l'énergie citoyenne et des professionnels du milieu. À découvrir bientôt, en partenariat avec la Bibliothèque Hubert Juin, le documentaire *Si loin de l'enfer* de Maxime Simone, en sa présence. Sous forme de *road movie* mémoriel avec la petite-fille d'une déportée, de la fron-

tière franco-luxembourgeoise au camp d'Auschwitz-Birkenau, le film retrace la vie de résistantes.

Çà et là donc, de nouvelles initiatives émergent, les petites salles de projection se muant en outils de réappropriation du réel par les habitants de diverses entités locales. ●

Infos :

Amay : www.ccamay.be/

Ath : mcaath.be/

Aubange (Athus) : www.ccathus.be/

Bastogne : www.facebook.com/cineXtra.Bastogne/

Bruxelles : lejacquesfranck.be/

Gembloux : atrium57.be/

Leuze-en-Hainaut : www.facebook.com/CinemaJeanNovelty

LA BIBLIOTHÈQUE DE VIELSALM AU « LIDO »

La Bibliothèque publique de Vielsalm, tout comme la ludothèque et la racinothèque de la commune, se trouvent dans l'ancien cinéma Le Lido du centre-ville depuis le 1er avril 2000. La bibliothèque propose plus de 40.000 documents (livres, périodiques, DVD, etc.), une salle multimédia, en plus de rencontres et autres activités. Également un service de prêt à domicile.

Info :

www.bibliotheque-vielsalm.be/



L'HORIZON PERDU DU CORNET À GIDOUILLE

PAR BENOIT van LANGENHOVE

musicologue, administrateur du Festival Ars Musica

Maurice Ravel (1875-1937)

*Gaspard de la Nuit, Miroirs, Sonatine,
Valses nobles et sentimentales*

Michel Dalberto (piano)

Aparte © 2020

Michel Dalberto est l'héritier d'une véritable tradition pianistique française. Il a été, au Conservatoire de Paris, un ancien élève de Vlado Perlemuter, qui lui-même a travaillé l'ensemble de l'œuvre pour piano de Ravel avec le compositeur lui-même. Heureusement, Dalberto révèle ici que transmettre ce legs précieux ne signifie pas être l'esclave de cet héritage. Il nous donne une vision de cette musique qui ne ressemble pas à ce que l'on a l'habitude d'entendre dans ce répertoire. À une lecture limpide aux arêtes nettes et aux plans sonores définis, il préfère une matière sonore plus compacte où toutes les notes sont jouées, intégrées comme d'infimes et infinies variations de la résonance.

François Morel

*François Morel chante Yves-Marie Le
Guilvinec*

(Tous les marins sont des chanteurs)

Little Big Music © 2020

La naissance de ce disque tient du conte de fées. François Morel (ex-Deschiens) découvre par hasard dans un vide-greniers un cahier de chants d'un certain Yves-Marie Le Guilvinec. Celui-ci, né en 1870 en Bretagne, serait un pêcheur sur les Grands Bancs de Terre-Neuve. Dans ses moments de loisir, il raconte sa vie, celle de ses congénères et de ceux qui, restés à quai, les attendent. Passionné des chants de marins bretons, François Morel décide, avec l'aide de ses comparses habituels et de quelques invités (Bernard Lavilliers et Juliette) de faire revivre joyeusement les chansons. Et que les grincheux se taisent, car même si Guilvinec n'existe pas, il nous a fait prendre la mer...



Pascal Comelade*Le Cut-up populaire*

Universal Music © 2020

Est-ce ses origines mélangées qui ont fait de Pascal Comelade un musicien et peintre français né en Occitanie de parents catalans, un passionné des mélanges hétéroclites. Ce nouvel album, fruit de trois années de savants dosages entre électronique, guitares rock, jazz, musiques populaires, montre un artiste à l'imaginaire foisonnant. Il n'est qu'à lire ses titres pour aussitôt placer Comelade comme émule d'Erik Satie, d'Alfred Jarry et d'Alphonse Allais : *L'horizon perdu du cornet à gidouille*, *Les radis contiennent du radium*, *Des rails en mou de veau* ou *No Sympathy for Symphony* illustre cet art où le plagiat voisine avec la réordonnance d'extraits d'origines diverses. Et dans la musique même, Comelade n'hésite pas à revisiter ses propres classiques pour les agrémenter d'une sauce nouvelle. Mais ce qui fut le choc primal de l'artiste, c'est la rencontre avec la musique répétitive américaine en général et de La Monte Young en particulier. Comelade eut d'ailleurs l'insigne honneur de travailler avec Bob Wilson. Une musique minimaliste, du muzak dégénéré dit son éditeur, qui réchauffe toute une panoplie de sonorités d'instruments-jouets improbables dans une euphorie peu commune.

Ludwig van Beethoven (1770-1827)*Christus am Ölberge*

Elsa Dreisig (soprano), Pavol Breslik (ténor), David Soar (basse)

London Symphony Orchestra and Chorus

Sir Simon Rattle (dir.)

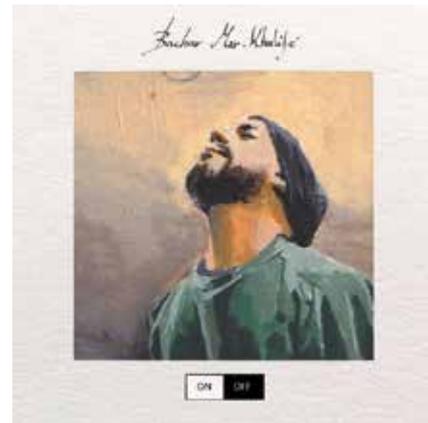
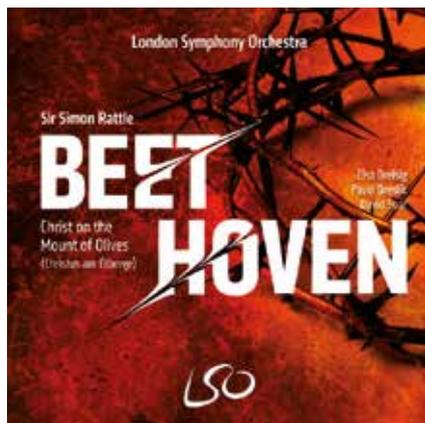
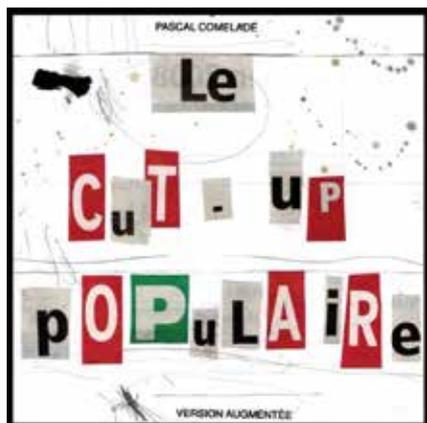
LSO Live © & © 2020

Les anniversaires ont ceci de bien qu'ils permettent de jeter un coup de projecteur sur des œuvres négligées. L'unique oratorio de Beethoven, *Le Christ au Mont des Oliviers* (1803) fait partie de celles-là. Et le public sera surpris d'apprendre que le compositeur le chérissait plus que d'autres. Vienne considérait l'oratorio comme un genre sérieux, seul digne d'exprimer les sentiments les plus profonds et les plus élevés. Les oratorios de Haendel y étaient donnés depuis les années 1770 et, à l'époque du *Christ au Mont des Oliviers*, *La Création* et *Les Saisons* de Haydn connaissaient un franc succès. Pour le livret, Beethoven choisit les états d'âme du Christ, dans le jardin de Gethsémani, juste avant qu'il ne soit arrêté. À peine sorti de sa grande crise de l'été précédent avec son « Testament de Heiligenstadt », il est probable que Beethoven ait été touché, sur un plan personnel, par les pensées d'un homme accablé par l'idée de sa proche crucifixion. Musicalement, cela se traduit par un style hybride qui lorgne sans cesse vers les conventions de l'opéra (*Fidelio*, l'unique opéra de Beethoven sera commencé peu après). Quant à l'interprétation, elle est en tout point remarquable.

Bachar Mar-Khalifé*On/Off*

Balcoon © 2019 & © 2020

On imagine à peine à l'audition de cet enregistrement qu'il a été réalisé en décembre 2019 dans un Liban à feu et à sang et que son titre *On/Off* fait référence aux incessantes coupures d'électricité du groupe électrogène qui alimente cette villa familiale située dans une région montagneuse du nord de Beyrouth, près de la forêt de cèdres de Jaj. Bachar Mar-Khalifé est le fils du célèbre joueur d'oud libanais Marcel Khalifé. Réfugié en France avec sa famille pour fuir la guerre de son pays, il fait ses études de piano au Conservatoire de Paris, ce qui explique l'omniprésence de cet instrument dans les arrangements. Le climat oscille sans cesse entre l'Occident et l'Orient, entre ambiance diurne ou nocturne, entre le français et l'arabe. Deux très beaux moments à mettre en exergue : *Prophète* où l'on entend le père de Bachar reprendre en français un très bel extrait du *Prophète* de Khalil Gibran sur les rapports entre parents et enfants. Autre moment magique, l'intervention du regretté Christophe dans le funambule *Jnoun*. Et ultime moment d'émotion, la chanson *Ya Hawa Beirut*, un titre du répertoire de la mythique chanteuse libanaise Fairuz et qui sonne comme un double hommage à cette immense artiste et à la ville meurtrie. ●



JEAN ROUCH :

CONSTRUIRE DES PONTS CINÉMATOGRAPHIQUES

PAR PHILIPPE DELVOSALLE
 rédacteur à PointCulture

Après avoir édité plus de quarante films du cinéaste-ethnologue, les éditions Montparnasse sortent *Il était une fois Jean Rouch*, un coffret de sept films non pas de Jean Rouch mais sur – et avec – Jean Rouch. Une porte d'entrée possible pour la découverte de son cinéma.

Formé au cinéma au premier rang de la Cinémathèque française d'Henri Langlois, ami et complice de la première vague de cinéastes de la Nouvelle Vague, pionnier du cinéma direct, « ethnographe pour les cinéastes, cinéaste pour les ethnographes », Jean Rouch (1917-2004) filma bien sûr la transe, les rites et les chasses en Afrique. Il fut aussi un infatigable inventeur de formes et d'utopies cinématographiques.

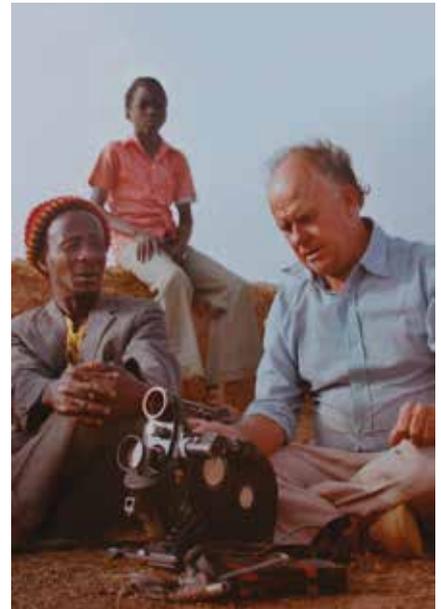
L'AFRIQUE, LE NIGER, TOUJOURS LE « CHEMIN DE LA BROUSSE »

Même si les documentaires *Contes persans. Jean Rouch en Iran* de Mina Rad (2015-2018) et *L'Énigme de Jean Rouch à Turin. Chronique d'un film « raté »* de Marco di Castri, Daniele Pianciola et Paolo Favaro (2017), inclus dans ce coffret, lèvent le voile sur d'autres géographies, d'autres points de passages ponctuels du cinéma rouchien, son territoire de prédilection reste bien sûr l'Afrique – et le Niger en particulier. « Si j'étais africain, je dirais : il n'existe pas dans la nature de monde orthogonal, il n'y a pas de croisée des chemins. C'est une vision judéo-chrétienne. Il y a des fourches, avec trois directions : le chemin du village, le chemin des champs cultivés et le chemin de la brousse. La sécurité, le travail, l'aventure. Moi, je prends

toujours le chemin de la brousse » (Jean Rouch, dans *Jean Rouch. Ingénieur, aventurier, ethnologue, cinéaste*, un film de Hanns Zischler, 1977).

Au début de la Seconde Guerre mondiale, après avoir fait sauter des ponts en France, le jeune ingénieur Jean Rouch est envoyé en Afrique pour en construire. C'est arbitrairement (l'ordre alphabétique d'une liste de noms) qu'il se voit attribuer son poste précis et se retrouve au Niger, un pays qu'il ne cessera de visiter, de filmer pendant plus de soixante ans, où il se verra confier la direction de l'Institut de recherche en sciences sociales (l'ex-Institut français d'Afrique noire) lors de l'indépendance en 1960. Un pays où il mourra en 2004 et où il est enterré.

Mais surtout un pays dont il tomba vite amoureux grâce à la rencontre avec des hommes ayant une autre notion du temps que lui, qui lui ont « appris la patience (...) parce qu'ils n'ont pas peur de la mort ». Un pays où il noua des amitiés et complicités au long cours, notamment avec l'infirmier et médecin itinérant Damouré Zika et le transporteur de vivres Lam Ibrahim Dia avec qui il formera, pendant plusieurs décennies, un trio de cinéma parfois baptisé « Dalarou » (d'après le début de leurs trois noms). Régulièrement rejoints par un quatrième complice, le berger Tallou Mouzourane, ils partici-



Tallou Mouzourane et Jean Rouch © Philo Bregstein

peront comme acteurs ou techniciens à des films comme *Bataille sur le grand fleuve* (1951), *Les Maîtres fous* (1955), *Jaguar* (1967), *Petit à petit* (1971), *Cocorico Monsieur Poulet* (1974) ou encore *Madame l'Eau* (1992), films dont ils sont souvent les coauteurs, les nourrissant de leurs idées, y improvisant les dialogues ou les commentaires en voix off.

DÉCOLONISER LE CINÉMA : VERS UNE ANTHROPOLOGIE PARTAGÉE

Quand dans *L'Inventaire de Jean Rouch* de Julien Donada et Guillaume Casset (2011) [film édité à part du coffret DVD évoqué], parmi une série d'objets qu'on lui présente pour titiller ses souvenirs, enregistrer sa parole et mettre en action son incroyable talent de conteur, les réalisateurs lui tendent un casque colonial, un exemplaire de *Tintin au Congo* ou une boîte de Banania, Rouch ne réagit pas dans une posture qu'on

appellerait, en 2020, « décoloniale ». Il ne réagit pas non plus dans une position d'ancien colonial. Dans la bande dessinée d'Hergé, il souligne le chant de pêcheurs en langue wagenia, « la fiction fabriquée avec des bouts de réel » ; sur la boîte de boisson chocolatée, il identifie clairement le tirailleur sénégalais et, derrière l'image souriante du dessin, il voit très bien l'horreur de la participation de ces soldats africains aux deux conflits mondiaux en Europe. Jean Rouch réagit en ami et amoureux de l'Afrique, en « Africain blanc », venu à elle dans le contexte colonial mais ayant très vite (dès les années 1940 et 1950) cherché à y mettre en place des modes d'interactions les plus égalitaires possibles.

« Ne vous bournoulisez pas ! » (l'ingénieur en chef des Ponts et Chaussées à Rouch à Dakar en 1942). Le jeune ingénieur – et futur ethnologue et cinéaste – ne suivit bien évidemment pas cette injonction stupide et fit même tout le contraire. Très influencé par le documentariste américain Robert Flaherty, Rouch entendait faire participer les personnes filmées aux films qu'il tournait : en les laissant apporter des idées, infléchir le cours des films en train de se construire, participer à la technique. Pour lui, comme le montre très bien Philo Bregstein dans *Jean Rouch et sa caméra au cœur de l'Afrique* (1978), il s'agissait de démythifier la technique, de montrer que « la technique ça peut se maîtriser », de donner des outils à des personnes pour qu'elles puissent s'en servir.

Dans *Petit à petit* (1971), Damouré Zika et Lam Ibrahima Dia renversent carrément le regard anthropologique : partis à Paris « pour apprendre à construire des maisons à étages », ils y mènent une enquête au cours de laquelle ils interrogent des Parisiennes et des Parisiens dans la rue, allant jusqu'à prendre leurs mensurations ou leur demander d'ouvrir la bouche pour observer leur dentition – vengeant ainsi, un pied dans la comédie, un pied dans le réel, les pires dérives de l'anthropométrie coloniale du début du XX^e siècle. Peu de temps



plus tard, dans *Paris, c'est joli* (1975), Inoussa Ousseini, jeune cinéaste nigérien, ami de Rouch montant ses films au sein de la section cinéma de l'Institut de recherche en sciences sociales, filme le point de rencontre de deux systèmes d'exploitation : les conditions de vie d'un immigré africain sans papiers et celles de prostituées françaises. « Pourquoi nous ne ferions pas des films sur les Européens ? Des films sur certains aspects de leur civilisation qui nous paraissent comporter des éléments de barbarie comme pour eux certains de nos sacrifices représentent des éléments sauvages ? Ce droit je l'appelle "l'anthropologie partagée". Si eux nous étudient, il faut aussi qu'on les étudie », précise Ousseini à Bregstein.

**OUTILS, MÉTHODES :
ABANDONNER, INVENTER,
IMPROVISER**

Très influencé par le surréalisme, Jean Rouch n'aura cessé d'appliquer à ses *modi operandi* une éthique du détournement.

« Je posais des questions au 16mm qu'on ne lui avait jamais demandé. Je faisais continuellement du détournement : du détournement de caméras, du détournement des savoirs, du détournement de diplômes, du détournement de titres, du détournement de travaux » (Jean Rouch à Hanns Zischler).

En Afrique, lors de ses premiers tournages, Jean Rouch commence par se débarrasser de l'imposant trépied de sa caméra pour découvrir les possibilités de tournages plus fluides, moins figés, la caméra à l'épaule. Pour *Chronique d'un été* (réalisé avec Edgar Morin en 1961, dans lequel ils posent la double question « Es-tu heureux ? Comment tu te débrouilles avec la vie ? » à une série de jeunes Parisiens), il utilise un micro-cravate, un enregistreur sonore portable et teste en premier une caméra 16mm légère et silencieuse qu'il aura appelée de ses vœux et aidé à concevoir avec la fameuse firme Éclair – « On a fait en même temps un film et une caméra », raconte-t-il à Bregstein.

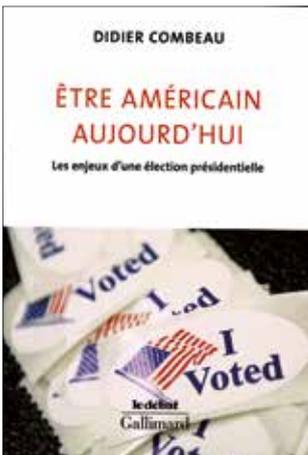
Mais il n'y a pas que dans son équipement que Rouch innove et s'affranchit des règles : il en va de même dans sa manière d'envisager la fabrication de ses films, leur écriture, leur tournage, le statut du son et de la parole, etc. Rouch qui tournait *a priori* toujours en une seule prise, sans repentir ni reprise, laisse une large part d'improvisation aux acteurs de ses films, le plus souvent au moment du tournage mais parfois aussi lors de la sonorisation ultérieure d'images laissées muettes, comme dans le cas de *Jaguar* (tourné en 1954, finalisé en 1967).

Rouch se libère aussi des éventuelles ornières d'un scénario trop rigide. Pour lui « le film naît dans la caméra, c'est l'œil qui regarde dans la caméra qui fait le film » (comme il l'explique à Di Castri, Piancola et Favaro). Le film évolue de bifurcation en bifurcation, d'idée en envie, imaginées par exemple lors des repas de tournage. Son « Vous écrivez un scénario ; moi je filme et j'apporte des distorsions », qu'il propose (ou impose) aux trois jeunes coréalisateurs turinois d'*Enigma* (1987), ne va pas de soi, n'est pas sans les laisser perplexes, ne voyant pas par exemple se profiler une fin au film qu'ils sont en train d'inventer de jour en jour. Une part de doute, d'incertitude, de « ratés » est sans doute intrinsèquement liée à ce genre d'utopie cinématographique mise en pratique. ●

LES ÉTATS DÉSUNIS D'AMÉRIQUE

PAR BERNARD LOBET

journaliste



un pays polarisé à l'extrême après quatre années de présidence Trump. Le démocrate a appelé les Américains à ne plus traiter leurs opposants comme des ennemis. Au-delà de ce clivage politique, c'est la société américaine elle-même qui est divisée. De nombreux ouvrages – essais ou romans – racontent ces lignes de fractures, leurs origines, leur actualité. Commençons par les essais.

ÊTRE AMÉRICAIN AUJOURD'HUI

En mai dernier, Didier Combeau publiait un livre destiné à comprendre les enjeux de l'élection présidentielle sous le titre *Être américain aujourd'hui*. Il y passait en revue, avec un regard sociologique et historique, plusieurs thèmes qu'il est impossible de négliger si l'on veut prendre des États-Unis une photographie complète, à savoir : l'immigration, l'assurance santé, l'avortement, l'environnement, la violence, les tensions interraciales, les fragmentations identitaires. L'auteur se demandait comment les Américains pourront réduire les fractures et retrouver le sens d'une destinée commune. À défaut, les premiers mots de la Constitution, rappelés par Joe Biden dans son premier discours (« *We, the people* ») resteront du domaine du fantasme. Il n'est pas inutile

de citer la suite de cette phrase du préambule de la Constitution, car elle rappelle les fondements mêmes du pays : « Nous, le peuple des États-Unis, en vue de former une union plus parfaite, d'établir la justice, d'assurer la paix intérieure, de pourvoir à la défense commune, de développer la prospérité générale et d'assurer les bienfaits de la liberté à nous-mêmes et à notre postérité, nous ordonnons... » Le problème, c'est que le système politique et électoral actuel, hérité des Pères fondateurs, peine à donner aux élus la légitimité indispensable pour réunir ce qui est éparé.

Dans *Des démocrates en Amérique*, Célia Belin brosse le portrait de militants et de sympathisants démocrates qu'elle a suivis pendant plusieurs mois pendant la campagne électorale. Elle décrit leur mobilisation et leur stratégie pour battre Trump : reconquérir les classes moyennes et populaires, réconcilier une opinion publique très polarisée et renverser un système qui pénalise les minorités. Restait pour l'*establishment* démocrate à trouver l'homme providentiel capable d'incarner ces combats. Ce fut Joe Biden, devenu le président des États-Unis le plus âgé de l'histoire (78 ans depuis le 20 novembre). Le plus difficile reste pourtant à

accomplir : réconcilier les Américains, à défaut de « restaurer l'âme de l'Amérique », selon l'expression du 46^e président. Quant à la première femme vice-présidente, Kamala Harris, elle affirme qu'elle ne sera pas la dernière à ce poste et déclare : « Nous vivons dans un pays où tout est possible. »

Qui sont les nouveaux activistes américains ? *Génération Ocasio-Cortez* de Mathieu Magnaudeix permet de les rencontrer. La question posée par la plus jeune femme élue au Congrès au début de chacun de ses meetings donne le ton : « Vous êtes prêts pour la révolution ? » La nouvelle gauche radicale rêve d'un avenir très différent pour des millions d'Américains souffrant d'inégalités. Leur époque est marquée par des guerres et des crises financières, par les mouvements « Black Lives Matter » et « Occupy Wall Street ». Après cinq portraits de combattants, M. Magnaudeix nous promène dans les allées d'une sorte d'usine à révolutions et propose en annexe les questions à se poser lorsqu'on souhaite planifier une action et énumère les 198 méthodes de l'action non violente.

L'art de fuir d'Alice Goffman est une « enquête sur une jeunesse dans le ghetto », fruit de six ans d'immersion dans un quartier noir et pauvre de Philadelphie.

Le 46^e président des États-Unis, élu le 7 novembre dernier, fait l'objet de plusieurs ouvrages auxquels nous renvoyons. Ils sont signés Sonia Dridi (*Joe Biden : le pari de l'Amérique anti-Trump*, Éditions du Rocher, 2020), Jean-Bernard Cadier (*Joe Biden : une histoire américaine*, L'Archipel, 2020) ou encore Jean-Éric Branaa (*Joe Biden : biographie*, Nouveau Monde, 2020) parmi quelques autres. Deux ouvrages de Joe Biden, non traduits en français complètent le tableau : *Promises to keep: On Life and Politics* (Random House, 2007) et *Promise me, Dad: A Year of Hope, Hardship, and Purpose* (St Martin Press, 2017). Dans sa première allocution à la nation en tant que président élu, Joe Biden a promis de chercher à unifier

Son livre adopte le point de vue des habitants de la 6^e rue et dresse un état des lieux de la politique de surveillance et de maintien de l'ordre américaine. Il décrit la misère, la délinquance et l'incarcération de masse, le harcèlement policier et judiciaire qui sont le quotidien de jeunes hommes, de leur famille et de leurs voisins. Cet ouvrage de sciences sociales est au départ une thèse qui rappelle qu'à l'heure actuelle, aux États-Unis, un jeune Noir sur neuf est en prison contre un jeune Blanc sur cinquante.

Fracture est un essai bien documenté sur les pratiques douteuses des sociétés d'extraction de gaz de schiste. Dans sa ferme de trois hectares, en Pennsylvanie, Stacey Haney élève seule ses enfants. Elle aimerait pouvoir transmettre l'exploitation en bon état à ses deux enfants. Son salaire d'infirmière ne suffit pas. Alors elle signe, le 30 décembre 2008, un bail avec Range Resources, l'entreprise de fracturation hydraulique. Deux ans et demi plus tard, son fils de quinze ans pèse cinquante-sept kilos pour un mètre quatre-vingt-cinq. On lui diagnostique un empoisonnement à l'arsenic. Stacey rencontre Eliza Griswold venue assister à une réunion d'agriculteurs inquiets. Il faudra sept ans d'enquête à la journaliste d'investigation pour poser toutes les questions utiles et rédiger *Fracture*, prix Pulitzer non-fiction en 2019.

VOYAGES DANS LES GRANDS ESPACES

Le Middle Ground est une somme historiographique

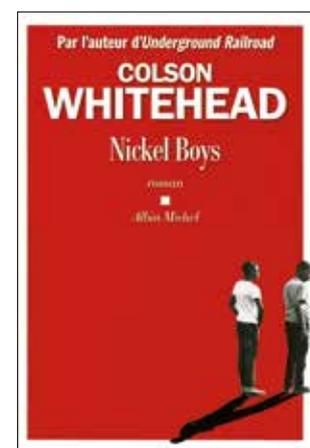
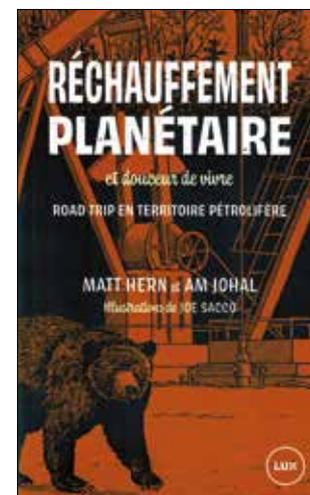
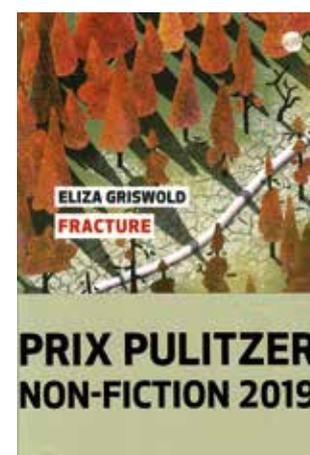
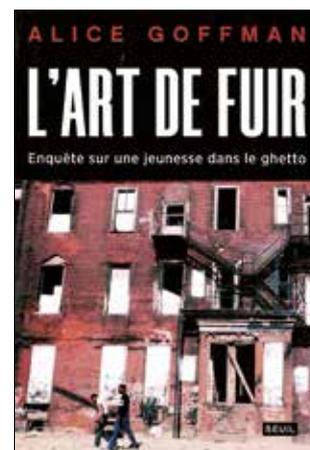
parue il y a près de trente ans. Elle renouvelle notre perception de l'Amérique du Nord de la moitié du XVII^e siècle au début du XIX^e siècle. Le titre signifie « terrain d'entente », allusion au fait que les Blancs et les Indiens de la région des Grands Lacs ont tâché de construire une société fondée sur des pratiques, des mœurs et des codes partagés. Le début du XIX^e siècle a sonné le glas de cette recherche d'accommodements et a rejeté les Indiens dans une altérité radicale. Richard White révèle les couleurs de ce monde commun où des Français et des Algonquiens étaient non seulement des partenaires commerciaux mais aussi des alliés. Le récit se termine sur l'abolition du compromis entre populations et la « réinvention des Indiens en tant qu'étrangers, exotiques, bref, en Autres absolus ». De quoi alimenter la réflexion sur la colonisation.

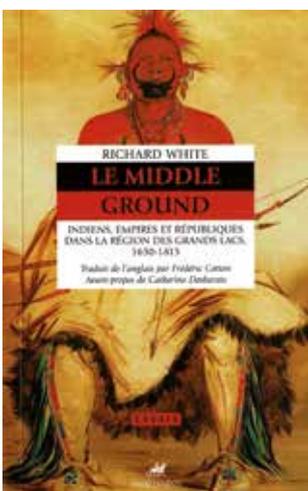
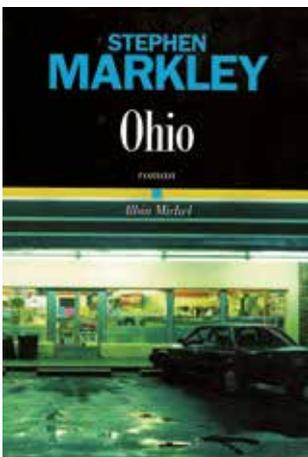
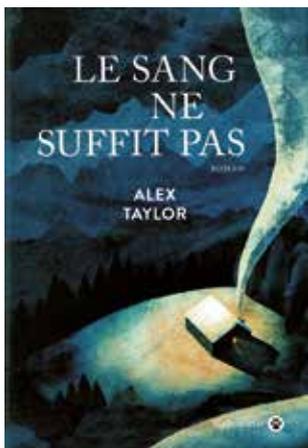
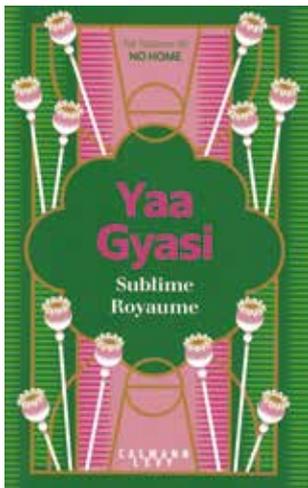
Continuons à parcourir les grands espaces mais à l'aide d'une autre boussole. Partons pour un « road trip » en territoire pétrolier avec Matt Hern et Am Johal. La thèse de leur ouvrage intitulé *Réchauffement planétaire* est très bien résumée par leurs soins : « Les politiques anticapitalistes et décolonisatrices qui permettront aux revendications autochtones d'être prises en compte avec honnêteté sont exactement les mêmes dont nous avons besoin pour affronter le réchauffement planétaire et trouver une douceur de vivre. » De Vancouver aux sables bitumineux du nord-ouest du Canada, le voyage entrepris par les auteurs vise

à montrer qu'il est impossible d'aimer un territoire tout en le dominant et en l'exploitant. En conclusion, l'écologie telle que la conçoivent les auteurs ne peut considérer les humains ou les territoires comme des matières premières à extraire. Ce « road trip » est agrémenté d'illustrations de Joe Sacco. Passons aux romans, merveilleuses portes d'entrée dans la réalité américaine.

QUELQUES ROMANS

Nickel Boys est basé sur une histoire vraie qui s'est déroulée à la Dozier School en Floride, où de jeunes Noirs ont été persécutés. Colson Whitehead raconte l'histoire d'un jeune garçon dénommé Elwood Curtis. Dans la Floride ségrégationniste des années 1960, alors qu'il s'apprête à faire son entrée à l'Université, il est envoyé, à la suite d'une erreur judiciaire, à la Nickel Academy, une maison de correction où les pensionnaires, des ados pour la plupart, sont harcelés, violés, torturés et tués. L'institution a fermé ses portes en 2011. Pendant 109 ans, c'est là que la Floride envoyait ses « mauvais garçons », qui avaient commis des viols ou des agressions, mais parfois avaient simplement séché l'école ou fui des foyers brisés. Certains n'avaient que cinq ans, d'autres tout au plus vingt ans. Une enquête a abouti en 2013 au lancement d'une campagne de fouilles. Le résultat est glaçant : 98 enfants seraient morts et enterrés là-bas. Colson Whitehead s'est servi des témoignages d'anciens détenus et de gardiens de prison pour imaginer





son récit terrifiant. Il continue, en raflant au passage un deuxième prix Pulitzer, pour son exploration de la blessure raciale de son pays.

Les difficultés rencontrées par les Afro-Américains aux États-Unis et les différences entre générations au sein d'une famille issue de l'immigration sont racontées dans *Sublime royaume*, deuxième roman de Yaa Gyasi. La narratrice, Gifty, a vu le jour dans l'Alabama raciste. Elle rédige une thèse en neurologie et passe sa vie parmi ses souris de laboratoire jusqu'au jour où elle doit accueillir sa mère chez elle, ce qui la fait se remémorer l'origine de l'explosion de sa famille : l'addiction et la dépression. Son frère Nana, adolescent promis à un bel avenir de basketteur, sera anéanti par la drogue. Sa mère, très croyante, ne se remettra jamais vraiment de la disparition du fils.

Le sang ne suffit pas est un roman d'aventures féroce, rouge sang, froid, violent, où la faim torture les esprits et la peur de la mort pousse les hommes au pire. En 1748, dans les montagnes enneigées de Virginie, un homme affamé voyage avec son chien. Dans une cabane isolée, il tue un colon qui lui refuse l'hospitalité et y rencontre Della, qui vient d'accoucher d'un enfant, promis à la tribu Shawnee en échange de la paix pour la communauté de colons. Prête à tout pour sauver son fils, elle s'échappe... Avec ce second roman, qui trouble- ra longtemps les âmes sensibles, Alex Taylor rappelle

que les États-Unis ont été construits dans un combat mené par des Européens qui ont dû affronter le pire pour survivre. Ils étaient déjà animés de comportements condamnables sur le vieux continent.

Terminons par une fresque sociale et politique qui montre une Amérique déboussolée depuis les attentats du 11 septembre. *Ohio* est le premier roman de Stephen Markley. Il s'ouvre en 2007 sur un cercueil vide. Nous sommes à New Canaan, petite ville fictive et triste. La population s'est massée pour rendre hommage à l'un de ses enfants, mort au combat en Irak. Six ans plus tard, quatre camarades de lycée, absents lors des funérailles, se retrouvent par hasard dans cette ville. Désormais trentenaires, ils sont revenus sur place pour des raisons différentes. Bill Ashcraft doit livrer un mystérieux paquet. Devenu toxicomane, il car- bure au LSD, entre autres substances. Stacey Moore, a accepté d'aller voir la mère de son ancienne petite amie, disparue à la sortie du lycée. Elle en profite pour rendre visite à son frère, pasteur ultra-conservateur, qui n'a jamais accepté son homosexualité. Dan Eaton, qui a perdu un œil en Irak, doit dîner avec son ex-fiancée. Enfin, Tina Ross cherche à revoir son amour de jeunesse dont elle veut se venger. *Ohio* décrit à coups de flash-back une jeunesse américaine qui n'a pas eu le temps de nourrir des idéaux. ●

- ▶ **Didier COMBEAU**, *Être américain aujourd'hui. Les enjeux d'une élection présidentielle*, Gallimard, 2020, 282 pages, 20 €.
- ▶ **Célia BELIN**, *Des démocrates en Amérique : l'heure des choix face à Trump*, Fayard, 2020, 285 pages, 23 €.
- ▶ **Eliza GRISWOLD**, *Fracture*, traduit de l'anglais (États-Unis) par Séverine Weiss, Globe, 2020, 413 pages, 22 €.
- ▶ **Mathieu MAGNAUDEIX**, *Génération Ocasio-Cortez : les nouveaux activistes américains*, La Découverte, coll. « Cahiers libres », 2020, 286 pages, 19,85 €.
- ▶ **Alice GOFFMAN**, *L'art de fuir : enquête sur une jeunesse dans le ghetto*, traduit de l'anglais (États-Unis) par Sophie Renaut, Seuil, 2020, 364 pages, 24 €.
- ▶ **Richard WHITE**, *Le Middle Ground : Indiens, empires et républiques dans la région des Grands Lacs, 1650-1815*, traduit de l'anglais par Frédéric Cotton, Anacharsis, coll. « Essais Histoire », 2020, 861 pages, 25 €.
- ▶ **Matt HERN**, **Am JOHAL**, *Réchauffement planétaire et douceur de vivre : road trip en territoire pétrolier*, traduit de l'anglais par Julien Besse, Lux, 2020, 216 pages, 18 €.
- ▶ **Alain MABANCKOU**, *Rumeurs d'Amérique*, Plon, 2020, 249 pages, 19,85 €.
- ▶ **Colson WHITEHEAD**, *Nickel Boys*, Albin Michel, 2020, 258 pages, 20,80 €.
- ▶ **Yaa GYASI**, *Sublime royaume*, Calmann-Lévy, 2020, 373 pages, 21,85 €.
- ▶ **Jeanine CUMMINS**, *American Dirt*, Philippe Rey, 2020, 542 pages, 23 €.
- ▶ **Alex TAYLOR**, *Le sang ne suffit pas*, Gallmeister, 2020, 316 pages, 23 €.
- ▶ **Stephen MARKLEY**, *Ohio*, Albin Michel, 2020, 540 pages, 23,95 €.

LE CAPITALISME À TOUTES LES SAUCES

PAR THOMAS CASAVECCHIA

journaliste au *Soir*

(Néo)libéralisme, économie de marché, capitalisme, etc. Peu importe le nom qu'on lui donne, force est de constater qu'il est omniprésent et qu'on retrouve ses facettes dans tous les domaines.

Les crises économiques se succèdent et se ressemblent, le pouvoir d'achat est en régression un peu partout dans le monde occidental et, pour de nombreux ménages, la propriété n'est qu'un doux rêve.

Si notre modèle économique veut survivre, il doit apprendre à muter. Les consommateurs doivent évoluer et consommer, non pas moins, mais mieux. C'est ainsi que l'on pourrait résumer la thèse d'Édouard Dumortier qui propose un guide sur l'économie collaborative. Continuer à satisfaire nos besoins malgré la baisse progressive de notre pouvoir d'achat est possible si l'on s'intéresse à l'économie participative. L'auteur, fondateur d'AlloVoisins, une plateforme de location de matériel entre particuliers, sait donc de quoi il parle. Sans avoir à acheter de voiture, on peut faire appel à BlaBlaCar pour se rendre d'un point A à un point B. Plus besoin d'acheter de taille-haie que l'on utilisera une fois par an alors que l'on peut emprunter une ma-

chine achetée en commun. Au fil des crises financières successives, nos modes de consommation ont évolué vers le partage : achat d'occasion, location, covoiturage, autant d'exemples rendus possibles par l'économie collaborative.

LE NET : DU PARTAGE... ET DES SEIGNEURS FÉODAUX

Cette nouvelle économie peut nous permettre de répondre aux défis qui nous sont aujourd'hui posés : baisse du pouvoir d'achat, réchauffement climatique, surconsommation et épuisement des ressources naturelles. Et elle n'aurait pas été possible sans la révolution numérique.

Mais si de petites plateformes comme AlloVoisins parviennent à voir le jour, combien sont phagocytées immédiatement par les plateformes de la tech capable d'étouffer dans l'œuf toute tentative de concurrence ?

C'est une des questions qu'aborde Cédric Durand dans son livre *Technoféodalisme*. L'économie numérique n'a pas forcément tenu ses promesses. On a cru, lors de l'avènement d'une société des TIC, que toutes les entreprises bénéficieraient du même accès au marché grâce à la diminu-

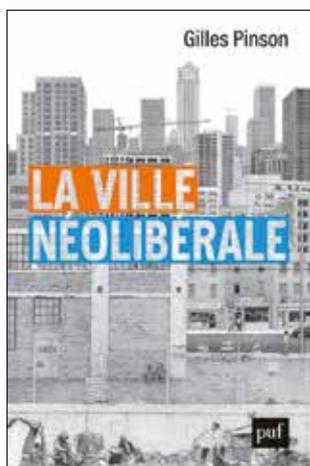
tion des coûts de la transaction et de la mise en contact simplifiée entre les producteurs et les consommateurs. D'une certaine façon, cette promesse s'est réalisée, on le voit avec l'économie collaborative.

Mais une autre réalité qui n'avait, elle, pas été anticipée est devenue encore plus palpable : cette diminution des coûts a surtout permis à certains acteurs de centraliser bon nombre de pouvoirs. La situation de quasi-monopole des GAFAM – Google, Amazon, Facebook et Microsoft – découle en effet de leur promptitude à avoir extrait des montagnes de données auprès de leurs utilisateurs au moment même où ces données devenaient une denrée de choix. Cette récolte de données a permis à ces acteurs de proposer des services de plus en plus performants à leurs utilisateurs qui de ce fait devenaient toujours plus nombreux, augmentant encore la récolte de données.

Grâce à ce cercle vicieux – ou vertueux, c'est selon –, les GAFAM sont devenus incontournables pour tout qui souhaiterait développer son activité en ligne. Leurs infrastructures sont nécessaires et, bien souvent, il faut payer une dîme pour pouvoir travailler en ligne. Les plus grands capitalistes aujourd'hui ne sont plus les



- ▶ producteurs de biens, mais ceux qui récoltent nos données. Et tout le monde travaille pour eux. L'essor de la Tech devait offrir une seconde jeunesse au capitalisme. En réalité, il l'a perverti en lui appliquant des logiques économiques moyenâgeuses. Place donc au techno-féodalisme : une société dans laquelle les corporations toujours plus puissantes de la technologie deviennent des acteurs tout aussi incontournables que les États.



LE MIRAGE DE LA VILLE NÉOLIBÉRALE

États qui, semble-t-il, n'ont de toute façon de cesse de se désengager, quitte à abandonner leurs missions, comme l'explique Gilles Pinson. Au détriment des villes livrées à l'appétit dévorant du capital et des promoteurs ? Il suffit d'observer l'effet désastreux de la Silicon Valley sur le marché immobilier californien.

On cite souvent les villes comme victimes du néolibéralisme. Force est de reconnaître qu'il y produit des effets délétères. C'est pour attirer davantage de citoyens, en particulier les populations les plus performantes dans la nouvelle économie que les villes se sont développées depuis les années 1980.

Le mantra des grandes figures du néolibéralisme est connu : moins d'État et davantage de concurrence économique. On a donc assisté dans de nombreux pays occidentaux à une décentralisation des pouvoirs publics ainsi qu'à la baisse progressive du nombre de projets urbanistiques de grande

ampleur. Suite à ce désengagement relativement important de l'État dans les localités et les villes, celles-ci, fortement dépendantes des taxes locales, n'ont eu d'autre choix que de se montrer les plus attractives possible. Elles se sont alors mises en concurrence entre elles.

Grands aménagements, organisation d'événements, etc., au premier abord ces initiatives des décideurs politiques locaux sont louables puisqu'elles doivent améliorer la vie de la population. Pourtant, l'auteur observe de nombreux effets pervers. Les prix de l'immobilier grimpent en flèche, les populations les plus précarisées sont forcées de quitter les quartiers dans lesquels elles vivaient et se retrouvent ghettoïsées. Tout autant que les plus riches qui investissent ces quartiers rénovés.

Mais tous ces effets sont-ils uniquement dus à la néolibéralisation des villes ? De façon didactique, mais surtout critique, l'auteur expose que ces changements ne peuvent pas être imputés au néolibéralisme à lui seul. Et que le terme lui-même est bien souvent fuyant et mal défini. Dans son exposé, l'auteur se montre donc très critique envers cette grille de lecture unique.

TINA (THERE IS NO ALTERNATIVE)

Un travail de 60 personnes, artistes, philosophes, économistes, ingénieurs, juristes, bref, de tous les champs culturels, d'une quinzaine de pays sous la direction de Bernard Stiegler, le célèbre philosophe français décé-

dé depuis, reprend la célèbre maxime de Margaret Thatcher, « There Is No Alternative » et la détourne complètement. Selon le collectif, la crise sanitaire que le monde traverse en ce moment prouve bien la toxicité de notre modèle et l'urgence de repenser l'organisation industrielle et économique internationale. Au premier plan de ces changements, on retrouve donc les théories de l'entropie et de la néguentropie dans tous les domaines scientifiques.

La plupart des chercheurs et des penseurs qui ont participé à l'écriture de cet essai partagent le constat de l'importance d'un retour du savoir au centre de l'organisation de la société. Ce savoir est en réalité un processus de soin : soin de soi, de l'environnement, de ses pairs, des générations suivantes. Autant de savoirs/soins qui produisent de la valeur qui devrait constituer l'économie, une économie contributive. Une manière, aussi, de redonner du sens au travail. C'est aussi pour cette raison que les auteurs préconisent la recherche d'alternatives à l'économie mondialisée par la science afin de trouver davantage de légitimité.

C'est tout l'objet de la recherche contributive que le collectif Internation appelle de ses vœux : une recherche universitaire ouverte à tous, intergénérationnelle et interdisciplinaire, concernant autant les chercheurs en recherche fondamentale que les applications auxquelles sont confrontés les acteurs de terrain cherchant à articuler un nouveau monde. Une réconciliation entre sciences et ceux qui expéri-

mentent déjà, au quotidien, une idée du monde de demain qui ne sera pas facile à mettre en oeuvre, comme en témoigne la complexité de l'ouvrage parfois peu intelligible pour les non-initiés, malgré des efforts de vulgarisation. Le livre est à ce titre avant tout conseillé au monde académique.

Bien plus accessible, *Le trou noir du capitalisme* de Jean-Marie Harribey dresse peu ou prou le même constat que le collectif Internation. À tel point que le professeur de sciences économiques et sociales emploie, lui aussi, le terme de « bifurcation ». Plus accessible ne signifie toutefois pas plus léger puisque l'essai est très largement documenté et riche. Selon Harribey, le capitalisme nous mène droit vers une impasse tant sociale qu'écologique. Rien ne lui échappe : le travail, les hommes, les ressources naturelles, le vivant sont autant d'objets qu'engloutit l'économie financiarisée pour augmenter ses profits. Alors que le capitalisme met à mal autant les travailleurs du monde (réduction des acquis sociaux, précarité galopante sous couvert de flexibilisation..) que le monde lui-même (déforestation, disparition du vivant, réchauffement climatique). L'auteur remet alors au goût du jour les analyses de penseurs comme Karl Marx ou encore Keynes pour analyser le système économique dans lequel nous vivons et dans lequel la crise tend à devenir la norme. Ainsi, Harribey commence par expliquer pourquoi le capitalisme scie la branche sur laquelle il est assis avant de proposer une

série d'échappatoires, de bifurcations possibles. D'une part, il s'agit selon lui de redonner du sens au travail et de le revaloriser. L'auteur s'applique à démontrer que le travail, aujourd'hui, n'a de valeur que s'il produit et rapporte de l'argent. La compétence dont ont fait preuve les travailleurs du secteur des soins de santé l'a montré tout au long de l'année écoulée. Le travail n'est certainement pas réductible à sa valeur économique, loin s'en faut.

L'institution des biens communs constitue une autre piste qui nous permettrait d'échapper à l'ogre. Pour Harribey, difficile de réhabiliter le travail non économique sans réinvestir massivement dans les biens publics, communs et contrôlés par des instances démocratiques. Cela implique nécessairement une révision de la propriété privée pour entrer dans le partage social rendu possible par un niveau de multilatéralisme aux niveaux locaux, nationaux et continentaux et d'ainsi permettre un partage des ressources le plus équitable possible tout en préservant le vivant et les ressources afin d'amorcer la transition écologique et sociale.

LES (NÉO)FRÈRES MUSULMANS ET LE NOUVEL ESPRIT CAPITALISTE

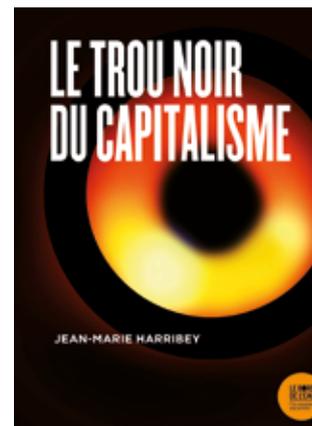
On connaissait les racines protestantes du capitalisme. Mais il semblerait que trouver une religion qui permettrait de se détourner complètement de la doxa capitaliste est illusoire. Ce ne serait en tout cas pas dans

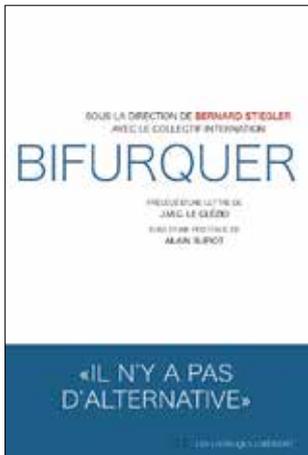
l'islam que l'on peut trouver une forme de salut, si l'on en croit Haoues Seniguer, maître de conférences à Sciences Po Lyon. Selon lui, l'islam participe pleinement au capitalisme et en est un fervent supporter.

Les partisans de l'islamisme politique sont en effet très souvent rigoristes moralement, mais leurs points de vue sur l'économie sont généralement aussi conservateurs que leurs convictions sociales. L'islam total régissant tant la vie sociale que la vie économique et politique est donc parfaitement compatible avec le capitalisme moderne. Même si le premier ne se revendique absolument pas du second, les deux se marient à la perfection.

Pour illustrer sa réflexion, l'auteur se base sur les actes et les déclarations de nombreuses personnalités militantes tant françaises qu'issues de pays arabes. Il examine également les mesures et les doctrines politico-économiques de partis comme le parti marocain Justice et Développement, Ennahda en Tunisie ou encore la confrérie des Frères musulmans, autant d'institutions profondément libérales d'un point de vue économique. Ces structures, si elles prônent bien souvent l'aumône, encouragent aussi les croyants à amasser les richesses matérielles.

La plupart du temps, lorsqu'un discours anticapitaliste se fait entendre, comme dans la bouche de Tariq Ramadan, ce sont surtout les élites occidentalocentrées et peu soucieuses du bien-être des minorités musulmanes vivant dans ces pays, qui sont l'objet de ces





- critiques et pas tant le modèle capitaliste en lui-même. D'ailleurs, ces critiques proviennent d'un penseur largement financé par le Qatar, pays vecteur de l'économie de marché s'il en est et particulièrement insensible au sort des minorités et des populations immigrées vivant sur son territoire. L'auteur montre également que certains épisodes polémiques en France, et dans une moindre mesure chez nous – comme le burkini ou le hijab de course – sont davantage des émanations du capitalisme que de l'islam politique. ●

- **Édouard DUMORTIER**, *Le futur de l'économie collaborative*, Hermann Éditeurs, coll. « Antidoxa », 2020, 186 pages, 16,70 €.
- **Haoues SENIGUER**, *Les (néo) Frères musulmans et le nouvel esprit capitaliste : entre rigorisme moral, cryptocapitalisme et anticapitalisme*, Le Bord de l'Eau, 2020, 146 pages, 18 €.
- **Gilles PINSON**, *La ville néolibérale*, Presses universitaires de France, coll. « La ville en débat », 2020, 160 pages, 15 €.

- **Jean-Marie HARRIBEY**, *Le trou noir du capitalisme : pour ne pas y être aspiré, réhabiliter le travail, instituer les communs et socialiser la monnaie*, Le Bord de l'Eau, coll. « L'économie encastree », 2020, 294 pages, 20 €.
- **Cédric DURAND**, *Technoféodalisme : critique de l'économie numérique*, Zones, 2020, 253 pages, 18,80 €
- **Bernard STIEGLER (dir.) avec le collectif INTERNATION**, *Bifurquer : il n'y a pas d'alternative*, précédé d'une lettre de J.M.G. LE CLÉZIO, suivi d'une postface d'Alain SUPIOT, Les Liens qui libèrent, 2020, 423 pages, 24 €.

À lire également :

- **Pierre DARDOT et Christian LAVAL**, *Dominer : enquête sur la souveraineté de l'État en Occident*, La Découverte, 2020, 730 pages, 27 €.
- **Pierre CRÉTOIS**, *La part commune : critique de la propriété privée*, Éditions Amsterdam, 2020, 207 pages, 16 €.
- **Alain DENEAULT**, *L'économie esthétique*, Lux Éditeur, feuilletton « Les économies » : feuillet théorique III, 2020, 147 pages, 12 €.

- **Anna LOWENHAUPT TSING**, *Friction : délire et faux-semblants de la globalité*, traduit de l'anglais (États-Unis) par Philippe Pignarre et Isabelle Stengers, préface de Nastassja MARTIN, La Découverte, coll. « Les empêcheurs de penser en rond », 2020, 457 pages, 25,10 €.
- **Anthony GALLUZZO**, *La fabrique du consommateur : une histoire de la société marchande*, Zones, 2020, 259 pages, 19,85 €.
- **Alain GRANDJEAN et Nicolas DUFRÊNE**, *Une monnaie écologique : pour sauver la planète*, préface de Nicolas HULOT, Odile Jacob, 2020, 285 pages, 23,95 €.

INDIVIDU OU SOCIÉTÉ ?

PAR CATHERINE RENSON

bibliothécaire, Bibliothèque centrale de la Province de Luxembourg

Plusieurs livres récents s'intéressent à la place de l'individu dans la société, aux interdépendances entre l'individuel et le collectif ainsi qu'aux oppositions entre l'épanouissement du « moi » et du « nous ».

HISTORIOGRAPHIE À LA TROISIÈME OU À LA PREMIÈRE PERSONNE

Passés singuliers est né de multiples lectures de son auteur. Celui-ci a constaté que le « je », le point de vue personnel et la place de la personne de l'historien prenaient de plus en plus d'ampleur dans les études historiques contemporaines. Enzo Traverso entreprit donc l'analyse de la subjectivité dans l'écriture de l'histoire au cours des siècles.

Alors même qu'il participa aux guerres du Péloponnèse, Thucydide, voulant faire un travail d'historien, s'attacha à décrire les conflits avec le plus d'objectivité possible. Il recourut à une narration à la troisième personne. César œuvra de même. Son procédé étonna plus d'un lycéen tentant de traduire avec justesse des passages de *La Guerre des Gaules*. Par la suite, l'historiographie moderne, défendant une prétention scientifique, s'imposa l'emploi du « il » (la discipline excluant ou occultant le « elle » pour d'autres raisons que nous voudrions

révolues). Dans la mesure du possible, les historiens maintenaient à distance la subjectivité, moquant même parfois les mémoires et autres autobiographies.

Les *Essais d'ego-histoire*, dirigés par Pierre Nora, transformèrent ensuite, petit à petit, la méthodologie. Cet ouvrage collectif, publié en 1987, ne remettait pas en cause le principe de l'objectivité. Il invitait à prendre conscience de l'implication de la personnalité du chercheur et de l'influence individuelle de l'historien dans les résultats de travaux, accompagnant les mutations du monde contemporain (avènement de l'individualisme, accélérations technologiques) et emboîtant le pas aux développements de la sociologie et de l'anthropologie.

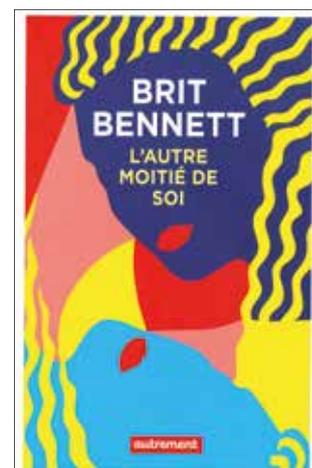
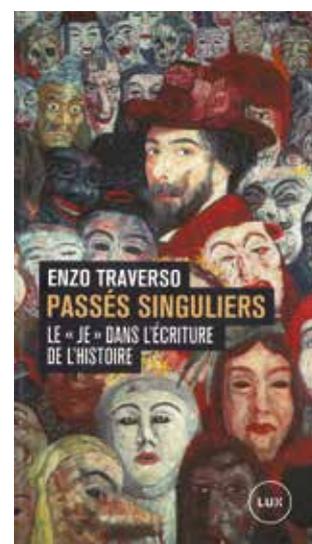
Par la suite, l'émergence du « je » narratif, accompagnée de la part de subjectivité qu'elle insuffle dans le récit du passé devint un dispositif opérationnel accepté et courant. À l'issue de leurs enquêtes scientifiques, les historiens « tricotent » un récit au départ de faits objectifs. Le résultat gagne en fluidité, en lisibilité, en émotions. L'historiographie subjective « remplit » alors parfois les blancs de l'histoire factuelle pour tendre vers la fiction. Parallèlement, les romans historiques insèrent dans une trame romanesque

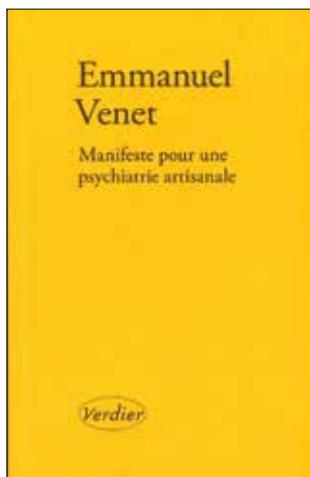
de sérieuses références scientifiques (par exemple Umberto Eco dans *Le Nom de la rose*).

Loin de critiquer les évolutions méthodologiques et les nouvelles formes d'écriture de l'histoire, Traverso s'interroge sur les raisons de ces modifications. Il souligne par ailleurs l'importance d'explorer « la richesse des horizons qui s'ouvrent au déploiement de nos multiples « je » et il nous encourage à ne pas oublier « que l'histoire est surtout faite de et par « nous ».

QUI SUIS-JE ?

Desiree et Stella sont jumelles. Elles vivent dans une petite ville de Louisiane. Claires de peau, elles sont cependant des descendantes d'esclaves venus d'Afrique. Aux yeux de tous, y compris d'elles-mêmes, elles appartiennent à la communauté noire. À dix-huit ans, elles quittent le foyer familial. L'une épouse un Noir, l'autre un Blanc. Toutes deux deviennent mères d'une fille. Desiree revient ensuite s'établir dans son quartier natal, Stella endosse le rôle d'épouse blanche et s'installe en Californie. Le roman décrit le destin des deux sœurs et de leurs filles. Il s'interroge sur l'identité de chacune. Des jumelles sont-elles une ou deux personnes ? Une jumelle peut-elle prétendre à une identi-





► té propre ? Qui est-on avec une carnation de Blanche et une histoire familiale de Noire ? Intolérances, préjugés et étroitesse d'esprit déterminent le cheminement romanesque de cette fresque familiale des années 1960 aux années 1980, de l'est à l'ouest des États-Unis. Il procède par petites touches et phrases simples. « À la Nouvelle-Orléans, Stella se divisa en deux... parce qu'elle avait été double toute sa vie : elle était elle-même, et elle était Desiree... Ce jour-là... ce qui lui avait plu, ce n'était pas tant d'être blanche que d'être quelqu'un d'autre. De jouer un rôle à l'insu de tous » (p. 257).

Avec ce second roman, Britt Bennett confirme le talent qui lui a valu le prix du Meilleur premier roman étranger du magazine *Lire* en 2017. Une auteure à suivre... Un questionnement identitaire à poursuivre.

LEUR BUREAU ET LE MIEN

Complétant les propos de ces deux livres d'intérêt majeur, d'autres ouvrages approchent le « je » et la construction d'une personnalité au travers de documentaires et d'un roman consacrés à des questionnements actuels divers.

Perdu.e dans votre open space déserté, isolé.e dans votre coworking désinfecté, reconverti.e dans un télétravail improvisé, questionnez-vous sur votre place au sein de votre entreprise, de votre groupe de travail, de votre équipe administrative, de votre bureau ? Si c'est le cas, un essai paru cet été élargira vos réflexions.

Ethnologie du bureau se veut « une brève histoire d'une humanité assise ». Il s'agit en fait d'une histoire des gestes d'écritures : du noble scribe de l'Égypte antique aux batteries de dactylos de l'après-guerre en passant par le scriptorium du Moyen Âge et se terminant avec les soubresauts organisationnels et managériaux d'aujourd'hui. Cet ouvrage, parsemé d'exemples variés, étayé par une bibliographie très fournie, aidera à imaginer le bureau et le travail de l'administratif de demain.

UN PATIENT NÉCESSITANT DES SOINS PSYCHIATRIQUES EST UN INDIVIDU, NON UN ÉLÉMENT STATISTIQUE

Emmanuel Venet travaille comme psychiatre depuis plus de vingt ans dans un hôpital de la région lyonnaise. Spectateur d'une évolution qu'il conteste, il prend la plume pour manifester son opposition à une psychiatrie industrielle, quantitative, standardisée, protocolisée. Il prône une psychiatrie humaine et il réclame des soins adaptés aux singularités des personnes, aux particularités des patients. Pour le bien de ces derniers, dans l'intérêt de la société et pour le bien économique du secteur médical, il recommande du respect, de l'écoute et de l'adaptabilité dans les soins et dans les services aux malades (de plus en plus nombreux) atteints de troubles mentaux. En dix chapitres incisifs au langage simple, le praticien met en lumière la responsabilité sociétale et les conséquences individuelles de choix sanitaires

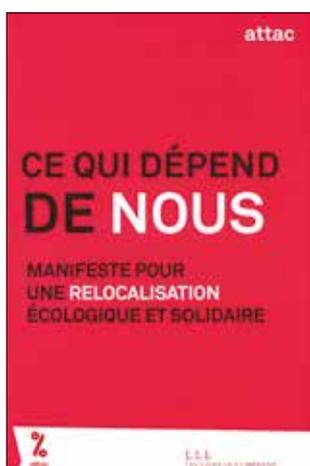
inoportuns dictés par une économie égoïste et aveuglée.

MANUEL À L'USAGE DES GÉNÉRATIONS D'AUJOURD'HUI POUR CONSTRUIRE UN AVENIR MEILLEUR

Cette année 2020 est vue comme un moment charnière qui pourrait être celui d'un significatif changement de cap. Oscillant entre guide pratique pour que chaque citoyen pose des choix individuels et manuel à l'usage de décideurs ou de communautés activistes, le livre questionne chacun d'entre nous sur ses propres responsabilités dans le futur à construire. Qui suis-je aujourd'hui, qui serai-je demain ? Pour une réelle écologie, pour une économie coopérative, pour une égalité plus solide, pour des libertés et des démocraties moins menacées, pour une solidarité plus affirmée, que fais-je à mon niveau, dans ma communauté, dans un monde globalisé ? À la fois outil de diagnostic (avec états des lieux chiffrés et illustrés) et recueil de mesures pour changer le monde de demain, l'ouvrage dépasse l'information pour nous aider à nous engager dans l'action. Sa lecture peut être complétée par celle du manifeste *Ce qui dépend de nous*.

L'ÉCOLE ENSEIGNE L'ART D'INTERAGIR

Maxime Rovere analyse l'école, non en pédagogue mais en philosophe. Au moyen de portraits et par séquences scolaires issues de son parcours personnel,



il démontre que les savoirs se transmettent par des interactions entre enseignants et enseignés dans lesquelles le langage corporel, les personnalités des deux parties et la place des individus dans le groupe qui participent aux apprentissages comptent énormément. À l'heure où l'enseignement à distance semble s'imposer dans plusieurs cursus, le questionnement de Rovere revêt un intérêt complémentaire puisqu'il estime que cette méthode pédagogique en distanciation manque cruellement d'un « grand nombre d'interactions silencieuses qui se produisent de manière incontrôlée entre élèves et même entre "mon" prof et un autre élève que "moi". [...] En devenant celle d'un écran au cadrage fixe doublé d'une caméra immobile, la neutralité dynamique de l'attention spécifique à l'enseignement se vide de sens. »

Les prochains mois nous aideront à confirmer, à infirmer sa thèse ou tout au moins à disposer de matériaux pour décomposer le rôle du corporel dans les processus d'apprentissage. Le tout récent essai de Philippe Meirieu, professeur honoraire en sciences de l'éducation, donnera, dans cette même ère de réflexion, une argumentation complémentaire sur la place et le rôle de l'enseignant.

S'EFFONDRE ET SE RECONSTRUIRE

Avec un titre qui ne laisse aucune incertitude sur notre avenir, le livre de Catherine Verne ambitionne de « fournir les ressources mentales requises pour gérer au

mieux l'effondrement annoncé de la civilisation industrielle dans un contexte de réchauffement climatique ». Plus largement, ce manuel apporte des outils pour apprendre à rebondir personnellement face à un choc, à une privation, à la peur de la mort ou aux angoisses consécutives à une perte. Chaque chapitre procède de la même méthodologie, en trois points : se confronter à la réalité, accueillir la souffrance, passer à l'action. Principes psychiques clairs, exercices pratiques individuels et fragments de parcours de vie exemplatifs sont détaillés à chaque étape. Un livre plus positif qu'il n'y paraît de prime abord, pour passer du statut d'autruche à celui de personne avisée.

NOUVELLE COLLECTION « CELLES ET CEUX »

La nouvelle collection des Éditions de l'Atelier, baptisée « Celles et ceux », s'attache à sortir de l'ombre des personnalités engagées qui ont transformé la société, sans toutefois bénéficier d'une reconnaissance publique. À la suite d'un premier volume consacré à celles et ceux qui ont fait du sport un espace d'émancipation individuelle et collective, deux historiennes démontrent en vingt séquences que Paris, comme beaucoup d'autres villes, accorde une large place à des individus (hommes pour la plupart) élevés au rang de héros nationaux. Elle oublie en revanche les acteurs des groupements ouvriers et les militants des mouvements sociaux. Le choix des noms de stations de métro est un

exemple particulièrement interpellant. Si la station « Javel-André Citroën » éteignait son projecteur dirigé vers le patron pour mettre en lumière les ouvriers et les ouvrières qui firent la réputation de cette industrie emblématique du sud-ouest de la capitale française ?... Un livre à la démarche originale au profit de l'histoire populaire.

JE SUIS FATIGUÉ, NOUS SOMMES ÉPUISÉS

« La fatigue est au cœur de l'humain. Usure inéluctable, elle incarne "sa" limite, au même titre que la maladie, la vieillesse ou la mort. Elle symbolise... un obstacle largement partagé : celui, "interne", venu des limites de sa propre existence, celui "externe", venu du monde, des contraintes, de ses oppositions. » Pour Georges Vigarello, la fatigue, présente en tout temps et en tout lieu, touche différemment une personne, selon qui elle est et parmi qui elle vit. L'auteur défend ce point de vue au moyen d'une étude historique et sociale qui s'étend du Moyen Âge à aujourd'hui (crise sanitaire actuelle comprise), dans toutes les classes sociales, en Occident. Selon les époques et les connaissances physiologique, technologique ou psychologique, la fatigue est perçue et combattue différemment, individuellement et collectivement. Le Moyen Âge voit en l'humain fatigué un être desséché (par la perte d'humeurs). Dès le XVI^e siècle, des observateurs s'attachent à nuancer et à décrire l'ampleur et les variétés des fatigues de divers sujets harassés, las,





- ▶ épuisés, langoureux, etc. L'ère industrielle les analyse sous l'angle de la productivité (Adam Smith, Frederick Winslow Taylor, Henry Ford...) Ce n'est qu'à la fin du XIX^e siècle que la fatigue mentale et intellectuelle est reconnue, en parallèle avec l'individualisation des fatigues et avec la prise en compte croissante d'éléments psychologiques. Cette étude brillante, appuyée par une épaisse bibliographie, entrecroise l'histoire du corps, des sensibilités, des sciences sociales, les études des guerres, du sport, du travail.



J'ACHÈTE, DONC JE SUIS

Le capitalisme renouvelle et multiplie constamment des besoins artificiels, non essentiels à l'épanouissement. Cette pratique engendre des conséquences néfastes pour chaque individu et des dégâts sans cesse accrus à l'environnement. L'ouvrage développe particulièrement deux dérives : les pollutions lumineuses ainsi que le consumérisme et les achats compulsifs. Ces exemples sont confrontés aux théories de Karl Marx, André Gorz, Ágnes Heller et Donald Winnicott. De multiples pistes pratiques pour réduire ces comportements nuisibles sont proposées par l'essayiste : choix individuels, programmations collectives, options politiques.



UN TRIO INTERNATIONAL POUR UNE BARRE RUSSE

Ils sont trois. Ils ne vivent que pour une chose : la barre russe. À Vladivostok, deux porteurs et une voltigeuse s'entraînent pour un nouveau spectacle. Les hommes portent la barre. Ils donnent l'impulsion pour les sauts. Ils amortissent les réceptions sur leurs épaules abîmées. Anna s'élance, virevolte et rebondit, hantée par la peur d'un raté et d'une chute mortelle. Depuis plusieurs saisons, ces cirasziens pratiquent de la sorte. Néanmoins, cette fois, ils préparent le concours international de Sibérie. Pour cette occasion, ils se sont adjoint les services d'une costumière française (la narratrice). Sous ses yeux, tour à tour, ils se sentent seul(s), unis, ils font corps, ils jouent le collectif, ils tentent l'individuel, ils s'épanchent dans des colloques singuliers... Un roman rafraîchissant, aux phrases lapidaires, qui scrute la confiance de l'un dans les autres... ●

- ▶ Enzo TRAVERSO, *Passés singuliers*, Lux Éditeur, 2020, 223 pages, 18 €.
- ▶ Britt BENNETT, *L'autre moitié de soi*, Autrement, 2020, 476 pages, 23 €.
- ▶ Pascal DIBIE, *Ethnologie du bureau*, Métailié, 2020, 311 pages, 22 €.
- ▶ Emmanuel VENET, *Manifeste pour une psychiatrie artisanale*, Verdier, 2020, 88 pages, 7 €.
- ▶ ATTAC (France), *Manuel d'histoire du futur : 2020-2030 : comment nous avons changé de cap*, Éditions de l'Atelier, 2020, 191 pages, 20 €.
- ▶ ATTAC (France), *Ce qui dépend de nous : manifeste pour une relocalisation écologique et solidaire*, Les Liens qui libèrent, 2020, 95 pages, 10 €.
- ▶ Maxime ROVERE, *L'école de la vie : érotique de l'acte d'apprendre*, Flammarion, 2020, 280 pages, 19 €.
- ▶ Philippe MEIRIEU, *Ce que l'école peut encore pour la démocratie : deux ou trois choses que je sais (peut-être) de l'éducation et de la pédagogie*, Autrement, 2020, 272 pages, 20 €.
- ▶ Catherine VERNE, *Quand tout s'effondre : comment se reconstruire*, Libre & Solidaire, 2020, 271 pages, 18 €.
- ▶ Laurence DE COCK et Mathilde LARRÈRE, *Manifs et stations : le métro des militant-e-s*, Éditions de l'Atelier, 2020, 202 pages, 16 €.
- ▶ Georges VIGARELLO, *Histoire de la fatigue : du Moyen Âge à nos jours*, Seuil, 2020, 470 pages, 25 €.
- ▶ Razmig KEUCHEYAN, *Les besoins artificiels : comment sortir du consumérisme*, Zones, 2020, 201 pages, 20 €.
- ▶ Elisa SHUA DUSAPIN, *Vladivostok Circus*, Zoé, 2020, 173 pages, 17 €.

RÉSEAU(X) DE ET DANS LA NATURE

PAR MICHEL BOUGARD

historien des sciences

L'étymologie de « réseau » renvoie au latin *rete*, le filet qui servait à la pêche mais aussi au gladiateur (le rétiaire) pour empêtrer son adversaire avant de le transpercer de son trident. Plus tard, ce mot a pris diverses acceptions toujours par analogie à des structures ramifiées, reliées les unes aux autres : un réseau de personnes partageant les mêmes convictions, un réseau neurologique dans les organismes vivants, un réseau ferroviaire ou informatique, les réseaux sociaux comme Facebook, etc.

VERTIGE DANS LA NATURE

Dans son dernier roman, Pierre Ducrozet évoque un réseau dans sa version clandestine. Un certain Adam Thobias, écologiste de la première heure, vient d'être nommé directeur de la « Commission internationale sur le changement climatique ». L'occasion est belle pour lui d'enfin réaliser son objectif : refonder une nouvelle humanité face aux désastres écologiques engendrés par une économie capitaliste. Il met ainsi sur pied le réseau *Télémaque*, ensemble apparemment hétéroclite de scientifiques, d'aventuriers et de paumés qu'il charge de diverses missions d'observation à

travers le monde. On suit ainsi Nathan, Mia, June et d'autres dans des recherches autant scientifiques que d'espionnage. Les informations collectées par Thobias lui servent aussitôt à provoquer une vague d'attentats « écoterroristes ». Selon le vieil écologiste désabusé, réformes et révolutions appartiennent au passé. Pour lui, il faut une mutation profonde et radicale des sociétés humaines. Et sa conclusion est sans appel : « [...] l'humanité est sa propre défaite et sa propre victoire. C'est elle le problème, dans son entièreté, génie et vice. Pour soigner ce qui a mal tourné, elle doit tout changer et, peut-être, disparaître. »

LA VIE SECRÈTE DES PLANTES

Dans un nouvel ouvrage, l'auteur du best-seller *La vie secrète des plantes*, le forestier Peter Wohlleben, complète ses travaux sur les interactions entre les divers êtres vivants (animaux et végétaux) et les phénomènes naturels. P. Wohlleben conçoit la nature comme un grand mécanisme d'horlogerie : tout s'y engrène dans un ordre clair, chaque créature a sa place et sa fonction. L'auteur évoque plusieurs exemples inattendus comme l'apport des loups aux arbres ou encore l'influence des vers de terre sur les sangliers.

Pour P. Wohlleben, les écosystèmes sont très hétérogènes et les modifications concernent le plus souvent des espèces liées les unes aux autres. Le forestier nous met en garde contre une intervention humaine imprudente dans cette mécanique dont nous ne maîtrisons pas tous les rouages : les meilleures intentions du monde peuvent produire des catastrophes.

UN FRONT COMMUN

Cette mise en garde est aussi présente dans l'essai de Baptiste Morizot où celui-ci envisage de « déconstruire l'éco-paternalisme ». Protéger la nature est sans doute une évidence, mais il faut aussi se rendre compte que la « nature » est une invention dualiste qui a contribué à la destruction de nos milieux de vie et qu'une « protection », c'est une conception paternaliste de nos rapports au vivant. L'écrivain et philosophe ajoute que les dynamiques du vivant ont des milliards d'années et qu'elles s'en sortent très bien sans nous. Les humains ne dégradent pas nécessairement la « nature » mais ils l'exploitent et c'est là qu'il faut minimiser les dommages, en dépassant le dualisme sanctuariser/exploiter. B. Morizot défend l'agroécologie, qu'il définit comme une pratique

qui entend « faire avec » et pas « contre » ou « sans » les dynamiques du vivant. Cela implique de connaître et privilégier les interdépendances entre écosystèmes, avec leurs réseaux et des alliances interspécifiques (le vivant en nous qui s'allie au vivant hors de nous).

Pour B. Morizot, « la protection de la nature n'est pas un hobby d'écologistes, c'est le nom de notre rapport au monde ». Le philosophe ajoute : « C'est défendre le tissage [...] indépendamment de ce qui serait utile ou inutile pour nous. » Ainsi, pour le bien des humains (qui est un enjeu central des crises à venir), il faut d'abord se penser comme des êtres vivants. Les bactéries de notre peau ne sont pas à envisager en termes d'égalité ou d'inégalité, mais bien selon nos interdépendances. Le tissu du vivant constitue, pour B. Morizot, une aventure de l'évolution qui trame ensemble toutes les espèces de la biosphère et qui n'est pas un patrimoine figé et fragile. C'est au contraire une dynamique de régénération et de création continue, des braises qu'il suffit de raviver.

LA SOLIDARITÉ ANIMALE

On comprend que si la thèse philosophique de Morizot est éloignée du spécisme (hiérarchisation des es-



► pèces), elle n'est pas non plus un antisécisme. C'est l'occasion de découvrir l'essai récent d'Axelle Playoust-Braure et d'Yves Bonnardel, deux militants antisécistes qui veulent démontrer l'impasse théorique, éthique et politique dans laquelle nous enfermerait la société spéciste. C'est bien sûr un livre de militants qui refusent de voir, chaque année, des milliards d'animaux exploités et tués pour leur chair, et qui, surtout, « refusent de continuer à justifier toutes ces souffrances et morts d'êtres pourvus de sensibilité ». Pour les antisécistes, toutes les viandes ont en commun le meurtre. Les auteurs n'hésitent pas à affirmer que l'humanisme doit disparaître parce qu'il est « un particularisme, un chauvinisme d'espèce qui se dresse contre l'universel ». Ils ajoutent que « l'humanisme est la forme anthropocentrique que prend le spécisme dans notre civilisation ». À chacun d'apprécier !

UNE AGRICULTURE VIVANTE, UNE BIODIVERSITÉ MARINE

Réconcilier la terre et les hommes, sauver notre planète, voilà bien les objectifs des auteurs de la collection « Autonomia » de la maison d'édition Libre & Solidaire. Acteurs de cette société en devenir et d'origines diverses (maraîchers, agriculteurs, commerçants, architectes, professionnels de l'économie rurale et locale, etc.), ils se sont réunis pour la bonne cause. Leur but : propager les idées et les expériences qui pourront montrer la voie vers

un monde plus juste, plus solidaire et plus écologique. Deux ouvrages collectifs viennent d'être publiés. L'un est consacré à l'agriculture et regroupe une vingtaine de contributions à propos de la régénération des sols, avec des techniques privilégiant le vivant et les cycles naturels. On y retrouve donc des textes sur l'agroécologie et notamment sur le rôle capital des mycorhizes, ces réseaux d'organes mixtes formés par les racines des plantes et les champignons du sol. Une interdépendance qu'une fertilisation artificielle détruit, supprimant ainsi le rôle protecteur des mycorhizes sur les racines. L'autre essai traite du problème de la surpêche et de l'appauvrissement de la biodiversité marine. Après avoir évoqué la face sombre (un espace maritime martyrisé), les contributeurs réfléchissent à comment envisager un autre océan. Notamment la valorisation du capital maritime et littoral par l'option de l'énergie maritime renouvelable. Hors du contrôle des citoyens, plusieurs lobbies se sont accaparés des ressources des océans pour les privatiser. Pour que cette situation s'améliore, les contributeurs de la collection « Autonomia » sont unanimes : il faut une action résolue des citoyens du monde, ceux-ci exigeant d'être associés à l'espace océan comme ils peuvent l'être, en bonne démocratie, à la chose publique.

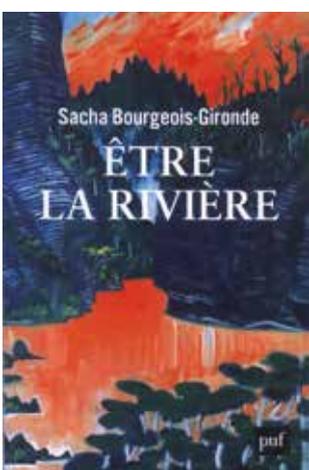
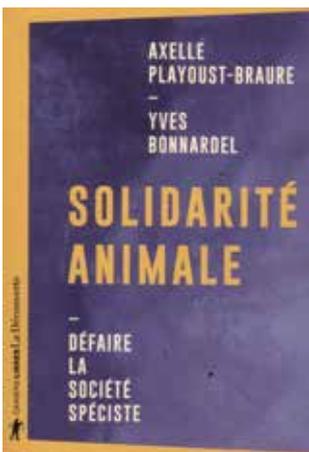
JE SUIS LA RIVIÈRE

C'est peut-être à la concrétisation d'un tel projet qu'il faut relier l'ouvrage du phi-

losophe et économiste Sacha Bourgeois-Gironde, celui-ci expliquant comment, depuis mars 2017, le fleuve néo-zélandais Whanganui a été reconnu par la loi comme une personne vivante et un tout indivisible. Ainsi s'affirmait la croyance proverbiale des riverains maoris : « Je suis la rivière et la rivière est moi. » En recevant la personnalité juridique, le fleuve échappe à toute forme d'appropriation privée ou publique. La nature acquiert ainsi des droits au-delà de la seule logique protectrice. La réaction maorie à la colonisation européenne ne tient pas à une idéologie primitive de la nature vierge qu'il faudrait préserver mais plutôt à la préservation d'un équilibre complexe entre un peuple et son environnement. Les anthropologues et les écologistes ont bien compris cette réalité, à la fois naturelle et humaine, que le colonialisme avait quasiment ruinée. Durant l'été dernier, à l'image de ce qu'on a réalisé en Nouvelle-Zélande, plusieurs initiatives citoyennes ont exprimé leur souhait de voir donner une telle personnalité juridique au Rhône, afin de mieux le protéger et de défendre « les droits du fleuve à exister, à se régénérer et à se prémunir contre toutes les activités humaines ».

SIMPLIFIER LA VIE

Pour comprendre la pensée écologiste contemporaine, il n'est pas inutile de remonter un peu le temps. On le fera avec un ouvrage de l'Anglais Edward Carpenter (*England's Ideal, and Other Papers on Social Subjects*, 1887) récemment traduit par



Pierre Thiesset. Réunissant divers textes écrits par ce socialiste libertaire, l'ouvrage est un réquisitoire contre l'idéal qui prédominait alors en Angleterre : s'enrichir en fournissant le moins d'efforts possible. À l'économie bourgeoise qui détruit la fraternité, Carpenter oppose l'idée que chacun doit se débarrasser du superflu, retrousser ses manches pour satisfaire ses besoins, tout en partageant et en s'entraînant. Ayant hérité de terres agricoles, E. Carpenter s'est appuyé sur son expérience de retour à la terre pour plaider pour un socialisme anti-industriel, avec des productions à petite échelle. Influencé par l'œuvre de l'Américain Thoreau, Carpenter souhaitait une « simplicité volontaire » dans une société décentralisée. Précurseur de la décroissance, Carpenter a tenté de convaincre ses lecteurs qu'une société égalitaire, juste et démocratique ne pourrait pas advenir sans une transformation des idéaux et une révolution de la vie quotidienne.

LE LANGAGE DES PLANTES CHER À DARWIN

Un autre petit retour en arrière va évoquer Darwin et sa passion pour les orchidées. Une enseignante en technosciences (C. Hustak) et une anthropologue (N. Meyers) viennent de proposer un petit essai qui commence par rappeler que Darwin s'était vivement intéressé à la fécondation des orchidées par des guêpes. Le naturaliste anglais avait remarqué que, du point de vue de sa théorie de la sélection naturelle, le « corps »

des orchidées et celui des insectes étaient parfaitement articulés l'un à l'autre, simultanément au service de la reproduction des premières et de l'alimentation des seconds. Les deux autrices actualisent ces observations darwiniennes en les complétant par une théorie de l'« involution ». Dans cette dernière, « les organismes se rejoignent et s'impliquent dans la vie des autres ». L'orchidée a ainsi besoin de l'abeille pour survivre et inversement. Loin d'être un cas singulier, ce comportement pourrait être la règle : les arbres et les champignons, les humains et les milliards de bactéries qui les peuplent. Cette nouvelle biologie, initiée par Lynn Margulis, s'oppose au « néodarwinisme », ou théorie du « gène égoïste », pour qui la concurrence, et non la collaboration ou le lien, est le mécanisme de base.

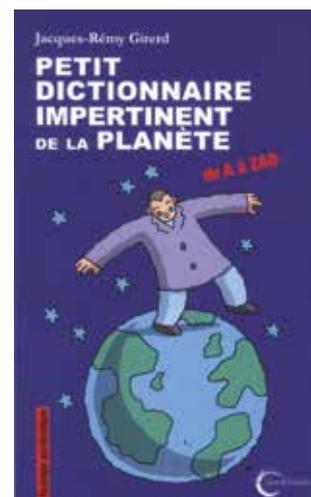
DES ANIMAUX SAUVAGES DANS LA VILLE

Est-ce à de nouvelles collaborations « involutives » que songe la philosophe Joëlle Zask dans son dernier essai consacré à un phénomène nouveau : l'apparition d'animaux sauvages dans les villes (renards, ours et même des léopards à Bombay). L'autrice se demande si on peut imaginer une ville dans laquelle les espaces organiseraient les « barrières » nécessaires et rendraient envisageable la coexistence avec les bêtes sauvages. Une sorte de ville « multi-spéciste » qui ne serait plus pensée contre les animaux sauvages, ni d'ailleurs pour eux, mais bien « avec » eux.

Pour répondre à cette question, il faut non seulement reconsidérer la ville mais aussi réévaluer les relations entre espèces et accepter de nouvelles alliances.

OÙ EST LE SENS ?

Nouvelles alliances, nouveaux réseaux. Pourtant, pour beaucoup, la ville n'est pas faite pour les animaux. Et tant pis si ces intrusions sont liées au réchauffement climatique. En 2019, Sébastien Bohler, docteur en neurosciences s'était posé cette question, dans un ouvrage qui fut un vrai best-seller (*Le bug humain*) : comment se fait-il que tout en ayant conscience des dangers qui menacent l'humanité, on ne parvient pas à réagir ? S. Bohler apportait à cette question du devenir des êtres humains une réponse inattendue : notre cerveau nous pousserait à détruire la planète ! Aujourd'hui, S. Bohler récidive avec un nouvel essai où il décrit l'existence d'un « cortex cingulaire » dans notre cerveau, une structure nous poussant sans relâche à chercher du sens à nos existences. Pour l'auteur, il faudrait « rééquilibrer notre cerveau » en donnant la priorité à ce cortex cingulaire afin de fonder une société basée sur la cohérence, la signification et le lien, qui nous motivera à moins produire et à ne plus consommer inutilement, empruntant les voies de la sobriété, seul moyen de reprendre le contrôle de notre destin. Bref, il faut « rééduquer » son cerveau pour apprendre la modération, et être en pleine conscience pour s'affranchir des automatismes.



▶ IMPERTINENCES !

On terminera par deux ouvrages bien différents. Le *Petit dictionnaire impertinent de la planète* proposé par Jacques-Rémy Girerd revisite, avec humour, insolence et intelligence, les thèmes relevant de l'état de santé de notre planète. Ainsi, quand J.-R. Girerd évoque la biodiversité, il le fait à partir du rapport du WWF (2018) qui annonçait qu'en moyenne 60 % des populations de poissons, d'oiseaux, de mammifères et de reptiles ont disparu ces quarante dernières années. Mais l'auteur complète ce constat douloureux avec le fait que certaines espèces ne sont pas en voie de disparition (comme les moryons, précise-t-il, et – jusqu'à présent – malheureusement l'homme...).

POÉSIES POUR LES « AUTRES » VIVANTS

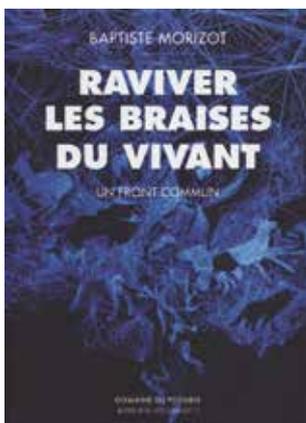
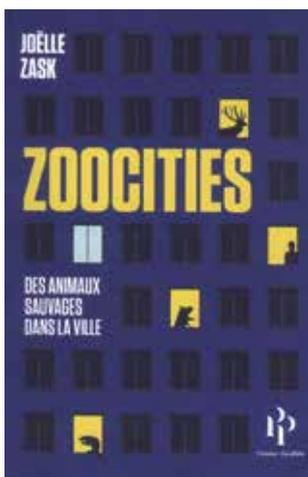
Quant à *La Sauvagerie* de Pierre Vinclair, il s'agit d'un recueil de poèmes commandés à plusieurs dizaines de poètes contemporains. P. Vinclair a associé ces textes à ses propres œuvres en douze chants explorant les rapports variés que nous entretenons avec les autres vivants, afin d'envisager un nouvel avenir commun. Toutes les ressources et registres poétiques ont été mobilisés par les poètes dans ce livre de combat mêlant la description des catastrophes écologiques présentes et à venir, les méditations à propos de paysages et d'animaux disparus ou à protéger, des prophéties aussi. Comme exemple, en conclusion, ce court poème

de Franck Venaille : Avec / ce qui reste de leurs lèvres rongées / les morts, / pour demander pardon / embrassent / les cicatrices faites / à la terre. ●

- › **Pierre DUCROZET**, *Le grand vertige*, Actes Sud, coll. « Domaine français », 2020, 368 pages, 20,50 €.
- › **Peter WOHLLEBEN**, *Le réseau secret de la nature : de l'influence des arbres sur les nuages et du ver de terre sur le sanglier*, traduit de l'allemand par Lise Deschamps, Les Arènes, 2019, 252 pages, 20,90 €.
- › **Baptiste MORIZOT**, *Raviver les braises du vivant : un front commun*, Actes Sud, coll. « Domaine du possible », 2020, 208 pages, 20 €.
- › **Axelle PLAYOUST-BRAURE** et **Yves BONNARDEL**, *Solidarité animale : défaire la société spéciste*, La Découverte, coll. « Cahiers libres », 2020, 196 pages, 18 €.
- › **Frédéric HERPERS** et **Antoine GITTON (dir.)**, *Mers et océans : sauver notre devenir*, Libre & Solidaire, coll. « Autonomia », 2020, 336 pages, 29,50 €.
- › **Camille ATLANI-BICHARZON** et **Luis BARRAUD (dir.)**, *Une agriculture du vivant : réconcilier la terre et les hommes*, Libre & Solidaire, coll. « Autonomia », 2020, 312 pages, 28 €.
- › **Sacha BOURGEOIS-GIRONDE**, *Être la rivière*, Presses universitaires de France, 2020, 252 pages, 21 €.
- › **Edward CARPENTER**, *Vers une vie simple*, traduit de l'anglais par Pierre

Thiesset, L'Échappée, coll. « Le pas de côté », 2020, 186 pages, 16 €.

- › **Carla HUSTAK** et **Natasha MYERS**, *Le ravissement de Darwin : le langage des plantes*, traduit de l'anglais par Philippe Pignarre, La Découverte, coll. « Les Empêcheurs de penser en rond », 2020, 112 pages, 14 €.
- › **Joëlle ZASK**, *Zoocities : des animaux sauvages dans la ville*, Premier Parallèle, 2020, 256 pages, 19 €.
- › **Pierre VINCLAIR** et al., *La Sauvagerie*, Corti, coll. « Biophilia », 2020, 336 pages, 22 €.
- › **Jacques-Rémy GIRERD**, *Petit dictionnaire impertinent de la planète*, Libre & Solidaire, coll. « Écologie acrobatique », 2020, 160 pages, 10 €.
- › **Sébastien BOHLER**, *Où est le sens ?*, Robert Laffont, 2020, 384 pages, 20 €.



LA CULTURE DE L'ANNULATION (CANCEL CULTURE) OU LA TYRANNIE DU RESSENTIMENT

PAR BERNARD LOBET

journaliste

« **T**ais-toi ou disparaïs ! » Tel est le slogan qui résume la *cancel culture* ou culture de l'annulation, venue des États-Unis il y a quelques années et qui s'est désormais établie en Europe. L'emploi du verbe anglais *cancel* (annuler, révoquer, supprimer) dans l'expression *cancel culture* remonte à 2015, mais son utilisation ne s'est popularisée qu'après les événements liés au phénomène #MeToo en 2017. Humiliations publiques, mises au pilori et boycotts se sont répandus à la vitesse des réseaux sociaux. S'agit-il d'une nouvelle forme de censure ou d'une arme de victime pour renverser les rapports de pouvoir ? Plusieurs essais récents approfondissent le débat. Commençons par une utopie qui se situe au-delà des crispations identitaires. Cela nous fera du bien avant d'entendre certains rappels de faits qui donnent froid dans le dos.

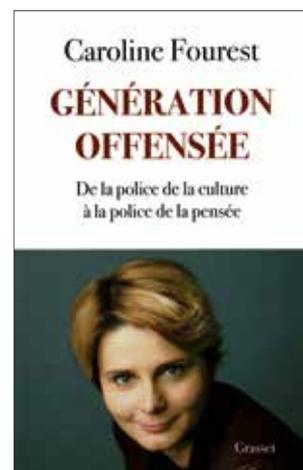
AFROPEA OU COMMENT DÉPASSER LE RACISME

Léonora Miano, née en 1973 au Cameroun, est une romancière renommée. Elle nous propose un essai intitulé *Afropea. Une utopie post-occidentale et post-raciste*. Le mot *Afropea* a été inventé au début des années 1990 par David Byrne,

cofondateur du groupe Talking Heads, pour désigner un continent de fiction permettant d'explorer l'influence des cultures africaines sur la sensibilité européenne. Léonora Miano définit très précisément l'afropéenne comme une personne d'ascendance subsaharienne, née ou élevée en Europe. Ce n'est donc pas le cas de l'autrice qui rêve d'une fusion entre l'Europe et l'Afrique et d'une société fraternelle, « anti-impérialiste et anti-raciste ». Ne considérer *Afropea* que comme une identité noire vécue sur le continent européen donnerait du grain à moudre aux nationalistes qui ne voient dans l'afrodescendance qu'une africanité en exil. De son côté, l'Afrique n'attend personne et considère que la couleur de peau est un marqueur d'appartenance insuffisant. Raison de plus pour « habiter pleinement sa demeure » car « c'est à partir de soi et de son lieu que chacun est invité à œuvrer pour transformer le monde ». Nous voilà à mille lieues des replis identitaires et des incitations au boycott sur la toile, qu'il nous faut maintenant examiner. Plongeons dans la meute des inquisiteurs, découvrons les petits lynchages ordinaires et la peste de l'hypersensibilité.

GÉNÉRATION OFFENSÉE : DE LA POLICE DE LA CULTURE À LA POLICE DE LA PENSÉE

Caroline Fourest, qui a écrit pour *Charlie Hebdo* et enseigné à Sciences Po, exprime dans *Génération offensée* des craintes pour la liberté de créer, de penser, de dessiner et de se moquer. Elle fustige une tendance actuelle à la purification et à la censure, dans un monde où les vexations sont perçues comme « problématiques ». C'est une partie de la jeune génération qui est visée : celle qui ne songe qu'à faire taire tout ce qui la froisse ou l'offense. Les exemples abondent et sidèrent. Certains s'insurgent contre la chanteuse Rihanna pour ses tresses dites « africaines ». D'autres appellent à boycotter le cuisinier Jamie Oliver pour un « riz jamaïcain ». Un syndicat étudiant s'est attaqué avec succès aux masques des *Suppliantes*, pièce d'Eschyle jouée dans la Grèce antique avec de tels masques. Au Canada, des étudiants souhaitent la suppression d'un cours de yoga, afin de ne pas risquer de s'approprier la culture indienne. Beaucoup de questions viennent à l'esprit. Vouloir interdire une œuvre parce que l'on pense que les spectateurs ne sont pas assez intelligents pour savoir



qu'elle est datée, n'est-ce pas idiot ? Les faits reprochés comptent-ils encore ou seulement l'identité de l'accusé, sa couleur de peau, son orientation sexuelle ? Effacer la mémoire permet-il de se défaire des démons du passé ? Aujourd'hui, les anti-racismes et les antisexismes se vivent plutôt sur le mode identitaire qu'universaliste, au grand dam de Caroline Fourest qui conclut : « Il est temps de respirer, de réapprendre à défendre l'égalité sans nuire aux libertés. »

LE BOUC ÉMISSAIRE BLANC, ET LA POSTURE VICTIMAIRE

Le conflit des identités a remplacé la lutte des classes : c'est l'une des thèses de l'essayiste Pascal Bruckner ▶



dans *Un coupable presque parfait*. La construction du bouc émissaire blanc. Il rejoint Caroline Fourest dans son plaidoyer pour un universalisme concret, qui n'étouffe pas les voix des minorités opprimées. Selon Bruckner, la race, le genre, l'identité sont devenus les bases d'une idéologie née après la chute du mur de Berlin et qui renie les idéaux des Lumières. L'essayiste a conscience d'être disqualifié par principe aux yeux de certains : il est un homme, blanc, hétérosexuel et plus tout jeune. Mais il persiste et signe : « Lorsque l'émancipation ne se distingue plus de la persécution, c'est qu'il y a quelque chose de pourri dans le parti dit "progressiste". L'Occident possède quelques titres à incarner le rôle de coupable idéal : quatre siècles de colonialisme et d'esclavage, la pratique quotidienne du repentir, un rôle déclinant dans les affaires du monde. Bruckner pose clairement la question : sommes-nous, comme héritiers de l'histoire, coresponsables d'un long cortège d'usurpations, de violences et de meurtres ? Aucune société ne peut survivre en se blâmant d'exister, conclut-il.

Face aux excès des mouvements identitaires, Cynthia Fleury, dans *Ci-gît l'amer*, analyse la pulsion de ressentiment et la posture victimaire pour tenter un dépassement de la douleur. Convoquant des philosophes (Scheler, Adorno, Nietzsche...) et des psychanalystes (Freud en tête), Cynthia Fleury part à la recherche d'un outil permettant au sujet de ne pas être dominé par ses pulsions : la

sublimation. Le postulat de la philosophe tient en trois phrases destinées à faire pièce au déterminisme : « L'homme peut, le sujet peut, le patient peut. »

TYRANNIE DU MOI ET EXPULSION DE L'AUTRE

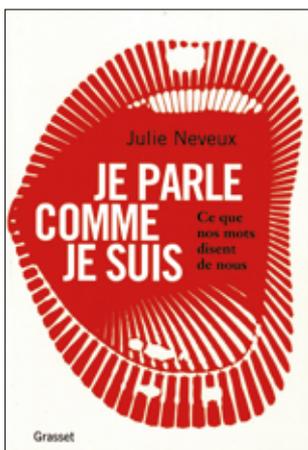
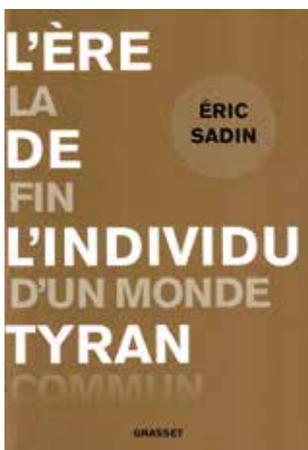
Éric Sadin, dans *L'ère de l'individu tyran*, décrit avec précision la transformation accélérée de notre monde commun en une addition d'individus qui veulent « avoir raison de toutes les injustices passées ou présentes ». Le risque est de voir les individus constituer une foule animée par le ressentiment et avide de prendre une revanche. Sadin estime qu'il nous faudrait un nouveau contrat social pour recréer du lien entre ces monades qui n'accueillent plus l'autre dans sa différence réelle. L'analyse est proche de celle du philosophe Byung-Chul Han, dans *L'expulsion de l'autre*. Après s'être attaqué au capitalisme numérique, à la culture du consensus, de la transparence, du divertissement, de la performance, il se penche sur l'isolement et la souffrance des individus. Et il propose trois pistes pour revenir à de meilleurs sentiments, plus humains : un retour à la terre (contre l'inhumanité foncière du numérique), la redécouverte de l'autre (car les réseaux ne font que nous agréger), l'accueil de la douleur (et de l'anxiété existentielle décrite par Heidegger).

JE PARLE COMME JE SUIS

Dis-moi comment tu parles... Les mots d'aujourd'hui (vivre ensemble,

disruptif, impacter, viralité, selfie, fakenews, blackface, racisé, généré...) en disent long sur notre époque. Julie Neveux, maîtresse de conférences en linguistique à la Sorbonne, propose une savoureuse enquête linguistique sur le XXI^e siècle sous le titre *Je parle comme je suis*. Sans pédantisme et avec humour, elle brosse de nous un portrait ressemblant. ●

- › **Léonora MIANO**, *Afropea : utopie post-occidentale et post-raciste*, Grasset, 2020, 222 pages, 19,35 €.
- › **Caroline FOUREST**, *Génération offensée : de la police de la culture à la police de la pensée*, Grasset, 2020, 156 pages, 17,75 €.
- › **Pascal BRUCKNER**, *Un coupable presque parfait : la construction du bouc émissaire blanc*, Grasset, 2020, 349 pages, 21,85 €.
- › **Cynthia FLEURY**, *Ci-gît l'amer : guérir du ressentiment*, Gallimard, coll. « La bibliothèque blanche », 2020, 324 pages, 21 €.
- › **Éric SADIN**, *L'ère de l'individu tyran : la fin d'un monde commun*, Grasset, coll. « Essai », 2020, 348 pages, 21,85 €.
- › **Byung-chul HAN**, *L'expulsion de l'autre : société, perception et communication contemporaines*, traduit de l'allemand par Olivier Mannoni, Presses universitaires de France, 2020, 124 pages, 12 €.
- › **Julie NEVEUX**, *Je parle comme je suis : ce que nos mots disent de nous. Enquête linguistique sur le XXI^e siècle*, Grasset, 2020, 20,90€.



LES ANIMAUX HUMANISÉS

PAR MARIANNE PUTTEMANS

historienne, enseignante, journaliste BD

« Je me sers d'animaux pour instruire les hommes », et « L'homme agit et il se comporte, en mille occasions comme les animaux », écrivait Jean de la Fontaine. « L'intelligence des hommes n'a d'égale que leur cruauté » (réplique dans le film *La Planète des singes*).

C'est à la fin des années 1920 que Walt Disney crée le personnage de Mickey Mouse. Le succès immédiat de cette petite souris va habituer l'ensemble des habitants de la planète à l'idée des animaux anthropomorphiques. Plus tard, les innombrables dessins animés de Disney mais aussi de beaucoup d'autres sociétés vont s'ajouter à notre inconscient collectif. Nous y avons vu des mondes d'animaux parlants et marchants, des mondes où les animaux et les humains se côtoient, comme c'est le cas par exemple de *Mary Poppins*, des mondes peuplés d'animaux imaginaires qui interagissent ou pas avec l'homme, qu'on songe au *Seigneur des anneaux* ou à la saga du *Trône de fer*.

Comme dans l'animation et comme dans le roman, on trouve dans la bande dessinée une évolution importante du genre. Aujourd'hui, on est loin des histoires de *Sibylline* au Bosquet Joyeux ou de *Chlorophylle* qui avaient enchanté l'enfance des cinquantenaires d'aujourd'hui.

Au début des années 1990, le genre animalier fait un virage à 180 degrés avec la publication de *Maus* d'Art Spiegelman qui obtient le prix Pulitzer en 1992, prix qui n'avait jamais été décerné à une bande dessi-

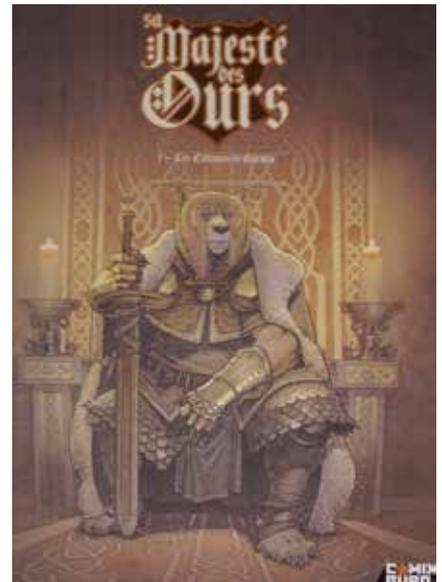
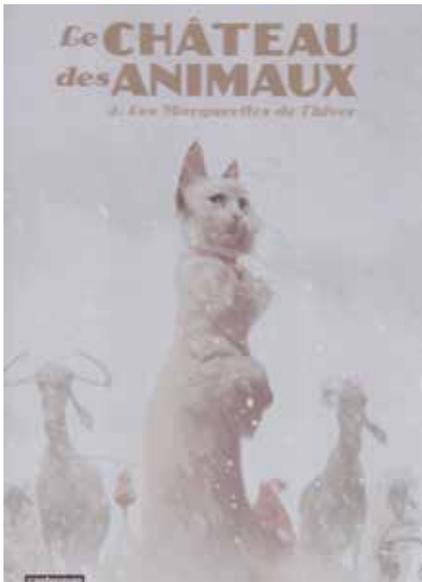
née. Est-ce ce chef-d'œuvre qui va créer un véritable tournant ? Est-ce d'autres œuvres – et il y en a eu quelques-unes – qui vont renouveler la bande dessinée d'animaux ? Est-ce la préoccupation environnementale, écologique, végan qui est à prendre en compte ? Quoi qu'il en soit, ces deux dernières années ont vu exploser le nombre d'albums dans lesquels des animaux plus ou moins humanisés ont pris la place des hommes.

DES ANIMAUX SUR UNE TERRE MÉDIÉVALE

Le Château des animaux, dont le tome 2 est sorti en novembre, raconte l'histoire d'une grande ferme dans laquelle Silvio, un immense taureau, règne sans partage sur une population terrorisée par des chiens qu'il récompense de façon abominable. Variante sans concession de la *Ferme des animaux* d'Orwell, ce travail de collaboration de Xavier Dorison et Félix Delep est une ode à la liberté, au rire, à la solidarité. Dans ce monde clos, on se prend à faire des comparaisons avec nos confinements actuels, on songe aux discours liberticides des uns et aux intelligences collectives des autres pour soulager les maux des plus

faibles. Le dessin de Delep sert avec justesse un scénario impeccable. La cruauté des chiens, la complicité molle des ruminants, la peur de la basse-cour sont rendus avec un point de vue naturaliste extraordinaire.

La série *Les 5 Terres* est, quant à elle, extrêmement prometteuse. Quatre tomes sont déjà parus (le dernier en octobre) qui présentent un monde dans lequel les félins règnent sans partage sur un monde médiéval dont l'esthétique est un mélange de *Game of Thrones* et de *Star Wars* : le premier pour l'aspect historique, les costumes, les armes, la mentalité des protagonistes de l'histoire, le second pour le luxe des demeures, l'immense verticalité des constructions, les perspectives plongeantes. Le dessin de Jérôme Lereculey sert parfaitement un récit haletant et inattendu conçu par Lewelyn. Le fait d'avoir imaginé l'histoire avec des animaux est aussi un trait de génie : outre la possibilité d'y déplacer le racisme sous-jacent à nos sociétés, il permet aussi aux auteurs de laisser croire que les traits des visages des personnages donnent des renseignements sur leur caractère et leurs actions. On repense à l'extraordinaire *Blacksad* dont on espère encore une suite, sept ans après le tome 5. ▶



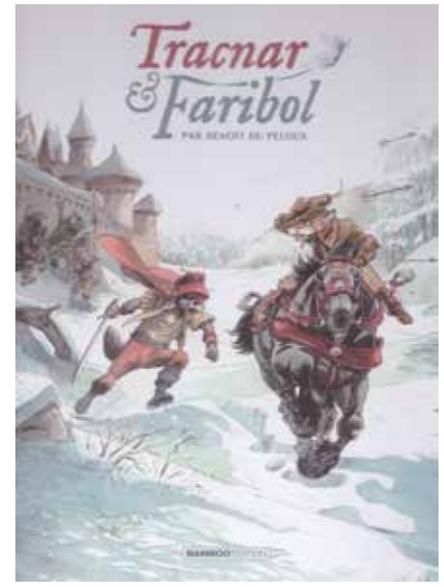
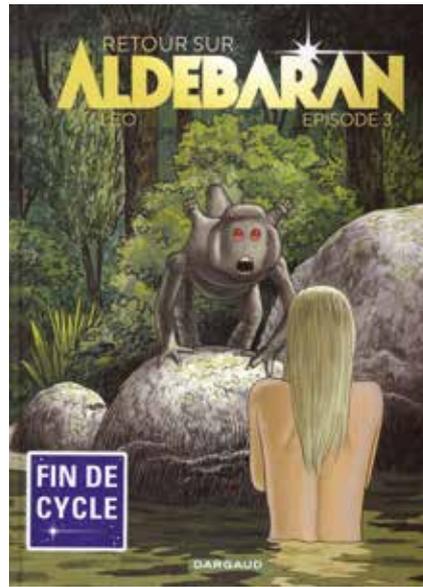
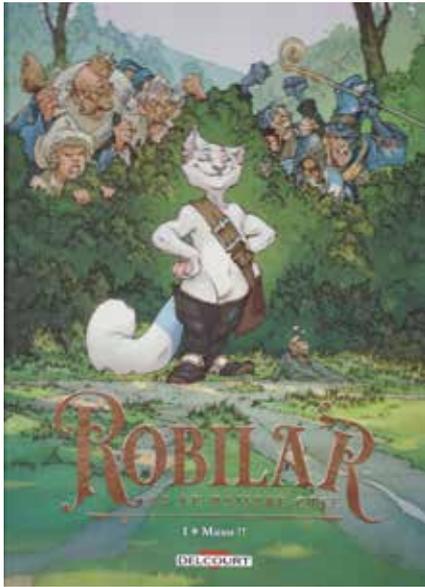
- Toujours dans une veine médiévale-sante, *Sa Majesté des Ours*, sorti à la fin septembre, raconte l'histoire d'un jeune homme miraculeusement resuscité et arrivé des Terres australes. Le royaume d'Arthus, roi ours, est en danger, il va falloir faire des alliances pour contrer les hommes. Le dessin délicat de Didier Cassegrain avec ses couleurs chaudes et douces met en valeur une terreur venue du fond des temps : celle des hommes dont l'action est toujours mauvaise. Dans ce premier tome, on n'en voit pas encore beaucoup. Seul le jeune homme revenu d'entre les morts atteste de leur existence, mais la menace est prégnante. On pourrait y voir un parallèle intelligent avec la façon dont nous asservissons le monde, massacrant et tuant la faune et la flore sans se soucier d'un futur possible. Il n'y a déjà plus beaucoup d'ours, les tigres disparaissent, nous avons tué l'ensemble des dodos, des rhinocéros blancs, des oiseaux par centaines, par milliers. Dans *Sa Majesté des Ours*, les animaux ont pris conscience du danger et s'apprentent à se défendre.

LES DANGERS PERÇUS PAR LA MANTRISSE

Dans les mondes de Leo, les animaux ne sont pas humanisés, les hommes non plus. Seule une espèce très particulière, la Mantrisse, semble avoir une véritable conscience. Au fil des séries (*Aldébaran*, *Bételgeuse*, *Antarès*, *Les Survivants*, *Anomalies quantiques*, *Retour sur Aldébaran*), Leo précise son discours sensible et pessimiste sur notre manque d'humanité. Il fait le procès de nos autoritarismes : femmes asservies à leur fonction reproductrice, hommes d'Église fanatiques et certains de détenir la Vérité, dictateurs, pollueurs, manipulateurs, violeurs, assassins, profiteurs en tous genres. En voyant cette espèce-là arriver sur la planète Aldébaran où elle vit, la Mantrisse perçoit le danger, comprend ce qui va forcément se produire, la colonisation, le manque d'empathie, les massacres d'animaux, la disharmonie. Pourtant, elle saisit aussi chez certains de ces êtres une différence, une brillance, une générosité, un don altruiste, une ou-

verture d'esprit particulière. Avec eux, elle fera cause commune, elle tentera de trouver un nouvel accord.

En novembre, sortent deux albums de Leo : le troisième et dernier tome du *Retour sur Aldébaran* et *l'Encyclopédie illustrée des Mondes d'Aldébaran*. Du premier, la Mantrisse semble absente, la planète sur laquelle arrivent Kim et ses amis est inconnue, lointaine et peuplée de bêtes terrifiantes. Un peuple humanoïde y vit qui a rencontré des humains et qui sait à quel point ils peuvent être dangereux, faux, mauvais. Il faudra au groupe beaucoup de persévérance pour prouver que tous les hommes ne se valent pas. Quant à la Mantrisse, si elle n'est pas là, son influence sur Kim et sur le groupe est omniprésente. Et la solution apportée à la fin de l'album ne peut que la ravir. Dans *l'Encyclopédie*, on retrouve toute l'incroyable faune inventée par Léo, ses prédateurs terrifiants, ses herbivores, ses oiseaux immenses, ses baleines volantes, ses insectes démesurés. L'univers qu'il a créé est parfaitement cohérent, les animaux qui le peuplent vivent en paix jusqu'à



l'arrivée impromptue et malvenue des hommes. La capacité de Léo à imaginer des mondes complets avec faune et flore est toujours surprenante et un régal pour le lecteur.

MAÎTRE CHAT ET AUTRES ANIMAUX HUMANISÉS

On peut encore signaler deux autres sorties animalières, intelligentes et drôles : *Robilar ou le Maître Chat*, dessinée par Sylvain Guinebaud sur un scénario de David Chauvel. Un conte drôle et cruel dans lequel le chat se montre plus intelligent que les humains vénaux, avides et stupides qui l'entourent, et *Tracnar & Faribol*, une histoire rocambolesque, un one shot réjouissant mêlant sorcellerie, Moyen Âge, animaux humanisés et humour.

Finalement, depuis Ésope en passant par Phèdre, La Fontaine ou Pierre Boulle, nous nous servons des animaux pour détailler les comportements humains, et certains le font avec tant de talent. ●

- › Xavier DORISON et Félix DELEP, *Le Château des animaux, tome 2, Les Marguerites de l'hiver*, éditions Casterman, novembre 2020, 52 pages, 14,95 €.
- › Jérôme LERECULEY et LEWELYN, *Les 5 Terres, tome 4, La même férocité*, éditions Delcourt, octobre 2020, 52 pages, 14,95 €.
- › Didier CASSEGRAIN, *Sa Majesté des Ours, tome 1, Les colonnes de Garuda*, éditions Comix Buro, septembre 2020, 54 pages, 14,50 €.
- › LEO, *Retour sur Aldébaran, Épisode 3*, éditions Dargaud, octobre 2020, 60 pages, 13 €.
- › LEO et Christophe QUILLIEN, *Encyclopédie illustrée des Mondes d'Aldébaran*, éditions Dargaud / Huginn et Muninn, octobre 2020, 194 pages, 26,95 €.
- › Sylvain GUINEBAUD et David CHAUVEL, *Robilar ou le Maître Chat, tome 1, Maou !*, éditions Delcourt, septembre 2020, 62 pages, 15,50 €.
- › Benoît DU PELOUX, *Tracnar & Faribol*, éditions Bamboo, septembre 2020, 54 pages, 14,90 €.

BESOIN D'ÉVASIONS !

PAR PASCAL DERU

formateur en ludothèques

TRAILS OF TUCANA

Derrière le couvercle de cette boîte attrayante, au nom anglophone qui ne devrait pas vous arrêter, se trouve un excellent mécanisme de jeu. Chaque joueur dispose d'une carte de l'île de Tucana sur laquelle il crayonne des segments de sentier en suivant des règles précises. L'île est morcelée en une septantaine de cases, chacune représentant une des quatre zones insulaires : zone forestière, aquatique, montagneuse ou désertique. Sur les rivages, à distance plus ou moins égale, dix villages ont été construits. Ceux-ci sont apparentés par deux (deux villages A, deux villages B...). Les villages apparentés sont souvent positionnés sur des rivages opposés. L'objectif du jeu est de gagner des points en reliant les villages apparentés par des sentiers ininterrompus. Ceux-ci sont réalisés par des segments successifs que les joueurs dessinent sur leur carte (tout le monde joue en même temps) : chaque segment correspond à un petit trait de crayon qui relie les points centraux de deux zones contiguës, parfois semblables, souvent différentes. Le droit de tracer ce trait vient d'un tirage au sort qui ouvre chaque nouveau tour de jeu : deux tuiles sont piochées et déterminent les zones qui peuvent être reliées : par exemple, forêt et montagne ; ou encore zone d'eau et zone désertique.

En observant les nombreuses cases de l'île, chacun constate que le choix est grand. Aussi doit-il se décider sur le trajet qu'il veut emprunter pour réaliser le sentier qui lui semble prioritaire. Le plus court : en principe celui avec le moins de zones à traverser ? Le plus économique, à savoir des accès aux villages qui auraient une part de sentier commun ? Le plus stratégique : dans ce cas, il faut tenir compte de la fréquence



inégal des tuiles pour chacune des zones ? Chacun fait donc son choix et crayonne un petit trait dans la direction qu'il veut emprunter.

Le jeu se joue en deux manches de 13 tours, ce qui signifie un total de 26 traits de crayon possibles. Plus une manche progresse, plus le suspense grandit : chaque joueur attend avec impatience qu'une combinaison de certaines zones soit autorisée car, à défaut, son chemin ne sera pas complet et ne rapportera aucun point.

Chacun peut cependant miser sur d'autres objectifs pour gagner des points. L'île est émaillée de zones sacrées et de sanctuaires, chacun symbolisé par un animal ou un objet (calao, dragon, obélisque, manuscrit). Chaque fois qu'un sentier relie une de ces zones à un village, le joueur gagne des points. Mieux : s'il relie deux sanctuaires semblables à des villages, les points gagnés augmentent mais, de plus, cela rapporte un bonus très apprécié : le droit de crayonner un segment entre deux zones de son choix. Cette action représente une belle opportunité pour compléter un sentier incomplet mais également pour envisager des sentiers plus longs que ce que les 13 tours de chaque manche permettent.

Le jeu est rapide (20 minutes) et bien construit. La seconde manche vient à point pour tous ceux qui se désespèrent de se retrouver avec des sentiers

presque achevés. *Trails of Tucana* nous fait jouer tous ensemble, ce qui donne un imbroglio de commentaires très divers allant de la déception au plus grand enthousiasme. Au fil de la partie, une belle fièvre gagne les joueurs, notamment lorsqu'ils obtiennent des bonus qui leur permettent de réaliser des jonctions *in extremis* ! Le jeu convient pour 1 à 8 joueurs, à partir de 10 ans. Le carnet comprend 84 cartes recto-verso. Pensez à faire des photocopies quand vous arriverez à votre dernière dizaine. Éditeur Matagot. Env. 20 €.

AZUL : PAVILLON D'ÉTÉ

Azul fait partie de ces jeux qu'il ne faut pas décrire sous peine de décourager les lecteurs. Annoncer qu'on choisit une couleur et qu'on rejette les autres ou encore qu'on place les pions dans une salle d'attente puis qu'on les fait glisser sur des cases en tenant compte de nombres précis... ne dit rien de la magie du jeu. Pourtant, quelle joie d'y jouer, quelle finesse pour arriver à ses fins, sans compter la beauté des mosaïques et le bonheur d'avoir réussi à compléter une colonne ou à poser toutes les pièces d'une même couleur. Les jurys de 2018 ne se sont pas trompés en lui accordant les plus grandes distinctions en France, en Allemagne, en Autriche et en Belgique !



La présentation du troisième Opus n'échapperait pas aux mêmes dangers si nous devons décrire les règles de pose, l'incidence d'une couleur dominante et d'autres mécanismes qui le distinguent du jeu de 2018. Je m'en abstiens donc en lui rendant hommage avec d'autres mots. *Pavillon d'Été* met en scène des rosaces qui peuvent autant évoquer des corolles de fleurs que la multitude des tâches colorées durant les mois d'été : feuilles dans des verts magnifiques, papillons surprenants, mauves des épilobes et des digitales. Cette fois, les pièces deviennent des losanges et ceux-ci rapportent des points tantôt quand ils forment une rosace complète, tantôt encore quand ils remplissent toutes les cases d'une même valeur. L'introduction d'une couleur joker différente lors de chacun des six tours de jeu ouvre le chemin d'une stratégie qui permet tant d'anticiper que de transformer par magie cette couleur dans la tonalité qui nous fait défaut. *Azul*, *Pavillon d'Été*, est sans doute le jeu le plus accompli des trois opus de la série, assez différent du premier pour que nous y trouvions des chemins neufs à explorer tout en captivant notre sens de l'esthétique. À choisir, prenez le premier pour entrer dans la danse, abstenez-vous du second qui ne convainc pas et sautez sur le troisième si le premier touchait en vous l'âme du poète et du bâtisseur. Pour 2 à 4 joueurs, à partir de 10 ans. Un jeu de Michaël Kiesling. Éditeur Next Move (Asmodée). Env. 36 €.

COATL

Les auteurs de *Coatl*, Pascale Brassard et Étienne Dubois-Roy, nous proposent de jouer avec le grand serpent de la mythologie aztèque. En assemblant des



éléments de son corps, nous en faisons des variantes dans des couleurs et des longueurs diverses. Trois éléments sont disponibles : tête, queue et segment du corps, dans cinq couleurs. En les attachant les uns aux autres, nous gagnons des points s'ils correspondent à des consignes très précises données par des cartes : par exemple, une tête verte suivie d'un segment vert auxquels succéderont deux segments jaunes + une queue d'une autre couleur que le jaune. Autre exemple : un serpent dans lequel il y a autant d'éléments bleus que de rouges, ce qui n'empêche pas que d'autres couleurs réalisent une autre consigne. Les consignes – qu'on peut comparer à des missions à réaliser – sont données par des cartes personnelles que les joueurs tiennent en main et d'autres communes dont les points sont gagnés par le premier qui les réalise.

Le jeu suit un développement logique : capturer sur un marché les pièces qui nous intéressent, les stocker dans un entrepôt, se servir de cette réserve pour entamer la construction d'un serpent, en sachant bien que si sa tête et sa queue ont été accrochées, il devient définitif. Le jeu se termine dès qu'un joueur a terminé son troisième serpent. Dans ce cas, tous les serpents complets sont valorisés et celui qui totalise le plus de points gagne la partie.

Sans être très interactif, le jeu se développe bien : la quantité limitée du stockage (8 éléments maximum) pousse les joueurs à prendre des décisions et à construire. Pour 1 à 4 joueurs,

à partir de 10 ans. Entre 30 et 60 minutes. Édition Synapses. Distribution Asmodée. Env. 21,5 €.

L'ÉDITION « VOYAGE » DE CATAN

L'éditeur Kosmos nous propose pour *Catan* une version de voyage qui nous a pleinement conquis. Elle est composée d'un coffre qui se déplie en deux et dont la partie supérieure accueille le plateau en calant les hexagones de manière très stable. Dans l'épaisseur, quatre tiroirs permettent de stocker le reste du matériel et, en cours de partie, les réserves personnelles de chaque joueur. Cette pièce en plastique ne mesure pourtant pas davantage que 35 cm de diamètre. Les cartes, en petit format, sont suffisamment grandes pour bien tenir dans les mains et les dés – qui pourraient prêter à rire tant ils ont été miniaturisés – font bien le travail sans jamais tomber par terre car ils sont enfermés dans un dôme transparent (un shaker) qu'on secoue. Sur le plateau, les pièces de développement (routes, villages et villes) se clipsent et ne glissent donc jamais lors d'un choc (partie de jeu en voiture ou dans un train) ou lors d'un coup de vent. Les hexagones ont été imaginés autrement mais, par leur qualité recto-verso, permettent des constructions de plateau très variées. Enfin, bon à savoir, une version 2 joueurs est comprise dans la règle. Une réussite totale que nous conseillons de glisser dans les valises lors des vacances ou week-ends hors de la maison. Env. 31,5 €. ●

LETTRES, RÊVES, ET DÉSIILLUSIONS D'ARTISTES

PAR LAURENCE BERTELS

auteure, journaliste à *La Libre Belgique*

Les comédiens ont pris la plume pour nous raconter le théâtre de demain, leurs espoirs, leur futur, leur 2021...

Que reste-t-il, sinon le rêve, l'espoir, l'imagination, le regard tourné vers le futur, l'âme vers le souvenir, l'esprit en jachère ?

Le monde retient son souffle, s'es-souffle, s'épuise et se couche.

Pour combien de temps ?

L'heure, les jours, les semaines, les saisons s'étirent.

Le vide s'invite partout et nous questionne.

La pandémie actuelle n'est peut-être, on le sait, que la répétition générale d'une crise sanitaire plus sévère, et climatique, bien plus grave.

Au loin gronde le chaos.

Voici venu le temps de nouvelles solutions.

À l'heure où les artistes subissent la deuxième vague de la pandémie de plein fouet, où le secteur jeune public se retrouve plus fragilisé que jamais, où les Rencontres Jeunes Publics, dont dépend leur avenir, sont à nouveau reportées *sine die*, nous leur avons ouvert nos colonnes.

Pour qu'ils entrouvrent la fenêtre vers 2021 et les années suivantes.

Pour qu'ils nous montrent le chemin, eux qui se retrouvent si souvent à l'origine du changement.

Nous les remercions d'avoir accepté de jouer le jeu.

De nous avoir permis de nous prome-ner au verger, par une belle journée de printemps, avant d'apprendre à fabri-quer des cyanotypes.

D'avoir parcouru les champs et les vallées à vélo, pour savourer la joie du théâtre ambulant, de la décroissance et de la permaculture.

D'avoir cru, le temps d'une lecture, sen-tir la chaleur du spectateur voisin, collé à nous, dans une salle bourrée mas-

sacre, où il fait bon vivre, rire et pleurer ensemble.

D'avoir espéré voir les représentations se multiplier par trois, les enfants venir plus nombreux, les moyens financiers se multiplier, les artistes, enfin considérés.

D'avoir visité un nouveau lieu à venir, une maison de création Jeunes Publics, qui serait plus indépendant.

D'avoir osé nous dire qu'ils ne croyaient plus à rien...



Guillaume Escallier © Cie 3637



Guillaume Escallier © Cie 3637

D'AMITIÉ, D'ESPOIR ET DE LUMIÈRE

Le premier jour du printemps, nous vous ouvririons toutes grandes les portes du jardin. Après avoir franchi le petit pont au-dessus du ruisseau qui nous sépare de la route, vous entreriez en petit train, accueillis par le chant des mésanges, des merles, des pies et par les cris des corneilles. Le petit chien, que j'aurais adopté entre-temps, courrait en jappant à votre rencontre. Nous ferions connaissance (en nous serrant dans les bras ou non) et nous visiterions le verger en fleurs, le potager (que j'aurais eu le courage de remettre en route). Nous parlerions de plantes et des arbres, livres en main : Gerda Muller, Bruno Munari, Dominique Maes, Junko Nakamura, Komako Sakai... Nous rigolerions ensemble du livre sur *Les plantes qui puent et qui pètent* (1). Nous cueillerions fleurs et fougères pour mieux les dessiner, en faire des cyanotypes ou les

sécher. Et après un pique-nique et une partie de cache-cache, nos amis migrants (qui auraient entre-temps obtenu leurs papiers et seraient autorisés à travailler avec nous) feraient danser tout le monde au rythme des musiques d'Afrique subsaharienne.

Enfin viendrait le grand moment : nous pénétrerions dans l'Atelier du théâtre du Tilleul où de jolis petits écrans de théâtre d'ombres (ceux que nous avons construits pour une formation qui a dû être annulée) attendent... Ensemble, nous dessinerions des fleurs géantes, des personnages, des animaux étranges au crayon blanc sur papier noir et nous découperions leurs silhouettes pour les animer derrière l'écran. Nous créerions des petites saynètes qui parleraient d'amitié, d'espoir, de lumière.

Puis il serait temps de se quitter. Nous nous saluerions (en nous serrant dans

les bras ou non), nous nous promettrions de nous revoir, de nous écrire, de nous rendre visite et... de nous retrouver un jour au théâtre !

Carine ERMANS,
du Théâtre du Tilleul

(1) *Les Plantes qui puent, qui pètent, qui piquent*, d'Alain Pontoppidan et Lionel Hignard, illustré par Yann Le Bris, éd. Gulfstream, env. 15 €. Dès 9 ans.

LA MÊME FOI

Nous continuons à écrire et répéter des projets qui s'inscrivent dans la forme que nous chérissions avant le Covid. Cette longue et douloureuse parenthèse ne nous donne pas envie de rêver à une autre manière de faire que de continuer à rencontrer le public, nombreux et assis l'un à côté de l'autre, face



Nekkersgat ©

- à nous. Que ce soit dans les écoles, les centres culturels, les festivals de rue ou les maisons associatives, comme nous le faisons avant et continuerons à le faire après. Nous ne rêvons pas. Nous attendons de retrouver le public. En attendant, nous continuons à travailler avec la même foi en notre beau métier.

Geneviève VOISIN,
Cie Ah Mon Amour

RÊVER LA DÉCROISSANCE

Bâtisseur, miroir sensible de la société et capable de m'adapter devant ce virus qui éveille enfin les consciences sur la vulnérabilité de notre monde, nous avons commencé à rêver la décroissance avec les tournées à vélo et les petits meubles avec lesquels on se produit devant le tableau noir. Nos prochaines productions devront nous permettre de jouer « n'importe où ». Je rêve de décroisser les publics, de quitter le monde des enseignes, des attributions d'étoiles, des incontournables. Je rêve de ne plus être un produit de consommation. Je rêve d'essentiel, de jouer pour le quartier, dans les jardins, sous les préaux, sur les parvis, dans les salons...

Je rêve d'humanité. Je rêve que notre projet « Joyeux Bolder » fédère un maximum de citoyens désireux de se muer en lieux « permaculturels ». Je rêve que la culture tisse le lien et s'introduise au plus profond de la société, pour la nourrir de perspectives enthousiasmantes. Plus que de le rêver, je m'efforce de l'accomplir.

Didier BALSAX,
Les Royales Marionnettes

DES ILLUSIONS OÙ ?

En 2016, nous avons créé *Des illusions où* : « (...) Emma serait inadaptée, insatisfaite et insatiable ; tous ces états qu'elle chérirait car ils gorgeraient ses rêves d'un monde transfiguré. » Après le spectacle nous faisons toujours un bord de scène avec des jeunes de 14 ans et plus. Nous discutons de cet état d'insatisfaction. Et de la raison pour laquelle nous souhaitons, finalement, la désillusion à Emma. Jusqu'il y a peu, je défendais que la colère et l'insatisfaction sont motrices pour changer les choses et inventer un avenir meilleur. Aujourd'hui, je n'arrive plus à motiver ces débats, aujourd'hui de toute façon, les bords de scène sont interdits... Oui, j'aimerais, pouvoir décrire un rêve,

un souhait pour mon métier, voire pour le monde... Être dans « un état qui gorgerait mes rêves d'un monde transfiguré », mais je suis dans le brouillard ! À l'heure actuelle, il ne m'est pas possible de rêver. Plus possible ? Pas encore possible ? Prendre du recul...

Aussi, je n'ai pas envie de réinventer mon métier, car je le trouvais bon, juste et censé. Nous avons défini une singularité artistique et une façon de la transmettre, et nous en étions fiers. Dans tous les cas, il sera essentiel de ramener un peu de rêve aux enfants, leur faire ressentir des émotions, leur permettre de vibrer à nouveau ensemble. Oui, là est mon souhait. Celui-là reste inchangé ; que les enfants croient en eux et en leur capacité émotionnelle. Et qu'on nous invite à jouer trois fois plus qu'avant pour que la culture soit vécue par plus d'élèves encore et bien plus souvent...

Coralie VANDERLINDEN,
Compagnie 3637

S'ACCROCHER

Cheminer fait partie de l'ADN d'une compagnie Jeunes Publics. Mais il manque souvent un espace-refuge où cultiver les récits et prendre soin des rêves. Écoles et lieux de culture ayant fermé leurs portes, les artistes du Z se sentent baudruches à la dérive. Alors : s'accrocher !

2021. Rêvons grand mais concret : nous construirons une maison de création Jeunes Publics à Liège, un sol dans lequel s'ancrer. Nous venons d'obtenir un Prêt Culture (1) pour financer le projet. L'AbcZ sera le nom de cette maison, elle nous rendra plus libres tout en nous reliant davantage aux publics. Ces publics, ce seront les enfants avec qui nous imaginerons des petites formes, plus participatives, pour dépasser la simple rencontre entre faiseur et receveur d'histoire. Des « vieux » en résidence que nous ferons danser. Ceux à qui il est essentiel de tenir le porte-voix : les jeunes. Les familles de notre futur quartier...

À travers des actions locales menées à l'AbcZ, nous retrouverons l'aura de la présence qui s'est dissipée ces derniers mois. Nous chercherons tous les visages, toutes les formes de vie possibles. À l'évidence, nous aurons besoin de renfort ! Celui des éducateurs, d'autres artistes. Pour prendre la revanche de l'art et du vivant, il y a urgence à devenir plus nombreux.

Justine DUCHESNE,
Zététique théâtre

(1) Le Prêt Culture est un mécanisme de prêt dédié aux institutions culturelles. START, fonds d'impact pour la culture et la créativité.



Les Carnets de Peter © Danielle Pierre

NOTRE GRAINE

Aujourd'hui, face à un monde d'hyper consommation, d'inégalités scandaleuses, de capitalisme effréné, de repli identitaire, de méfiance, de panique sanitaire, de délire virtuel, notre rêve est très simple : amener notre graine pour un profond changement de société, permettre aux enfants plus que jamais de s'émerveiller, de vibrer, de s'émouvoir, de se questionner, de se mettre en mouvement. Jouer pour l'enfant, actuellement, est devenu une responsabilité, un engagement citoyen et artistique. Le monde de demain est entre les mains de la génération pour laquelle nous jouons aujourd'hui. Notre rêve pour le futur est donc que nous puissions tous faire ce métier qu'est le théâtre jeune public, sans se battre pour exister.

Chaque artiste qui déciderait de se vouer à ce projet aurait un revenu garanti, parce que la société considérerait ce métier comme essentiel et chacun aurait le temps de créer à son rythme. En cas de pandémie, il serait maintenu. Chaque représentation serait introduite en classe, accompagnée et entourée de rencontres, d'animations, de discussions pour la faire résonner le plus loin et le plus fort possible.

Marie-Odile DUPUIS,
Théâtre des 4 Mains

QUE LE SPECTACLE LEUR SOIT OFFERT !

Pouvoir de nouveau jouer devant un public ! Partager notre spectacle là où il est le plus utile, le plus essentiel. Oui, nous tentons de toucher l'essentiel. En partenariat avec des centres culturels, des écoles, des associations... Que nous ayons aussi une liberté et les moyens pour pouvoir organiser nous-mêmes des tournées dans des lieux imprévus : dans les cours des écoles, en ville ou à la campagne, là où les enfants ne voient jamais de spectacle, faute de moyens financiers et organisationnels. Et que là, les enfants ne doivent pas payer, que le spectacle leur soit offert !

Jeannine GRETHER,
Compagnie Orange Sanguine

JE NE VEUX PLUS ME CONSOLER

Voici pourquoi je n'écrirai pas sur mes rêves.

Je ne veux plus me consoler du chaos avec des rêves qui ne se réaliseront pas, avec des luttes qui avorteront, avec ces belles idées lumineuses qui m'ont empêché de dormir.

Je dors sans rêve. Je vis sans rêve. Je laisse mon utopie profonde flotter en moi en ne lui imposant rien. Elle me guide sans que je m'en rende compte. Je marche en errant au jour le jour, à la nuit la nuit. Je suis confrontée à la réalité d'une manière foudroyante. Où que mon regard, mes oreilles, mes mains se posent, j'ai des frissons qui me parcourent l'âme et le corps. Je ne cherche plus au fond de moi les sources de mes inquiétudes. Je suis comme un animal sans cerveau qui se déplace au gré des mouvements du monde. Une méduse ? Je ne suis ni triste ni joyeuse. Je ne suis ni déprimée ni opprimée.

Je suis comme ce cheval au galop qui saute pour franchir l'obstacle et qui, dans son élan, est pris d'un malaise et retombe lourdement. Alors, j'ai mal au ventre. La raison peut parler à ma place, peut imaginer un futur magnifique pour nos enfants dans des lieux improbables mais, pour rester honnête, j'arrête de me mousser moi-même.

Il y avait le théâtre pour célébrer la vie, le plaisir d'être ensemble, éclairés par quelques bougies. Il y a la vie et les gens du quotidien à qui on peut faire un petit coucou de loin. C'est la chair qui me manque ?

Agnès LIMBOS,
Compagnie Gare Centrale

LE JARDIN D'ABDUL GASAZI ET SES MYSTÈRES

MICHEL DEFOURNY
maître conférencier à l'ULg

Ce chef-d'œuvre de la littérature de jeunesse publié en 1982 par L'École des loisirs était devenu introuvable. Même en bibliothèque ! Aussi suis-je enchanté par l'initiative des éditions D'eux qui le rééditent dans une nouvelle traduction et dans un format agrandi (31 x 28,5).

Faut-il rappeler que l'album était paru aux États-Unis en 1979 et qu'il avait remporté la médaille Caldecott, l'année suivante. Chris Van Allsburg est, par ailleurs, l'auteur de *Jumanji* et de *Boréal Express* qui ont été adaptés au cinéma. *Les Mystères de Harris Burdick* et *Le Balai magique* sont également devenus de grands « classiques ». Admirablement construit, *Le Jardin d'Abdul Gasazi* se prête à l'interprétation. C'est un album « résistant », selon la terminologie des pédagogues.

UN TITRE ET UNE COUVERTURE SOUS LE SIGNE DE L'ÉTRANGE

La couverture de cet album au format oblong joue pleinement son rôle : elle intrigue le lecteur invité à suivre un jeune garçon qui poursuit un chien détalant à vive allure. Titre et image interagissent. Les consonances orientales du nom du propriétaire des lieux, Abdul Gasazi, dont on découvrira plus tard qu'il est magicien à la retraite, laissent planer comme un mystère d'autant que nous sommes dans un étrange jardin de topiaires. Les végétaux y sont taillés non seulement selon des formes géométriques, mais surtout selon des formes animales de taille géante. On y voit en premier plan un énorme lapin, puis un canard, une souris, une girafe, un éléphant, une otarie avec un ballon

sur le museau. Notons au passage que dans l'édition québécoise la couverture a été légèrement recadrée.

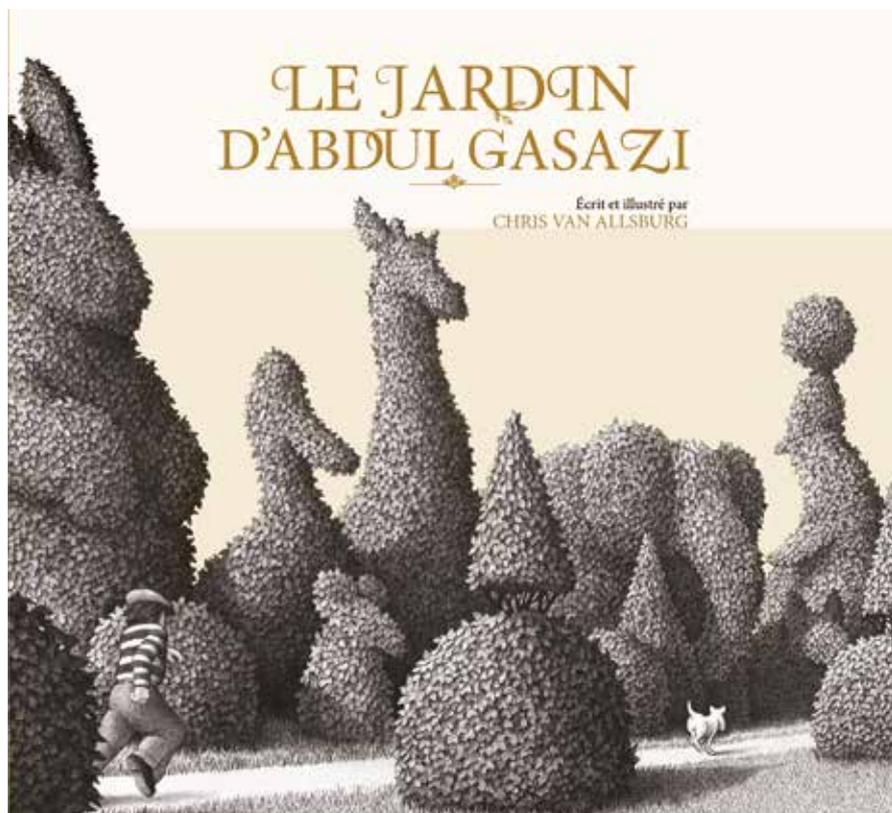
LES FILS DU RÉCIT

Alan Mitz, âgé de sept ou huit ans, est chargé d'une mission par une voisine. Comme elle doit s'absenter, Mademoiselle Hester confie son chien Fritz au jeune garçon et lui demande de l'emmener faire sa promenade quotidienne. Elle ne pouvait le prendre avec elle car il avait mordu sa cousine, sept fois déjà. Pendant toute la matinée, le bull terrier a tenté de planter ses dents dans le mobilier du salon. De plus, Alan a dû cacher sa casquette, tant l'animal mal élevé aurait voulu s'en emparer. Morts de fatigue, tous deux se sont finalement endormis jusqu'au moment de la promenade. Le temps est superbe, les fleurs ont envahi le paysage. Le chien entraîne Alan, détendu. Il y a là un petit pont blanc qu'ils traversent. En poursuivant leur chemin, ils arrivent face à un mur percé d'un portail impressionnant. Sur un écriteau, on peut lire que les chiens sont interdits dans la propriété d'Abdul Gasazi. Alors qu'Alan reste songeur, Fritz en profite pour se libérer. Il file droit devant lui. Impossible de rattraper le fugitif. Éperdu, livré à lui-même, le jeune garçon s'égaré dans le vaste domaine. Il traverse une forêt avant de déboucher sur une clairière

au milieu de laquelle s'élève l'écrasante demeure du maître des lieux. Alan apprend de la bouche du magicien retraité, qui apparaît, majestueux, vêtu d'un peignoir décoré d'arabesques et coiffé d'un fez, que le chien est retenu chez lui. Le garçon pourra récupérer son animal, toutefois Gasazi l'informe qu'il a pour habitude de transformer les chiens en canards. Et de lui désigner le sien. Lorsqu'Alan saisit le volatile, celui-ci tente de le mordre. Favorisé par un coup de vent, il s'envole avant de disparaître, en emportant la fameuse casquette. Sur le chemin du retour, Alan tout penaud se demande comment expliquer le désastre à Mademoiselle Hester. Lorsqu'il bredouille son incroyable histoire, celle-ci le rassure. « Il est trop grand pour croire pareille chose... Le magicien lui a joué un vilain tour ! » La preuve : Fritz attendait sa maîtresse à la maison. La confortable raison a tôt fait de réduire le mystère. Cependant, avant que se ferme l'album un détail vient contredire la version de l'adulte, Fritz laisse tomber au pied de Mademoiselle Hester la casquette d'Alan.

DEUX GENRES LITTÉRAIRES

Que s'est-il réellement passé ? Alan a-t-il rêvé ? Le magicien a-t-il abusé de la naïveté de l'enfant ? Chris Van Allsburg brouille les pistes et trouble le lecteur. Il accumule des indices qui



partent dans tous les sens. Il nous confronte à deux genres littéraires distincts, tout en jouant sur le rapport texte/image. Le début du récit s'apparente à une nouvelle : un chien est confié à la garde d'un gamin. Il a pour cadre un intérieur bourgeois, avec grand divan, tableau accroché au mur, papier peint fleuri de même que le tapis de sol. Avant la promenade, les deux protagonistes sont plongés dans un sommeil réparateur, tant le bull terrier agressif a été difficile à maîtriser. Rien que du banal et du vraisemblable ! La seconde partie, par contre, est structurée comme un conte merveilleux, avec un interdit transgressé, une quête qui se révèle vaine, la rencontre d'un personnage hors norme qui vit dans une demeure au milieu d'une forêt, et une métamorphose suivie d'une fin contradictoire et perturbante.

QUE RACONTENT LES IMAGES ?

Elles parlent entre elles et se répondent. La végétation et les fleurs du paysage ont pris le relais des fleurs et des plantes

qui ornent le salon. Le pont traversé au cours de la promenade est préfiguré par celui qui apparaît dans la peinture suspendue au-dessus du divan et dont la courbe du dossier peut se superposer à la courbe du petit pont. Il y aurait là des éléments charnières qui font basculer d'un monde à l'autre, de la nouvelle au conte, du réel au rêve ou à l'imaginaire, d'autant que la fonction symbolique du pont est de passer d'un univers à un autre. L'impression de pénétration dans une autre dimension est renforcée par l'image du portail sculpté que prolonge une voûte végétale. C'est l'image sélectionnée par Chris Van Allsburg pour illustrer la page de titre. Des lapins apparaissent çà et là. Un petit lapin est témoin de la chute d'Alan dans les escaliers, au moment où celui-ci atteignait le fuyard. Deux écussons à tête de lapin, tels des chapiteaux, ornent la porte d'entrée de l'imposante demeure d'Abdul Gasazi. Et l'on se souvient évidemment du lapin géant de la couverture. Maîtres de l'illusion, les magiciens tirent des lapins de leur chapeau et nous font avaler n'importe quoi. C'est ce que Mademoiselle

Hester dira à Alan pour le consoler : « Tu vois, Alan, personne ne peut vraiment transformer un chien en canard. Ce vieux magicien t'a simplement fait croire que ce canard-là, c'était Fritz. » Il faut observer la façon dont Chris Van Allsburg, en remarquable metteur en scène, positionne Alan dans la relation dominant/dominé que ce dernier entretient avec le magicien, que l'image soit construite diagonalement lors des échanges verbaux entre les deux protagonistes, ou selon une verticale écrasante lors de la révélation de la métamorphose, une composition à trois, qui rappelle l'image de couverture où l'on voyait réunis l'immense lapin, le canard et Alan.

L'ART DE CHRIS VAN ALLSBURG

Dessins en noir et blanc, au fusain, tout en ombre et en lumière, les images s'imposent par leur réalisme. Lorsque le fantastique fait irruption dans le récit, la méticulosité du dessin et sa fidélité quasi photographique – on pourrait compter les brins d'herbe ou les feuilles de la vigne vierge – empêchent toute distanciation. Ce ne peut être vrai ! Cependant, à y regarder de plus près, on s'aperçoit d'un glissement. La perspective est légèrement accentuée. Le mouvement est suspendu dans un cadrage cinématographique. Voyez la chute d'Alan. Le mystère imprègne les images.

UNE NOUVELLE TRADUCTION

La traduction de Christiane Duchesne diffère quelque peu de celle de Catherine Chaine. Elle se veut proche de l'original en reproduisant la familiarité des phrases et en optant pour le tutoiement lorsque les adultes s'adressent à Alan. Fidèle à l'édition américaine, les noms propres n'ont pas été francisés. ●

Chris VAN ALLSBURG, *Le Jardin d'Abdul Gasazi*, Éditions D'Eux, 2020, 28 pages, 17,50 €.

CEUX QUI ONT DIT NON, CHEZ ACTES SUD JUNIOR

PAR MAGGY RAYET

« Ceux qui ont dit non » est une collection de romans historiques dirigée par Muriel Szac. Créée en 2008, elle compte à présent près de cinquante titres. À l'été dernier, elle s'est ouverte au roman graphique.

Murielle Szac est écrivaine, journaliste, rédactrice en chef, directrice de collections, réalisatrice de documentaires. Dans « Ceux qui ont dit non », on trouve la trace de tous ces métiers. Les premières quatrièmes de couverture explicitaient sa démarche : « Depuis toujours, il y a dans le monde des hommes et des femmes qui ont su dire non à ce qui leur paraissait inacceptable. » Les premiers titres donnaient une idée de l'ampleur du projet. Lucie Aubrac disait Non au nazisme, Victor Jara à la dictature, Victor Hugo à la peine de mort, Rosa Parks à la discrimination raciale. De Non en Non, la collection s'est affirmée.

TROIS EXEMPLES PARMIS PRESQUE CINQUANTE TITRES

Ce sont des romans historiques. En ce sens que la grande Histoire y est respectée. En atteste la présence en fin de volume d'une bibliographie précise et d'un déroulement chronologique. Même si l'auteur est amené à privilégier une époque de la vie de « son » personnage, une facette de son activité, un aspect de ses préoccupations, de sa sensibilité, voire de son caractère. Prenons l'exemple de Marie Curie – personnage omniprésent dans le domaine éditorial Jeunesse. Élisabeth Motsch lui fait dire *Non au découragement*. Ce qui est judicieux, tant furent nombreuses les attaques misogynes et xénophobes, les propos diffamatoires, les pressions politiques que cette femme de science,

doublément « nobélisée » eut à subir tout au long de sa vie. Dans Lounès Matoub et son *Non aux fous de Dieu*, Bruno Doucey évoque la passion de la musique qui habite le chanteur kabyle dès sa petite enfance. Mais le roman est centré sur la période qui suit en Algérie la victoire électorale du Front islamiste du salut. En 1994, quatre ans avant d'être assassiné, Lounès Matoub est séquestré par un groupe armé. Parmi les derniers titres parus, un *Non à l'oubli* évoque Primo Levi que son livre *Si c'est un homme* – récit autobiographique de sa déportation à Auschwitz – rendit célèbre dans le monde entier. Le roman de Daniele Aristarco et Stéphanie Vailati le rejoint à Turin en 1983. Primo Levi, qui a quitté son métier de chimiste, s'y consacre à l'écriture.

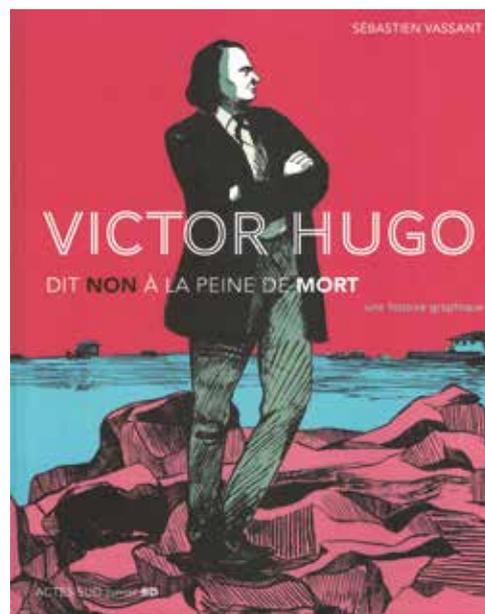
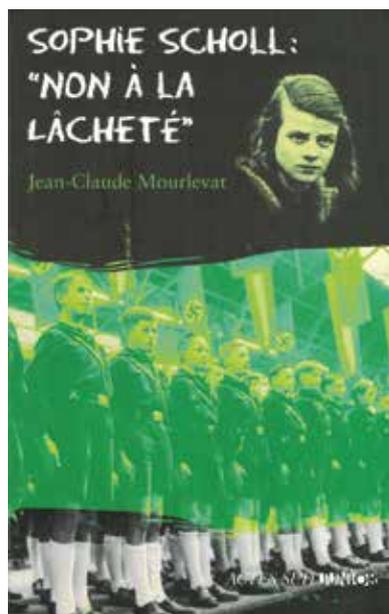
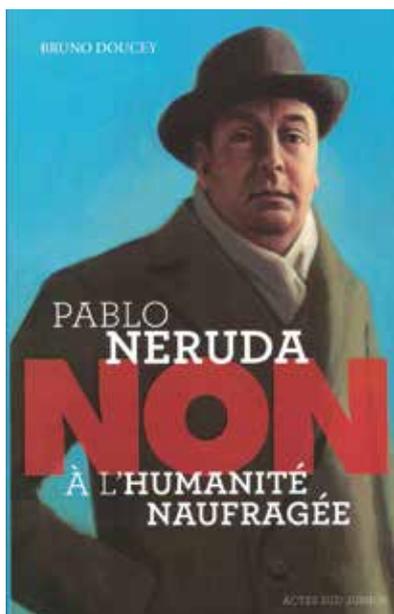
Dans l'expression « roman historique », on entend aussi « roman ». Pour Murielle Szac, c'est la signature de la collection. « Si je veux que les lecteurs s'attachent au personnage, ressentent de l'empathie pour lui, de la curiosité pour son destin et épousent sa révolte, il est nécessaire de "fictionner" le réel. C'est pourquoi je choisis des auteurs à la plume alerte et déliée qui sont des *raconteurs* avant tout ». (1) Ces « *raconteurs* » reçoivent des directives. « Ceux qui ont dit non » est une collection militante, sa directrice ne s'en cache pas. « Je leur demande de dénicher dans l'enfance ou l'adolescence de leur personnage ce qui peut être une graine semée. On ne se réveille pas un matin rebelle, c'est un chemin et j'ai envie que les lecteurs comprennent qu'il

s'agit d'une évolution. Que peut-être ce qui les indignent aujourd'hui sera le ferment d'un engagement fort de leur vie d'adulte. Je leur dis aussi d'écrire un roman et non pas une biographie ou un documentaire. Donc je leur laisse carte blanche sur leurs choix littéraires, pourvu qu'ils acceptent de transformer cette personne réelle en personnage de fiction. »

Ainsi Élisabeth Motsch fait de Marie Curie sa narratrice. L'incipit du roman est enjoué. Marie et ses deux sœurs vont s'inscrire à l'Université de Varsovie. « Nos habits sont impeccables, nos coiffures aussi. De nos sacs de cuir, quelques livres dépassent. Lorsque nous entrons dans le hall de l'université, Bronia prend son air hautain de princesse slave. Impressionné par son allure, le préposé aux inscriptions l'accueille en s'inclinant. » Mais les trois sœurs Sklodowska vont vite déchanter. « Des filles qui veulent se mêler aux garçons sur les bancs de l'illustre université ! Quelle incorrection ! »

Pour son Lounès Matoub, Bruno Doucey prend la plume en narrateur omniscient. Le voici dans la tête de son héros, juste avant son dernier concert au Zénith, le 17 janvier 1998. « Et si des terroristes faisaient irruption dans le concert ? Si ces tarés ouvraient le feu dans la pénombre de la salle ? Sur son public. Sur ses musiciens. Sur lui – cible facile dans la lumière des projecteurs. Car Lounès en est certain : le terrorisme traversera la Méditerranée. »

Le roman de Daniele Aristarco et Stéphanie Vailati prend des allures d'enquête policière. Dans son paisible appartement de Turin, Primo Levi est contacté par un enfant qui cherche à connaître le passé de son grand-père : « Il n'est jamais très bavard, au contraire il est plutôt taiseux, surtout si je lui demande de raconter quand il était jeune et quand il y avait la guerre. » On s'en doute, le vieil homme va aider le gamin à briser ce silence.



DES RACONTEURS D'HISTOIRES

À noter que ce sont aussi les *raconteurs* qui rédigent le dossier « Eux aussi ont dit non », qui, placé juste après la fiction, élargit le propos, le situe dans la réalité contemporaine et lui donne une dimension collective. Mais comment ces *raconteurs* sont-ils choisis ?

« Cela dépend en fait... Parfois, je veux absolument un personnage et je le confie à un auteur que j'apprécie et dont je suis sûre qu'il va résonner intimement avec lui, c'est mon côté "marieuse". D'autres fois un écrivain me propose un personnage qui s'impose à lui et je me laisse conquérir par leur duo. » À force, cela crée des complicités et des rencontres entre les auteurs qui participent à la collection. À trois reprises, les « Non » sont devenus des recueils de nouvelles, nés de résidences d'écritures collectives. « Je tiens beaucoup au collectif dans cette aventure. Six auteurs sont à chaque fois partis plusieurs mois dans une ville qui les accueillait. (2) Il s'agissait de mener des "ateliers du non" afin de faire écrire leurs indignations à toute une région, et de se concentrer sur une thématique. Chacun des six a écrit une nouvelle tout à fait imaginaire ! »

Jean-Claude Mourlevat – avant de se tourner vers l'écriture, il avait ensei-

gné l'allemand – a signé un seul titre, *Sophie Scholl* : « Non à la lâcheté ». C'est grâce à lui que j'ai fait la connaissance de « Ceux qui ont dit non ». Je conserve précieusement mon exemplaire qui date de 2013, peu de temps avant que la collection ne fasse peau neuve. Dans la nouvelle maquette, c'est François Roca qui illustre les couvertures. « La première version empruntait trop aux codes du documentaire. Les magnifiques portraits peints par François Roca ont attiré automatiquement ceux qui aiment qu'on leur raconte des histoires. »

C'est donc illuminée par les peintures à l'huile de François Roca que la collection poursuit son chemin. Tant de thèmes à explorer encore. « Par exemple le sort indigne réservé aux réfugiés est d'une telle actualité que nous avons décidé de raconter comment le poète chilien Pablo Neruda avait lui accueilli des réfugiés espagnols dans son pays. Bruno Doucey a écrit ce *Non à l'humanité naufragée* en pensant évidemment à aujourd'hui. J'ai aussi deux autrices qui travaillent actuellement. L'une, Isabelle Colombat, sur la destruction des espèces. L'autre, Maria Poblete, sur l'esclavage sexuel. »

Murielle Szac ne se contente pas de faire vivre sa collection. Elle est l'au-

teure de plusieurs titres. Notamment de ce *Victor Hugo* de la première heure qui, à l'été 2020, a été adapté en roman graphique. Son contenu est proche de celui du petit poche. Mais, tout naturellement, le narrateur s'efface et l'histoire se construit en bulles et en images. « Nous espérons attirer un public qui ne lit pas forcément de romans, et aussi peut-être plus âgé. La scénographie qu'oblige la mise en images et en cases est une nouvelle liberté à explorer. Par exemple l'affrontement entre Hugo et la guillotine existait déjà dans le roman mais les images de Sébastien Vassant lui donnent une dimension théâtrale fascinante. » ●

- › **Elsa Solal, *Frida Kahlo/Non à la fatalité***, Actes Sud Junior, 2020, 96 pages, 9 €.
- › **Bruno Doucey, *Pablo Neruda/Non à l'humanité naufragée***, Actes Sud Junior, 2020, 96 pages, 9 €.
- › **Murielle Szac, *Victor Hugo dit non à la peine de mort***, ill. Sébastien Vassant, Actes Sud Junior BD, 2020, 72 pages, 17,90 €.

Notes

(1) Les précisions apportées par Murielle Szac ont été recueillies en octobre 2020.

(2) Bruno Doucey, Nimrod, Maria Poblete, Elsa Solal, Murielle Szac et le regretté Gérard Dhôtel.

SARA GRÉSELLE :

DES PONTS ENTRE LE THÉÂTRE ET LE DESSIN

PAR ISABELLE DECUYPER,

attachée principale, Service Littérature de jeunesse,
Service général des Lettres et du Livre

Sara Gréselle est comédienne, marionnettiste et dessinatrice. Avec son compagnon Ludovic Flamant, elle vient de publier *Bastien, ours de la nuit*, qui a reçu le soutien de la Fédération Wallonie-Bruxelles. Elle est lauréate d'une Bourse Découverte 2019.



Sara Gréselle ©

Sara Gréselle, qui êtes-vous ?

Comment en êtes-vous arrivée à la littérature de jeunesse ?

Née en région parisienne, j'ai vécu dans le sud de la France avant d'entamer des études de design d'espace à l'ENSAA-MA¹ à Paris. Ces études devaient me former à la conception d'espaces de vente pour promouvoir des produits et à la réalisation de packaging, domaine éloigné de la littérature jeunesse ! J'en retiens la découverte du dessin d'observation et du modèle vivant. J'y ai découvert que le dessin comme expression artistique m'intéressait. J'ai rempli beaucoup de carnets de croquis, et ce jusqu'à aujourd'hui.

À l'époque, je m'intéressais aussi de près au théâtre de masques (type commedia dell'arte) que je pratiquais en amatrice. Je me suis donc installée en 2012 à Bruxelles pour rentrer à l'École internationale de théâtre de mouvement LASSAAD. J'avais besoin d'explorer la dynamique du mouvement dans le jeu d'acteur plutôt que de passer par une formation classique où les mots, la parole, sont prédominants. Pendant ces

deux années intensives, j'ai continué à dessiner sur des carnets que j'appelais « carnets de rêves » avec des dessins automatiques. Cette production a donné lieu à ma première exposition en 2016 à la sortie de mon école.

J'ai découvert un peu plus tard l'univers de la marionnette, j'ai suivi des formations et créé par la suite des formes courtes jouées dans des festivals et théâtres bruxellois. Aujourd'hui, je peux dire que lorsque je dessine, mon bagage théâtral me sert pour créer mes personnages. Le dessin tout comme le théâtre sont des outils de compréhension des comportements humains et du monde.

Princesse Bryone

Ma première publication, *Princesse Bryone*², est marquée par ma rencontre avec Ludovic Flamant. Je lui avais montré un carnet de fin d'études de design qu'il a lui-même montré à l'éditrice Anne Leloup. J'ai persévéré et, après trois propositions différentes, celle-ci en a accepté une mêlant collage et dessin. Ces images-là mélangent des repré-

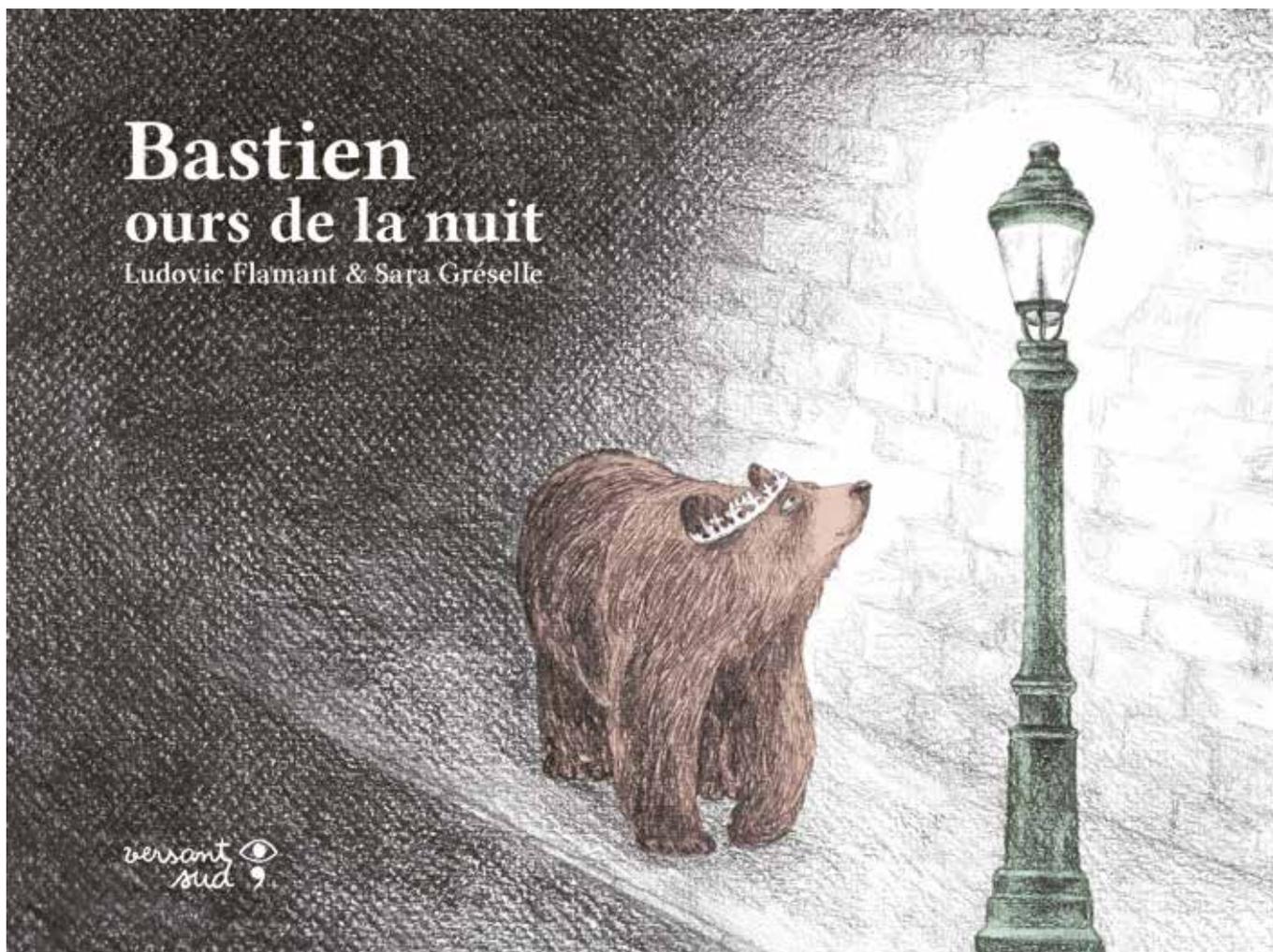
sentations d'objets quotidiens avec des formes plus abstraites et font écho à ce conte très mystérieux.

Un autre projet sortira en février 2021 dans la même maison d'édition : *Les Souvenirs et les regrets aussi*, avec mes propres textes. Un objet hybride entre poésie, journal et herbier amoureux.

Un lien entre le jeu d'acteur et le dessin

Le théâtre et le dessin nécessitent un sens du rythme. Que ce soit dans l'élaboration de l'histoire, des dialogues ou dans les traits d'un personnage. Dessiner un personnage, c'est aussi l'incarner. Saisir les émotions qui passent d'abord par ses attitudes corporelles. J'avoue avoir un faible pour les albums presque muets, précisément car ils doivent bien utiliser ce langage corporel.

Quand je dessine l'ours Bastien, je deviens « ours », je le mime à l'intérieur de moi-même et je donne l'énergie juste à ma main pour dessiner son pelage et son attitude. Ce qui m'intéresse



dans le théâtre autant que dans le dessin, c'est « jouer à... » et faire « comme si... ». L'enfant fait cela naturellement, il est tout le temps dans l'imitation. Dans mon école de théâtre, on parlait de l'intussusception, le fait d'assimiler de manière intuitive le monde extérieur. L'acteur rejoue les dynamiques de la nature, les matières existantes, les animaux, etc., et cela a à voir avec une certaine porosité qui exclut le jeu purement psychologique.

Pour *Roquet'roll*³, j'ai envisagé l'espace de la page comme une scène de théâtre où viennent jouer les chiens musiciens. L'improvisation théâtrale apprend aussi une règle d'écriture qui est essentielle selon moi : aller jusqu'au bout d'une situation, ne jamais revenir en arrière et ne pas oublier quels éléments sont posés dès le départ afin de les exploiter par la suite... Lorsque je manipule

une marionnette, la question très technique (presque musicale d'ailleurs) du rythme se pose également pour rendre vivant quelque chose qui ne l'est pas.

Côté technique ?

Je ne suis pas attachée à une technique en particulier. Mais celle qui revient souvent est celle du crayon. J'aime l'énergie que peut dégager un crayonné. Pour *Princesse Bryone*, j'ai fait un mélange entre encre de Chine, collage et dessin au crayon qui me paraissait le mieux correspondre à l'atmosphère que dégageait l'écriture. Pour chaque projet, la technique est au service de ce qui se raconte.

Bastien, ours de la nuit

*Bastien*⁴ a été réalisé au crayon noir sur un papier blanc avec un grain épais, visible. L'origine de cet album

vient d'un rêve que j'ai fait ! Au matin, je me suis souvenue d'une phrase : « Bastien, ours de la nuit ». Je l'ai répétée à Ludovic qui, enthousiaste, s'est lancé en quelques jours dans l'écriture d'une histoire mettant en scène un sans-abri et un ours dans une ville en hiver. Il y a eu beaucoup d'étapes dans mon dessin et un grand travail de recherches documentaires d'après photos pour arriver aux dessins finalisés. Au départ, je me concentrais surtout sur l'ours et les décors étaient simplement suggérés, un peu flous. Après discussion, l'histoire semblerait plus crédible si ancrée dans une ville en particulier et nous avons choisi Bruxelles ! Nous avons photographié un ami comédien, Vincent Eloy, qui a accepté de jouer Sébastien, le sans-abri du livre, dans le quartier d'Yser. Nous avons aussi fait intervenir la sœur de ►

- Ludovic, Lucie Flamant, également comédienne, pour interpréter la folle aux chiens sur la place Flagey. Le défi était de rendre vivants ces dessins qui portaient de photos...

Versant-Sud utilise dans sa communication une expression qui décrit très bien l'ambiance de ce livre : « réalisme magique ». En effet, parmi ces images réalistes de ville et d'humains perdus, se dégage une vision plus onirique, plus douce : le rêve de l'ours Bastien qui montre une ville où des arbres sortent des maisons et envahissent la ville. Il y a quelque chose de cinématographique dans ce livre et l'onirisme de la double page dont je parle peut se rapprocher des images du cinéaste Andreï Tarkovski que j'aime beaucoup, dans son film *Nostalghia*, notamment.

Il nous importait de ne pas édulcorer la situation des sans-abri dans cette histoire adressée à des enfants mais de ne pas non plus les traumatiser en leur donnant une vision trop âpre.

Des influences ?

J'ai beaucoup observé l'album de l'auteur illustratrice japonaise Akiko Miyakoshi, *Quand il fait nuit*⁵, pour son traitement des ombres et des lumières quand je réalisais *Bastien*. Une autre Japonaise, Komako Sakai, avec *L'ours et le chat sauvage*⁶, est une référence pour moi.

Les dessins de Joanna Concejo sont aussi très inspirants ; il y a une vibration très émouvante dans ses images. Mais je peux aussi aimer la légèreté et l'humour de Dorothée de Monfreid ou de Ian Falconer et sa série *Olivia*.

Roquet'roll

Lors d'un workshop de Gaëtan Dorémus au Wolf, celui-ci a proposé un exercice particulier à partir de son cahier de croquis où il invitait chaque participant.e à choisir une image et à commencer une histoire à partir de celle-ci avant de la passer à quelqu'un d'autre. Je suis ainsi partie du dessin d'un chien réalisé par Françoise Rogier, assise à côté de moi ce jour-là. Au moment où l'on m'a proposé de faire une plaquette pour La Fureur de lire, je suis partie de cet exercice. Voilà

pourquoi Françoise est remerciée en fin d'ouvrage.

En projet ?

Toujours avec la complicité de Ludovic Flamant, mon prochain projet en cours sera au croisement entre la BD et l'album jeunesse. Nous sommes co-auteurs de cet ouvrage. Je réalise les dessins. L'histoire sera celle d'une fillette voulant mettre un ruban à son chat pour le photographe et de celui-ci peu enclin à se laisser faire. ●

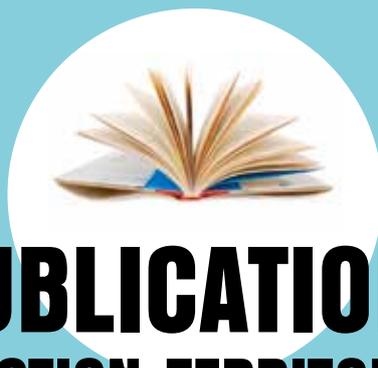
Infos :

<https://saragreselle.ultrabook.com>
et sara.greselle@sfr.fr

Notes

- (1) École Nationale Supérieure des Arts Appliqués et des Métiers d'Arts.
- (2) *Princesse Bryone*, paru aux éditions Esperluète en 2019.
- (3) Une plaquette de La Fureur de lire 2020, <http://www.litteraturedejeunesse.cfwb.be/index.php?id=14548>.
- (4) Versant Sud Jeunesse, 2021.
- (5) Syros Jeunesse, 2016.
- (6) L'École des loisirs, 2009.





PUBLICATIONS DE L'ACTION TERRITORIALE !

(Bibliothèques publiques – Centres culturels – PointCulture)



Toutes les publications sont disponibles gratuitement en version pdf :

sur le site www.bibliotheques.be (rubrique Publications),
sur le site www.centresculturels.cfwb.be (rubrique Bibliothèques),
sur le site www.culture.be (rubrique Publications)
et sur le site www.litteraturedejeunesse.be

CENTRES CULTURELS :

- Centres culturels et territoires d'actions.
Une partition symphonique, des actions partagées, Cahier 1, janvier 2013
- *Piloter un Centre culturel aujourd'hui : Fils conducteurs et démarches de base*, Cahier 2, décembre 2013.

BIBLIOTHÈQUES :

Lectures.Cultures

GRATUIT !

Dossiers :

- Eros Cultura ; L'Empire des jeux ;
La Mémoire et l'oubli.

Ancienne revue *Lectures* (années 1981-2016) :

GRATUIT !

Derniers dossiers thématiques

déclinés en bibliothèque :

- Religions en bibliothèque, Médiation,
Développement durable, Handicap,
Seniors, Langue française, Métier
de bibliothécaire, Livre et lecture en
mutation, BD, Architecture, Santé,
Bibliothèque hors les murs, Censure,
Europe, Rencontres littéraires, Numérique,
Management, Evaluer une bibliothèque,
Communiquer, Design, Sciences,
Fonds locaux et régionaux (provinces
+ Bruxelles-Capitale), Droits d'auteurs,
Littérature en action, Bébés et livres,
Signalétique, etc.

Réseau public de Lecture en Communauté française - évolutions, de 2002 à 2014 (statistiques annuelles) : GRATUIT !

Collection « Outil bibliothèque » : GRATUIT !

- *Favoriser l'intégration dans les bibliothèques des personnes éloignées de l'écriture et la lecture et des populations étrangères*, 2008
- *Construction d'un plan local de développement de la lecture*, 2011
- *L'évaluation continue des plans quinquennaux de développement*, 2014.

Collection « Cahiers des bibliothèques » (colloques, études, bibliographies) : GRATUIT !

- *Cahier 26 : Première évaluation du décret du 30 avril 2009 relatif au développement des pratiques de lecture organisé par le Réseau public de la lecture et les bibliothèques publiques*
- *Cahier 25 : La lecture et l'écriture : l'affaire de tous ?!*
- *Cahiers 23 et 24 : Partagez l'aventure des bibliothèques (échanges de pratiques de métiers)*

Autres titres de la collection « Cahiers » :

- Lecture et société, Publics des bibliothèques, Publics éloignés de la lecture, Ressources électroniques, Héroïc Fantasy, Alphabétisation, Contrats-Lecture, Bibliographie d'ouvrages de références, Politiques d'acquisitions, Formations, Documentaire jeunesse, Internet, Adolescents, Marketing du livre et de la bibliothèque, Lire ou ne pas lire (étude ULg), Pratiques et attitudes face à la lecture (sondage d'opinion), Formation littéraire de jeunesse, Cultures d'ici-cultures d'ailleurs.

Hors-série : GRATUIT !

- *Les Institutions belges : liste d'autorité-matière* (au 31/12/2006)
- *Histoire de Belgique : liste d'autorité-matière* (au 31/05/2010).

Littérature de Jeunesse

(Service général Lettres et Livre) :

- *Répertoire des auteurs et illustrateurs de livres pour l'enfance et la jeunesse en Wallonie et à Bruxelles*, 2014, 12,00 €
- *HaHaHa ! Des livres jeunesse pour rire*, 2019, 5,00 €.

INFOS :

Service général de l'Action territoriale
Fédération Wallonie-Bruxelles, 44 Bd Léopold II à B-1080 Bruxelles
Abonnements : tél. : +32 (0)4 232 40 17 – mél : annie.kusic@cfwb.be

LECTURES.CULTURES

NUMÉRO 21



08



29



68

03 ÉDITORIAL

03 En 2021, inventer le monde d'après
par Jean-François Füeg

06 ACTUALITÉ

06 Les centres culturels au temps de la Covid19
par l'ACC et l'ASTRAC
08 L'institut culturel d'architecture : un
partenariat intensif avec les centres culturels
par Audrey Contesse et Aurélien Jacob

11 ICI ET AILLEURS

11 Centre culturel de Braine-l'Alleud :
tisseur de liens
par Liliane Fanello

15 MÉTIER

15 Myriam Roland, bibliothécaire médiatrice
en charge du prêt interbibliothèques
par Olivier Brüll

18 NUMÉRIQUE

18 Se former en ligne ?
par Cynthia Empain

22 PORTRAIT

22 Cyrille Thoulen, compositeur atypique
par Benoit van Langenhove

24 ACTION

24 2021 : on ne sait pas, alors on fait
comme si...
par Thomas Casavecchia
29 Cinémas citoyens dans de petites salles
par Catherine Callico

34 AUVIO

CD
34 L'horizon perdu du cornet à gidouille
par Benoit van Langenhove

DOCU
36 Jean Rouch, construire
des ponts cinématographiques
par Philippe Delvosalle

38 LECTURE

SOCIÉTÉ
38 Les États désunis d'Amérique
par Bernard Lobet
41 Le capitalisme à toutes les sauces
par Thomas Casavecchia
45 Individu ou société ?
par Catherine Renson

49 Réseau(x) de et dans la nature
par Michel Bougard
53 La culture de l'annulation (*cancel culture*)
ou la tyrannie du ressentiment
par Bernard Lobet

BANDE DESSINÉE

55 Les animaux humanisés
par Marianne Puttemans

58 JEU

58 Besoin d'évasions !
par Pascal Deru

60 JEUNESSE

ACTION

60 Lettres, rêves, et désillusions d'artistes
par Laurence Bertels

ENFANT

64 *Le Jardin d'Abdul Gasazi* et ses mystères
par Michel Defourny

ADO

66 Ceux qui ont dit non, chez Actes Sud Junior
par Maggy Rayet

PORTRAIT

68 Sara Gréselle :
des ponts entre le théâtre et le dessin
par Isabelle Decuyper